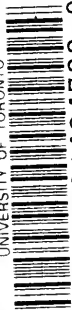
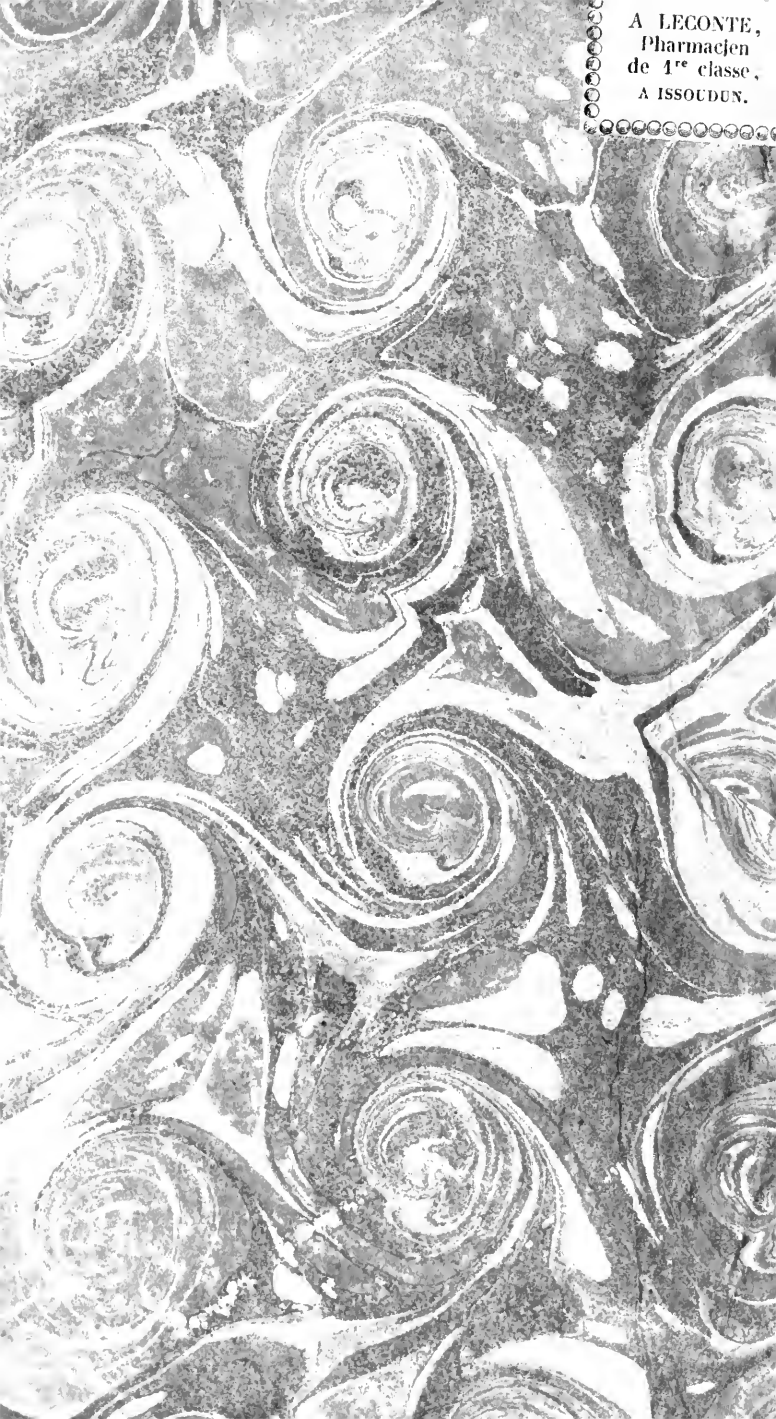


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01494722 0

A LÉCONTE,  
Pharmacien  
de 1<sup>re</sup> classe,  
A ISSOUDUN.









Œ U V R E S

D E

M. P A L I S S O T.

---

T O M E   S E C O N D.

---



Œ U V R E S  
COMPLETTES  
D E  
M. PALISSOT.

---

T O M E   S E C O N D  
CONTENANT LES PIÈCES DE THÉÂTRE.

---



A L I E G E ;

*Et se trouve à PARIS ,*  
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire,  
rue du Petit-Lion, Fauxb. S. Germain.

---

M. DCC. LXXVIII.

284891  
25. 3. 33

*A. Lemaître  
Moulin  
1866*

PQ

2019

P25

1778

t.2

# LE CERCLE

O U

## LES ORIGINAUX,

## C O M É D I E.

---

### DIVERTISSEMENT,

*Exécuté sur le nouveau Théâtre de Nancy ,  
le jour de la Dédicace de la Statue de  
LOUIS XV, par Ordre DU ROI DE PO-  
LOGNE, Duc de Lorraine & de Bar, le  
26 Novembre 1755.*



## AVERTESSMENT.

U Ne Scene de cette Pièce a été l'occasion de la Comédie des *Philosophes*. L'Auteur ne se permettra que peu de réflexions, à mesure qu'elles seront amenées par les faits. Il fait avec quelle circonspection il convient de parler de soi-même.

On verra combien la persécution dont il s'est plaint, était réelle & sérieuse, & combien la calomnie s'est compromise en répétant dans plusieurs libelles que la Comédie des *Philosophes* n'était autre chose que la Pièce même représentée à Nancy.

On pressait depuis long-tems l'Auteur de publier ces Anecdotes qui le justifient; mais avec le sang froid que ses ennemis n'ont pû lui faire perdre, il a vu que ce n'était point au milieu des nuages élevés par le mensonge, qu'il convenait de placer la vérité. Aujourd'hui, le calme qui a succédé à ces tempêtes, semble avoir disposé le plus grand nombre des esprits à l'entendre. Il en est pourtant qui se refuseront extérieurement à l'évidence même; mais ce n'est point pour eux que l'on écrit.

---

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE,

*Qui était joint à la Piece.*

UN grand Roi a fait élever la Statue de Louis XV, dans une Place qui est à la fois le monument de son goût pour les Arts, & de son amour pour ses Peuples. L'Antiquité n'offre point d'exemple d'un pareil trait. C'est la vertu qui rend hommage à la vertu ; c'est un Roi qui consacre, dans un Roi son contemporain, ce qui le rend lui-même si respectable & si cher au Monde.

Mes éloges peindraient mal ce que les traits éloquens de cette Statue attesteront à la postérité. On saura qu'il y eut, ailleurs que dans la Fable, un siècle heureux où deux Souverains se disputaient, pour ainsi dire, le cœur des Nations ; qu'il y avait entr'eux une espece de rivalité, non-seulement à qui ferait le bien, mais à qui perfectionnerait l'art de le faire ; qu'enfin de si grands modeles se reproduisaient aux yeux de l'Europe dans un jeune Prince,



Punique héritier de leur gloire , & déjà les délices de la Patrie.

On saura que ces deux Monarques étaient unis, & qu'une Princeſſe auguſte, appelée par le Ciel pour être le gage de cette union ſacrée, donnait alors à ſa Cour le rare ſpectacle de la grandeur modeste, & l'exemple de ces vertus d'autant plus reſpectées, qu'en modérant leur propre éclat, elles ſemblent vouloir ſe dérober à l'admiration.

Les ſiècles ſe ſont renouvelés pluſieurs fois dans les vaſtes révolutions du tems, & parmi ce Peuple de Rois qui n'ont exiſté que pour eux, à peine les noms de quelques Souverains vraiment dignes de l'être, ſont-ils arrivés juſqu'à nous. On croirait, à ces longs intervalles qui ſe retrouvent ſi conſtamment entre les grands hommes de tous les climats, qu'il en coûte un effort à la Nature pour les produire, & qu'elle a, comme les terres les plus fécondes, ſes tems de repos & de ſtérilité. Il n'appartenait qu'à notre âge de réunir tant de merveilles. Deux Rois contemporains, tous deux l'objet de l'amour des Peuples, & dont la poſtérité la plus reculée conſervera les noms à jamais comme les ſymboles de la félicité publique ! l'éloquence n'a point d'ornemens qui ne fuſſent effacés par des faits ſi grands

par eux-mêmes. La simple déposition de l'Histoire perpétuera mieux notre admiration dans les siècles à venir

La Piece que j'expose aux yeux du Public ( si la circonstance où elle parut peut me permettre d'en parler après de pareils objets ) a fait partie d'un Divertissement que la ville de Nancy a donné à ses concitoyens, le jour de la Dédicace de la Statue du Roi. L'honneur qu'on m'a fait de jeter les yeux sur moi pour contribuer à cette Fête, prouve à la fois , & la bonté de mes compatriotes, & cette indulgence si rare, qui, dans les dispositions les plus communes, croit devoir récompenser l'émulation. Si j'ai faiblement répondu à cette distinction flatteuse, du moins est-il consolant pour moi d'être né dans une province où l'on eût pû si facilement, & au hazard, trouver tant de personnes capables d'honorer le choix de leurs concitoyens.

Cette Piece ( si on la juge digne du nom de Comédie ) est dans le genre épisodique. C'est peut-être celui qui convenait le mieux pour une Fête. La variété des portraits qui se succèdent rapidement l'un à l'autre , multiplie, en quelque sorte, la Comédie même, & soutient l'attention des spectateurs. Ce fut du moins dans une pareille occasion que Mo-

liere se permit en ce genre la Piece des *Fâcheux* ; mais quelle Piece , & qu'il est délicat de citer Moliere même comme autorité ! Il n'était gueres possible d'ailleurs que , dans le court espace que mit la Ville entre sa demande & l'exécution de la Fête projetée , j'eusse entrepris de travailler sur un plan plus régulier & plus vaste. Un tableau eût exigé du tems : je me bornai à de simples esquisses.

Plutôt que de faire une Comédie purement analogue à la cérémonie de ce jour mémorable , je me suis contenté de l'indiquer dans un Prologue , à l'exemple du même grand homme que je citais à l'instant. J'ai mieux aimé crayonner faiblement quelques ridicules , que de risquer une froide allégorie : j'ai cru que l'imitation des mœurs convenait à tous les tems.

Dans la plupart des Personnages que j'ai introduits sur la Scene , j'ai essayé de peindre le ridicule avec les couleurs qui lui conviennent aujourd'hui. Cette nature que Moliere a si bien faisie n'a point changé ; mais les nuances ne sont plus les mêmes. Elles sont du ressort de la mode , comme les plumets dont il chargeait ses Marquis , & les chapeaux pointus qu'il donnait à ses Médecins. Tout cela n'existe plus : on doit rendre les objets , non tels qu'ils

étaient; mais tels qu'ils sont, & croire que l'Art n'est point épuisé.

Ma femme savante, par exemple, n'est pas une bourgeoise qui se choquerait de ce qu'un mot que sa servante eût dit devant elle, ne ferait point approuvé par Vaugelas. On ne trouve plus de pareilles bourgeoises, dont le ridicule, cependant, se fait si bien sentir dans la Comédie de Molière. J'ai tâché de peindre une de ces femmes qui ont véritablement quelques connaissances, & dont le commerce n'en est que plus fastidieux; une de ces femmes, en un mot (& j'en connais l'espece) qui composent l'esprit de leur journée de tout ce qu'elles ont entendu la veille.

Nos Financiers importans (car il en est d'un autre genre) sont aussi loin de *Turcaret*, qu'ils sont peut-être encore loin des graces.

On ne reconnaîtrait plus personne dans un Médecin tel que Monsieur *Purgon*.

C'est d'après ces observations que j'ai imité à peu près ce que j'ai vû; mais c'est arrêter trop long-tems les yeux du Public sur un ouvrage que j'aurais voulu rendre meilleur, & qui même, dans des mains plus habiles, eût encore été si fort au-dessous de l'auguste cérémonie dont il eût fallu donner quelque idée. Les plus grandes choses, les événemens les

plus glorieux ne sont pas toujours les mieux célébrés. Des Héros fabuleux furent chantés par Homere ; l'heureux Octave trouva des Virgiles. Le génie des Romains avait baissé sous Titus ; l'amour des Nations l'en a vengé.



---

*A C T E U R S.*

D U P R O L O G U E.

**M**INERVE.

LA GLOIRE.

SUITE DE MINERVE ET DE LA GLOIRE.



## PROLOGUE.\*



*Le Théâtre représentait l'intérieur du Temple de la Gloire, décoré des Statues des Grands Hommes. On lisait sur leurs piédestaux les noms de Titus, de Trajan, de Marc-Aurele, &c. On voyait dans le fond celles de Sésostris, de Bélus, d'Alexandre, qui désignaient les Conquérans.*

---

### MINERVE, LA GLOIRE.

#### MINERVE.

Oùi, c'est la Vérité, c'est elle qui m'inspire :  
 Chaque jour, chaque instant voit tomber son  
     Empire ;  
 Par la voix de Minerve elle s'en plaint à vous.  
     Gloire, partagez son courroux.  
     Je vois ici des noms célèbres

---

\* Ce Prologue, à l'aide de quelques changemens qui n'étaient pas de la main de l'Auteur, fut mis en Musique par un jeune homme de Nancy, qui annonçait les talens les plus rares.

Qu'à l'immortalité l'erreur a consacré ;  
Mais combien de ces noms sur la terre adorés ;  
Ne méritaient que les ténèbres  
Dont vos fastes les ont tirés !

Pour la postérité quel plus funeste exemple  
Que ces crimes brillans égalés aux vertus !  
Et parmi les Héros rassemblés dans ce Temple ,  
Doit-on voir Alexandre à côté de Titus ?

Quoi ! ce Conquérant de l'Asie ,  
Né pour le malheur des humains ,  
Qui de leur sang trempa ses mains ,  
Pour prix de son audace impie ,  
A reçu les honneurs divins !

Lui dont la fureur vagabonde  
Alluma le flambeau de la destruction ,  
Et dont l'aveugle ambition

Brûlait de s'élancer hors des bornes du Monde !

Comptez-vous parmi ses vertus  
Des fleuves teints de sang , des murs réduits  
en cendre ?

O Gloire ! un seul jour de Titus  
Eut terni tout l'éclat des beaux jours d'Alexandre.

### L A G L O I R E.

Oui , leur regne est passé , qu'ils tremblent à leur  
tour

Ces Conquérans de sang avides ;  
La terre a trop gémi sous leurs loix homicides :  
Oui , vous m'ouvrez les yeux ; voici leur dernier  
jour.



L'éclat d'une injuste victoire ,  
Des lauriers arrosés de pleurs ;  
N'usurperont plus les honneurs.  
A la seule vertu réservés par la Gloire.  
Disparaissent , vains monumens ,  
Erigés par la crainte à l'orgueil des Tyrans ;  
Tombez avec leurs noms dans une nuit profonde.  
Cédez , superbes Conquérans ,  
Cédez aux bienfaiteurs du Monde.

*( Les Statues des Conquérans s'abymant , on voit  
à leur place celles de LOUIS XV & de  
STANISLAS.*

Sur ces bronzes nouveaux , voyez les traits chéris  
Des Rois dont la Vertu consacre la mémoire.

## M I N E R V E.

Ah ! je les reconnais.... STANISLAS ET LOUIS !

Je reconnais aussi la Gloire.

Que livrée aux tourmens de ses poisons vengeurs  
L'Envie exhale en vain son impuissante rage ;  
A ces Autels nouveaux , à ces Dieux bienfaiteurs ,  
Mortels , venez offrir un éternel hommage.

Que sur ces bronzes révéres ,  
Entre ceux des Titus , des Trajans , des Aureles ,  
Leurs noms à l'Univers soient à jamais sacrés ,  
Et qu'aux Rois à venir ils servent de modeles.

*Ballet des Arts qui couronnent de guirlandes  
les statues des deux Rois.*

---

---

*A C T E U R S.*  
*D E L A C O M É D I E.*

**O**RPHISE.

ARISTE.

UN POÈTE.

UNE FEMME SAVANTE.

UN FINANCIER IMPORTANT.

UN PHILOSOPHE.

UN MÉDECIN.

LUSCINDE.

LINDOR.

PASQUIN.

*La Scène est à Paris.*

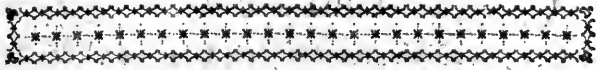




Ah ! Monsieur le Philosophe, vous pretendiez à la consideration ?

1755

15



# LE CERCLE,

O U

## LES ORIGINAUX,

### COMÉDIE.

---

#### SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

COnvenez que cela sera plaisant.

ARISTE, *d'un ton sérieux.*

Ah ! très-plaisant.

ORPHISE.

Et que c'est une idée délicieuse.

ARISTE.

Admirable, en vérité, admirable.

ORPHISE.

Pour moi , je crois que nous allons nous divertir prodigieusement.

A R I S T E .

Oui , prodigieusement ; c'est le mot.

O R P H I S E .

Mais vous dites cela d'un ton bien sérieux , Ariste. N'allez-vous pas encore m'opposer des difficultés ?

A R I S T E .

Tenez , Madame , toutes ces parties dont on se promet tant de plaisir , finissent ordinairement par de l'humeur. Vous voyez ma répugnance , je jouerai mal mon rôle , dispensez-moi de m'en charger.

O R P H I S E .

Et moi je vous réponds que vous le jouerez très-bien.

A R I S T E .

Point du tout. Vous m'annoncez des Poètes , des beaux esprits , des Auteurs , & soit préjugé ou non , je me fais conscience de m'amuser de ces Messieurs-là. J'aime les arts , je respecte ceux qui les cultivent , & je pense sérieusement que le peu de considération que l'on a pour eux dans le monde , est un reste de barbarie ; une espece de vengeance que prennent les fots de la supériorité que les gens de mérite ont sur eux ; & je ne conçois pas comment

ment la France , qui doit tant aux grands hommes qui l'ont éclairée , peut avilir elle-même ce qui la rend si considérable aux yeux des autres nations.

## O R P H I S E.

Vous n'y pensez pas , Ariste ; je fais autant de cas que vous des vrais talens ; mais il en est de subalternes qu'un esprit de vertige , ou de mode , a tirés de l'obscurité ; qui , à la faveur de la singularité ou du manège , sont parvenus à une réputation usurpée , dont ils abusent pour étouffer le vrai mérite , & je crois que , dans tous les Etats , il est permis de s'amuser des charlatans & du peuple.

## A R I S T E.

J'en tombe d'accord , Madame , & vous savez que je ne les épargne pas. Cependant le Public injuste , fait réjaillir indifféremment sur les uns , le mépris qu'on lui donne pour les autres. Insensiblement on l'accoutume à confondre. . . .

## O R P H I S E.

Savez-vous bien , Ariste , que vous vous êtes rouillé dans ce long séjour que vous avez fait en province ? A vous entendre , on croirait qu'il n'est question ici que de gens de Lettres , & vous savez que je vous ai promis des

ridicules de plus d'un genre. Mais je suppose que nous ne nous amusions pas autant que je l'imagine, avons-nous rien de mieux à faire ?

A R I S T E.

Et comptez-vous pour rien la malice de votre projet ?

O R P H I S E.

Ah ! voici de la morale. Voyons pourtant, examinons bien la prétendue malice de ce projet. Mon mari a la fantaisie de tenir Cercle trois jours de la semaine, de recevoir des savans, des beaux esprits, des originaux de toute espèce, & ce qui paraîtrait aux autres le plus singulier, ou le plus bisarre, est précisément ce qui lui plaît davantage. J'ai la complaisance de me prêter à son goût, & souvent de feindre beaucoup de gaieté au milieu de ces importuns qui m'excedent. Aujourd'hui qu'il est à la campagne, je me propose de me réjouir un peu aux dépens de sa société ; je veux vous la faire connaître, jouir de la surprise que vous causeront certains ridicules que j'aurai soin de faire sortir assez, pour qu'ils nous donnent la Comédie. Où donc est le crime de tout cela ? Ne puis-je me venger une fois de toute l'humour que m'ont donné ces originaux depuis deux ans que j'ai la générosité de m'ennuyer



avec eux ? En vérité, Ariste, vous avez des scrupules qui ne vous vont point.

A R I S T E.

Mais, Madame.

O R P H I S E.

Oh ! vos mais ne finiraient pas : l'heure où je reçois du monde approche, & je vous promets que vous n'aurez personne de connaissance. Vous n'en ferez que plus à votre aise pour remplir le rôle que je vous destine. La beauté du jour nous invite à rester dans ce jardin, je vais donner mes ordres pour qu'on laisse entrer ; mais souvenez-vous que je veux que vous soyez plaisant.

A R I S T E.

Bon moyen pour m'empêcher de l'être.

O R P H I S E.

Et que vous ne vous refusiez aucune Épigramme : entendez-vous, Ariste ?

A R I S T E.

Il faut vouloir tout ce que vous voulez.

O R P H I S E.

Frontin ! Frontin !.. ( *Frontin paraît.* ) Vous laisserez entrer le monde ordinaire. Je voudrais cependant éviter la cohue. Je n'y suis que pour une personne ou deux à la fois tout au plus....

Vous n'annoncerez que celles qui n'ont pas coutume de venir habituellement au Cercle.... Attendez. Si Luscinde ou Lindor se présentent , dites-leur que jé suis ici.

A R I S T E.

Quoi ! Luscinde ? Cet aimable enfant qui promettait un si bel avenir , lorsque jé partis pour la province , & qui , je crois , vous est un peu parente.

O R P H I S E.

Elle-même. Un petit chagrin dont elle ne m'a pas encore fait la confidence , mais que je devine à peu près , doit l'amener tantôt ici. C'est une affaire de cœur , une querelle de jeunes gens....

A R I S T E.

Une affaire de cœur ?

O R P H I S E.

Oui , le choix qu'elle a fait est convenable , & si je réussis , comme je l'espere , à dissiper ce petit nuage , la fête dont je vous ai parlé fera pour elle. Allons Ariste ; je crois appercevoir une des personnes la plus assidue de notre société.

A R I S T E.

Qui ! cet homme que je vois au bout de cette allée , dont la physionomie paraît moitié sè-

rieuse, moitié comique, qui marche d'un air distrait, & qui semble ne pas nous remarquer.

O R P H I S E.

Précisément. C'est un Poète qui a fait autrefois quelque bruit ; mais avec qui ses protecteurs viennent de s'abonner pour qu'il cesse d'écrire.

A R I S T E.

Il n'a pas encore jetté les yeux sur nous ; il paraît de mauvaise humeur, & si nous voulons en jouir, il faut le tirer un peu de cette rêverie.

O R P H I S E.

C'est un petit ressentiment qu'il a contre le Public, qui vient de siffler impitoyablement une de ses pièces dont le succès lui tournait la tête avant la représentation.

A R I S T E.

Tant mieux, nous allons peut-être lui trouver de la modestie.

O R P H I S E, *riant*.

Un Poète médiocre, sifflé & modeste ! ah, ah, ah, vous allez en juger, Aristé. (*Au Poète.*) Eh ! de grace, Monsieur du Volcan, un moment de trêve à vos réflexions.

## S C E N E II.

LE POETE, ORPHISE, ARISTE.

O R P H I S E.

**J**E parie que vous étiez assez bon pour vous occuper encore de la petite disgrâce de la semaine passée ?

LE POETE, *d'un ton de modestie très-chargé.*

Non, Madame. J'avais tâché de plaire au Public ; je m'étais, autant que je l'avais pû, rapproché des grands modeles, que nous devons regarder comme nos maîtres. Je me suis trompé. Il faut bien que j'aye mérité mon malheur par quelque endroit, & que la prévention qu'il est si naturel d'avoir pour ses ouvrages, m'ait aveuglé sur mes défauts.

A R I S T E , *à Orphise.*

Mais c'est parler on ne peut pas plus sensément, & je vois bien que vous avez voulu me surprendre....

O R P H I S E , *au Poète.*

Je vous avoue que je ne reviens pas de cette chute. La piece avait pris une si grande faveur avant qu'on ne la jouât....

LE POËTE, *du même ton ampoulé.*

Eh ! voilà précisément ce qui nous perd ,  
Madame ! Des amis trop zélés nous étouffent  
en nous caressant. On nous annonce comme  
des prodiges ; le Public n'en est que plus en  
garde contre nous , & malheureusement ma  
piece démentait trop visiblement les éloges fas-  
tueux qu'on m'avait donnés.

A R I S T E, *à Orphise.*

Oh ! pour le coup , je me déclare pour  
lui , & ...

O R P H I S E, *malignement au Poète.*

Votre modestie , Monsieur du Volcan , ne  
peut me convaincre que l'on vous ait rendu  
justice. J'en appelle du Public au Public mê-  
me ; car enfin de véritables connaisseurs m'ont  
assuré que le plan de votre piece était abso-  
lument dans les regles , qu'il y avait de l'in-  
térêt , des situations parfaitement dessinées , une  
décoration merveilleuse , des coups de Théâ-  
tre à chaque Scene....

LE POËTE, *d'un ton précieux.*

Oh ! pour le plan , j'avoue , Madame , qu'il  
était régulier s'il en fut jamais ; que le spec-  
tacle en était pompeux ; les situations neuves  
& frappantes. Quant à l'intérêt , comme il ne

dépend que du choix du sujet , & que souvent on n'est redevable de ce choix , qu'au pur hasard , je crois pouvoir convenir , sans orgueil , que le pathétique du mien s'est fait sentir dès l'exposition : aussi , malgré le tumulte du parterre , on a remarqué des momens où le grand intérêt gagnait jusqu'au souffleur.

## A R I S T E .

Il faut croire que votre piece ne péchait apparemment que par les vers. Le style est en effet une partie bien essentielle....

L E P O E T E , *avec vivacité.*

Oh ! pour les vers , Monsieur est excusable d'en parler ainsi : il ne connaît pas l'ouvrage.

O R P H I S E , *éclatant de rire.*

Ah , ah , ah , ah , ah , ah.

L E P O E T E , *un peu déconcerté.*

Quelques ennemis , Madame , peuvent vous avoir prévenue contre mes vers ; mais si vous me permettiez seulement de vous réciter une tirade....

O R P H I S E ,

Ah ! Monsieur du Volcan,

L E P O E T E .

Une petite tirade.

O R P H I S E.

Ah !

L E P O E T E.

De cinquante à foixante vers au plus.

O R P H I S E.

Ah !

L E P O E T E.

Celle-ci, feulement, que le hazard me rappelle.

O R P H I S E.

Eh ! de grace.

LE POETE, *déclamant avec enthousiasme.*  
*Aveugle ambition, cruelle politique....*

O R P H I S E.

Treuve aux citations, je vous en prie, Monsieur du Volcan ; elles m'ennuyent à périr.

A R I S T E.

A ce que je peux comprendre, Monsieur, votre pièce était un chef-d'œuvre : qui peut donc l'avoir fait siffler ?

L E P O E T E, *très-vivement.*

La cabale ; car avec du mérite on a des flots d'ennemis : le mauvais goût ; on ne veut plus aujourd'hui que des misères, des brochures, des fauts périlleux, de vils bouffons, de ridicules ariettes, & c'est ce qui déshonore la nation : le

Poëte *Capraro*, à qui l'impuissance de plaire a donné la fureur de nuire, & qui, de tems en tems, s'agite sous le mépris public dont il est couvert, pour tâcher d'en rejeter quelque partie sur les autres : les Acteurs enfin, qui ne faisaient pas leurs rôles, qui ont joué faux d'un bout à l'autre de la piece : une Actrice, sur-tout, à qui j'avais refusé de faire une Épigramme contre sa rivale, & qui ne m'a jamais pardonné de l'avoir surprise dans son négligé. Mais je me flatte d'avoir imaginé un moyen de contenter le Public, malgré qu'il en ait.

## A R I S T E.

Vous cesserez d'écrire, peut-être?

## L E P O E T E.

Je l'avais résolu d'abord par dépit ; mais on ne se dérobe pas à l'impulsion du génie. J'ai remarqué qu'il est difficile que le François admire long-tems, sans qu'il lui prenne envie de rire. Il en saisit l'occasion avec une avidité qui prouve bien que c'est son goût dominant. Il conserve cependant quelque sensibilité pour les beautés vraiment touchantes : j'imagine donc de lui donner des pieces qui le fassent rire & pleurer en même-tems ; des Comédies, par exemple. . . .



O R P H I S E.

Des Comédies qui fassent pleurer!

A R I S T E.

Vous n'y pensez pas, Monsieur du Volcan!

L E P O E T E.

Et! oui, Madame, oui des Comédies. Cela vous paraît singulier! tant mieux, c'est un présage de réussite: aussi-bien, ne voyez-vous pas que Moliere ennuie, c'est qu'il est trop uniforme; il faut toujours rire avec lui; mais par le mélange que j'invente, on aura de plus le plaisir d'être attendri.

O R P H I S E.

J'entends; vous voulez parler de ces pièces naïves, qui peuvent affecter le cœur par des peintures délicates & gracieuses. . . .

L E P O E T E.

Non, Madame, non. Il n'y a pas le mot pour rire dans ces Comédies-là. Je veux bien qu'il y ait de l'intérêt dans les miennes; mais j'y veux de plus de bonnes plaisanteries, des Payfans, des Valets, des Crispins même, & je vous réponds que cela prendra.

O R P H I S E, *ironiquement*.

Véritablement cette idée commence à me paraître très-comique.

C'est de l'invention que cela !

A R I S T E .

Oui. Quelques situations romanesques que l'on trouve par-tout ; quelques portraits plaisans d'originaux qui n'existent pas ; des lieux communs de morale mis en rimes ; voilà de quoi se faire la réputation d'un génie du premier ordre. C'est favoir se placer que d'imaginer une ressource comme celle-là , & je conçois que ce genre amphibie peut devenir très-plaisant.

L E P O E T E .

Je brûle d'en être à l'essai. J'avais d'abord songé à relever l'Opéra ; mais les Musiciens & le Public s'accoutument à se passer de paroles. Adieu , Madame , je ne me suis jamais senti l'imagination si brillante.

## S C E N E III.

O R P H I S E , A R I S T E ,

A R I S T E .

**J**E l'avais pris pour le plus sensé ; mais voilà bien le plus fou de tous nos Poètes.

## O R P H I S E.

Parlez bas, Ariste, je vois une personne qui ne vous pardonnerait jamais d'avoir trouvé Monsieur du Volcan ridicule.

## A R I S T E.

Cette femme qui vient à nous, & qui, si je ne me trompe, cache encore des prétentions sous cette physionomie prude ?

## O R P H I S E.

Elle-même ; c'est la douairière de nos femmes beaux-esprits.

## A R I S T E.

De nos femmes beaux-esprits ?

## O R P H I S E.

Du moins elle a droit de passer pour telle. Physique, Géométrie, Beaux-Arts, tout est de son ressort ; & nous avons d'elle un Traité des forces mouvantes.

## A R I S T E.

Elle lit ; apparemment elle étudie son livre ?

## O R P H I S E.

Cela pourrait bien être ; car, entre nous, je me défie beaucoup de ces femmes à sciences profondes. Celle-ci d'ailleurs est si journalière, qu'on la trouve, tour-à-tour, ingénieuse, ou forte, selon les personnes qu'elle a vues la veille.

Elle a son jour de Belles-Lettres, son jour de Philosophie, son jour de vapeurs enfin, qui est ordinairement celui où elle écoute tout le monde, pour avoir de l'esprit le lendemain.

A R I S T E.

Elle approche.

## S C E N E I V.

LA FEMME SAVANTE, ORPHISE,  
A R I S T E.

LA FEMME SAVANTE.

**P**ardon, Madame; je croyois vous trouver seule; je crains d'être importune... je me retire.

O R P H I S E.

Non, Madame. Une personne de votre mérite ne peut jamais être de trop. Je ne suis alarmée que de la diversion que nous avons pu faire à vos savantes méditations. Tous vos momens sont si précieux!

LA FEMME SAVANTE.

Oh! point du tout. Je n'étais occupée que d'un problème assez abstrait, à la vérité; mais qu'il me sera facile de résoudre par la méthode des infiniment petits.

O R P H I S E , à *Ariste*.

Ah ! nous sommes perdus ! elle est dans son jour d'érudition. (*Haut.*) Des infiniment petits, Madame ?

LA FEMME SAVANTE, *du ton d'une personne qui reciterait de mémoire.*

Oui, Madame. C'est par cette heureuse méthode que l'on est parvenu à déterminer les quantités incommensurables. Sans elle, nous irions encore à tâtons dans les sublimes mystères de la Géométrie transcendante. Descartes l'avait indiquée par sa méthode des Tangentes ; le grand Newton la mit dans son plus beau jour, quoique l'illustre Leibnitz lui dispute l'honneur de cette découverte.

O R P H I S E.

Ah ! Madame, quelle profusion de science ! que ne suis-je digne de vous entendre ?

LA FEMME SAVANTE, *avec emphase.*

Vous vous moquez, Madame ! ce n'est là qu'une légère esquisse d'un article que je destine à l'Encyclopédie. Je pourrai bien y joindre aussi une nouvelle méthode d'opérer sur les Sections Coniques : cela sera lumineux, par exemple.

A R I S T E.

Je vous admire, Madame ; mais pardonnez à

mes préjugés. Ce langage si sublime , ne vous paraît-il pas à vous-même avoir quelque chose de bisarre dans la bouche d'une personne de votre sexe ?

### LA FEMME SAVANTE.

Préjugés ridicules , puisés dans une Comédie de l'autre siècle ! Les Savans de nos jours pensent bien différemment. Ils sont convenus de déférer en tout au jugement des femmes , & ce n'est pas une légère preuve des progrès de l'esprit philosophique , dont s'honore la nation. C'est du moins ce que démontra parfaitement , il y a quelques jours, Monsieur du Volcan , dans un Cercle où je présidais. Il faut convenir que c'est un homme admirable que ce Monsieur du Volcan ! Il est si persuadé de cette vérité qu'il ne donnerait pas la plus petite brochure sans m'avoir consultée. Il est vrai que je lui communique aussi mes ouvrages , & il en est toujours si content ! si content !

### A R I S T E.

Et ses vers , sans doute , vous paraissent toujours les plus beaux du monde ?

### LA FEMME SAVANTE.

Je n'en saisis pas toujours la pensée , & c'est ce qui me charme ! j'aime qu'elle soit assez adroitement enveloppée , pour laisser un mérite à la pénétration du Lecteur. Je vous avoue , qu'a-  
près

près les Mathématiques, ma passion eût été de deviner des Enigmes.

## O R P H I S E.

C'est un plaisir délicieux, & que Monsieur du Volcan a pû vous donner quelquefois.

## LA FEMME SAVANTE.

Vous me rappelez qu'il me doit la lecture d'un volume d'Odes, où l'Esprit Géométrique brille dans toute sa justesse. C'est Euclide & Pindare, tout ensemble. Pardon, Madame, si je vous quitte pour aller l'entendre; & vous, Monsieur, songez qu'il y a de la barbarie à vouloir interdire aux femmes l'habitude des connaissances profondes.

## A R I S T E.

J'avoue que leur partage est de plaire; que leur sentiment vif & délicat doit être consulté, de préférence peut-être, dans les ouvrages d'agrémens; que les Savans mêmes sont redevables à leur commerce de ce vernis de politesse, qui s'est répandu jusques sur eux. Mais permettez-moi de croire (ne fût-ce que parce qu'elles y perdraient) qu'elles ne sont pas nées pour ces sciences abstraites & sauvages, qui substituent à leurs graces naturelles, le ridicule qui résulte presque toujours des demi-connaissances.

LA FEMME SAVANTE, *avec aigreur.*

Des demi-connaissances ! il faut espérer que l'on vous défabusera, Monsieur. Que n'ai-je existé du tems de cet impertinent de Moliere ! Il n'eût pas sans doute osé me confondre avec ces plates bourgeoises qui s'occupent à des dissertations de Grammaire. Cet homme-là n'avait nulle idée du haut Conique, & je fais bon gré à nos Auteurs d'avoir abandonné son genre. Mais je crains de me faire attendre. Adieu, Madame.

## S C E N E V.

ORPHISE, ARISTE.

A R I S T E.

UN pédant, même en rabat, est à mon avis un étrange animal ; mais un pédant en cornettes confond toutes mes idées ! c'est un genre de ridicule si bizarre, qu'à peine je l'aurais cru possible.

O R P H I S E.

C'est encore la plus raisonnable de son espece. Heureusement que cette manie n'entre gueres dans le système d'une femme de vingt



ans. Avant que les sciences paraissent un besoin , il faut que les moyens de plaire soient bien épuisés , & là-dessus on ne s'en tient pas ordinairement à la première expérience.

---

## S C E N E VI.

LE FINANCIER *important* ,  
ORPHISE , ARISTE.

LE FINANCIER , *entrant avec précipitation* ,  
& *s'annonçant par l'étourderie*.

E H ! bon jour ; charmante Orphise ; je suis comblé de vous rencontrer. J'ai les plus jolis bijoux du monde à vous faire voir. En vérité , ce *George* \* est divin , sublime , essentiel à l'État. Tout ce qui sort de ses mains est d'une élégance qui enchante. Je lui dois près de vingt mille écus... Que dites-vous de cette bague ?

O R P H I S E.

Le travail en est surprenant.

---

\* Fameux Bijoutier , & très-honnête homme.

LE FINANCIER, *d'un ton qui veut être*  
*Petit-Maître.*

Mais, peut-être, ai-je commis une indiscretion? Vous pouviez être en affaire, & je suis désespéré quand je dérange. (*A Ariste.*) N'admirez-vous pas l'émail de cette boîte, Monsieur; les facettes de ce diamant? Je crois cependant m'appercevoir qu'il est un peu louche. (*A Orphise.*) Qui est cet homme-là?

O R P H I S E , *au Financier.*

C'est un de mes amis, Monsieur Lisidor; homme de goût, de bonne compagnie.

L E F I N A N C I E R .

Connaisseur, par conséquent? Tant mieux. Je veux que Monsieur juge de toutes mes emplettes. C'est mon faible à moi que les gens de goût; ceux, surtout, qui ont l'Epigramme leste. Vous savez, Madame, que je me pique un peu d'y réussir. J'ai chez moi deux ou trois Poètes, sur lesquels je tire à bout portant, & que je paye exprès pour se déchirer les uns les autres. Mon cuisinier me les a fait connaître. Vous savez, Madame, que c'est un homme divin que ce cuisinier-là! je veux que Monsieur en décide, & je me flatte que ce soir...

A R I S T E.

J'avoue que la décision est intéressante ; mais..

LE FINANCIER , *sans attendre de réponse.*

Ce sera dans ma petite maison. Vous la connaissez , Madame , n'en rougissez pas. Plus d'une femme de la Cour , si j'étais indiscret... Mais on se doit des égards à soi-même. Je veux voir un peu Monsieur en prise avec mes Poëtes. Je lui détacherai l'invulnérable *Capraro* , cela sera plaisant. Je prétends aussi qu'il voye ma bibliotheque. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un Relieur comme le mien : il faut qu'il ait employé chez moi tout le maroquin du Levant ; mais c'est son travail dont il faut juger. Des filets , des bordures d'un goût qui étonne ! En vérité , ce n'est qu'à regret que j'ouvre mes Livres.

O R P H I S E.

C'est en faire un très-bon usage.

L E F I N A N C I E R.

Vous riez , Madame ? Mais vous avez tort , & d'honneur ! vous en ferez enchantée vous-même. A propos , j'ai fait l'acquisition du plus joli sujet du monde. Une Cantatrice Italienne qui n'entend pas encore le Français , & qui le chante à miracles ! C'est une Divinité que

cette fille-là. Elle se nomme la Signora Olympia , & réellement , on est dans l'Olympe quand on l'entend. Nous nous sommes arrangés d'hier au soir. Elle fera du souper , Monsieur ; & vous aussi , Madame. (*En bâillant.*) Convenez que nous nous amuserons prodigieusement.

## O R P H I S E.

Non , Monsieur Lisidor , c'est chez moi que l'on soupe ce soir , & je compte donner un Bal. Vous y figurerez sans doute ?

## L E F I N A N C I E R.

Un Bal ! Mais c'est où je triomphe. De son aveu , Marcel \* n'a pas fait de meilleur élève que moi. Un Bal ! (*Il bat un entrechat.*) Vous m'y verrez , Madame , sous un déguisement d'une espèce neuve , dont l'idée m'appartient , & qui , le Carnaval dernier , me réussit à faire envie. La *Duchapt* \*\* , vaincue dans sa propre science , est venue me demander des modèles. C'est par moi que la Finance a commencé , dans les choses de goût , à prendre insensiblement le pas sur la Cour ; & c'est une justice

\* Fameux Maître à danser qui attachait à son métier autant d'importance que celui du *Bourgeois Gentilhomme*.

\*\* Marchande de modes très-connue.

que doit me rendre publiquement un de mes Poètes dans sa première Dédicace.

A R I S T E.

Eh ! oui, voilà ce qui s'appelle du goût. Mais pourquoi ne pas me prévenir aussi que Monsieur était Financier ? Qui diable l'eût jamais deviné !

O R P H I S E.

Et comment vous représentiez-vous donc un homme de finance ?

A R I S T E.

Je l'avouerai : sur le préjugé que les faveurs de la fortune sont ordinairement très-gratuites ; qu'elle est d'ailleurs presque toujours suivie de la flatterie qui la caresse, & de l'ignorance, fille du luxe & de l'oïfiveté, j'envisageais ces Messieurs en gros, comme des êtres nécessairement massifs, lourds, épais, n'existant qu'en estomac, ensevelis dans un volume de matière grotesquement taillée. . . .

O R P H I S E.

Eh ! si donc, Aristé, vous ne connaissez que la vieille finance.

L E F I N A N C I E R.

Il est vrai que le portrait de Monsieur est d'une décrépitude ! . . . il faut qu'il sache son *Turcaret* par cœur.

Oh ! voilà de l'Epigramme , Monsieur Lifidor ! Eh ! bien , je réformerai mes idées ; & je conçois à présent que mon premier portrait n'était pas assez ridicule pour être ressemblant.

LE FINANCIER , *un peu déconcerté ,  
tirant sa montre.*

Adieu , Madame ; voici l'heure des Boulevards , & je dois au Public le spectacle d'une caleche d'un nouveau genre , attelée de six chevaux Anglais , uniques dans leur espece. C'est ma passion que de mener. Nos plus habiles cochers , nos jeunes Seigneurs mêmes , ne me le disputeraient pas.

## S C E N E VII.

O R P H I S E , A R I S T E .

O R P H I S E .

E H ! bien , Ariste , votre pénétration était en défaut.

A R I S T E .

Je ne m'attendais pas , je vous l'avoue , à ce personnage de sous-Seigneur. Quel allié , quelle métamorphose !... Mais quelqu'un vient.

## O R P H I S E.

C'est un homme d'un genre si nouveau dans la société, que je n'ai pas encore eu le tems de l'approfondir.

---

## S C E N E V I I I \*.

LE PHILOSOPHE, ORPHISE,  
ARISTE.

LE PHILOSOPHE.

**V**ous voyez, Madame, un homme désespéré. La situation où je me trouve exige les remèdes les plus prompts, & je crains de ne pouvoir en sortir sans un secours surnaturel.

---

\* Voici la Scene qui attira sur l'Auteur la premiere persécution qu'il ait éprouvée. Si l'on veut bien considérer que le Philosophe qu'on crut y reconnaître, avait affiché le plus profond mépris pour notre Musique, pour les Arts, pour les Grands en particulier, pour l'espece humaine en général, & qu'il n'avait jamais employé ses rares talens qu'à renverser toutes les notions communes; si l'on veut bien se souvenir qu'il avait déclaré la guerre ouverte entre le public & lui, en disant » qu'il » ne s'était jamais proposé que de se plaire à lui-même » dans ses ouvrages, & que personne ne savait mieux que » lui comment ils devaient être faits pour remplir cet

Eh ! de quoi vous plaignez - vous donc ,  
Monsieur ?

L E P H I L O S O P H E .

D'être devenu Philosophe , Madame.

O R P H I S E .

Comment ! d'être devenu Philosophe ? Mais  
en effet c'est la maladie épidémique : jamais  
on ne vit tant de Philosophes.

A R I S T E .

Vous me surprenez , Monsieur. Quoi ! vous  
avez du regret d'être Philosophe ?

L E P H I L O S O P H E .

Oui , & mon malheur veut que je ne puisse  
plus m'en dédire.

» objet ; » enfin si l'on se rappelle encore que cet  
homme singulier, sa Misantropie amère , ses paradoxes  
insultans avaient été plus d'une fois livrés au ridicule sur  
les Théâtres de Paris , alors on pourra juger si le ba-  
dinage de cette scène passait les bornes de la vraie Co-  
médie , & s'il convenait , en faveur d'un homme qui  
n'a rien ménagé , de persécuter l'Auteur avec tant de  
violence. Plus occupé de ses travaux littéraires, lorsqu'il  
donna cette pièce , que de la foule d'écrits philosophi-  
ques dont on était inondé , il ne prévoyait gueres que  
pour se défendre , il serait un jour dans la malheureuse  
nécessité de les lire.



## O R P H I S E.

Je n'y conçois rien ; mais ne vous tromperiez-vous pas , Monsieur ? êtes-vous bien sûr d'être Philosophe ?

## L E P H I L O S O P H E.

Ah ! si je le suis ? s'il ne faut que faire mes preuves , Madame , il me sera facile de vous persuader. Premièrement , j'ai donné quelques ouvrages au Public , & tandis qu'on voit tant d'Auteurs qui rougissent de leur nom , parce qu'ils ne le trouvent pas assez noble , j'ai eu le courage d'afficher le mien , & d'apprendre à qui l'a voulu que je m'appelle Blaise-Gille-Antoine , le Cosmopolite.

## O R P H I S E.

Blaise-Gille-Antoine ! il faut en effet de la philosophie pour porter un nom comme celui-là,

## A R I S T E.

Passons à la seconde preuve,

## L E P H I L O S O P H E.

J'ai fait des Préfaces où j'ai dit tout naturellement au Public que je me moquais de lui.

## A R I S T E.

Et sans doute il vous l'a bien rendu ?

L E C E R C L E ,  
L E P H I L O S O P H E .

Il m'a sifflé ; mais j'ai dit que j'en étais bien aise.

O R P H I S E .

Voilà une modération tout-à-fait philosophique.

L E P H I L O S O P H E .

Ah ! Madame, vous n'êtes pas encore au bout. J'ai publié que ce que tous les hommes avaient estimé jusqu'à présent , n'avait servi qu'à les rendre fripons , & que , tout calcul fait , il valait mieux parier pour la probité d'un sot que pour celle d'un homme d'esprit.

A R I S T E .

Vous feriez la preuve du contraire ; mais pourquoi , Monsieur Blaise-Gille-Antoine , avez-vous débité toutes ces gentillesse-là ?

L E P H I L O S O P H E .

Parce que je voulais être Philosophe.

A R I S T E .

Et vous n'avez pas trouvé d'autres moyens ?

L E P H I L O S O P H E .

J'aurais tort de m'en plaindre ; on ne me connaissait pas : depuis ce tems-là chacun me montre au doigt , & je doute fort que Diogene ait fait plus de bruit chez les Athéniens.

A R I S T E.

Mais ne pouviez-vous pas travailler plus heureusement à découvrir des vérités neuves, qu'à soutenir ainsi des paradoxes bizarres ?

L E P H I L O S O P H E.

Eh ! qu'importe , si par-là je me suis fait une réputation ? Pensez-vous , lorsque j'ai débuté dans le monde , que je n'aye pas ri moi-même de me trouver des partisans ; mais enfin c'est tout ce que je desirais. Et pourquoi préférer une route difficile à des chemins plus aisés ? Le Philosophe , ainsi que la Nature , doit toujours aller à l'épargne de la peine.

A R I S T E.

J'entends.

O R P H I S E.

Quel motif avez-vous donc d'être affligé ? Vous vouliez être Philosophe ou le paraître ; on vous a pris au mot , il me semble que vous devriez être content.

L E P H I L O S O P H E.

Ah ! voici ce qui m'afflige , Madame : j'ai débité toutes ces belles choses-là sans les croire , dans l'idée qu'un Philosophe devait penser , parler , écrire , & même s'habiller autrement que le Vulgaire. J'ai refusé jusqu'à de l'argent pour

ne ressembler à personne. A la faveur de mes opinions singulieres , je prétendais à la considération ; j'ai réussi d'abord au-delà de mes espérances , tout concourait à ma célébrité ; mais l'estime se perd par l'habitude. J'aurais dû paraître moins encore que je ne l'ai fait , & ne pas familiariser le Public avec mes manieres. La facilité avec laquelle je me suis fait des partisans m'a séduit , & il y a bien autant de monde qui me prend aujourd'hui pour un fou , qu'il y en avoit autrefois qui me prenait pour un sage.

O R P H I S E.

Ah ! Monsieur le Philosophe , vous prétendiez à la considération ?

L E P H I L O S O P H E.

Pour l'honneur de la Philosophie , Madame.

O R P H I S E.

Eh bien , Monsieur Blaise-Gille-Antoine , le Cosmopolite , il faut que la vraie philosophie vous console & que vous reveniez tout naturellement à vous reconcilier avec le sens commun.

L E P H I L O S O P H E.

Et ! quel avantage trouverais-je à penser comme tout le monde ?

A R I S T E.

D'inspirer , peut-être , moins de curiosité ; mais d'éviter le ridicule.

## L E P H I L O S O P H E.

Non, Monsieur, non. Je ne compromettrai pas ainsi l'honneur de la philosophie ; & puisque vous n'avez rien de mieux à me conseiller, je vais m'égayer dans quelque brochure nouvelle aux dépens de la Nation, de la Noblesse, & de l'Académie Royale de Musique.

*( Il sort en chantant. )*

*Quand on fait aimer & plaire ,  
A-t-on besoin d'autre bien ?*

O R P H I S E.

Vous allez achever de désabuser le Public sur votre compte, & peut-être y réussirez-vous assez bien pour vous corriger.

---

## S C E N E I X.

O R P H I S E, A R I S T E.

A R I S T E.

**V**oilà des Philosophes dont je n'aurois jamais imaginé l'espece ; mais je crois appercevoir Luscinde.

O R P H I S E.

C'est elle-même.

## S C E N E X.

LUSCINDE, ORPHISE, ARISTE.

O R P H I S E.

C O m m e n t ! ma chere Luscinde ! ceci devient sérieux. De la langueur, des yeux chargés, une physionomie abattue, un négligé de convalescente. Voilà qui devient respectable, & si je ne m'étais arrangée pour être gaye toute la journée, j'aurais toutes les peines du monde à ne pas m'affliger avec vous. L'intérêt a déjà gagné le cœur d'Ariste ! mais il a beau faire, l'exemple n'opérera pas sur moi. Lindor ferait trop flatté s'il était témoin de ce petit désordre, & s'il est dans son tort, comme je le pense, il ne mérite pas de déranger nos plaisirs.

L U S C I N D E.

Ah ! s'il est dans son tort, Madame ? Quel souvenir me rappelez-vous !

A R I S T E.

Ce ton sérieux va mal avec tant d'attraits. Un caprice, une fausse apparence, peut-être, a pu vous donner des soupçons contre votre amant. Rendez-vous justice, belle Luscinde, vos charmes vous défendent de le croire infidèle.

ORPHISE.

## O R P H I S E.

Ma chere Luscinde, un moment de treve à vos douleurs. Ceci ne finira pas aussi mal que vous le pensez : fiez-vous à mon expérience. J'apperçois quelqu'un qui peut faire diversion à votre tristesse ; gardez-vous de vous laisser deviner. J'exige , au contraire , que vous vous fassiez quelque violence pour prendre part à nos amusemens. Je veux vous le faire connaître , Ariste ; il approche , c'est mon Médecin.

A R I S T E.

Un Médecin ? Je ne m'en ferais pas douté.

---

---

S C E N E    X I.

UN MÉDECIN *du bel air*, ORPHISE,  
LUSCINDE , ARISTE.

O R P H I S E.

AH ! bon jour , cher petit Docteur , vous êtes charmant d'être venu. Je vous demande , Ariste ; votre confiance pour Monsieur.

A R I S T E.

Monsieur est un élève d'Hypocrate ?

LE MÉDECIN , *d'un ton précieux.*

Je suis Médecin , Monsieur ; je fais qu'Hypo-

*Tome II,*

D

crate était un fort bon-homme , plein de bon sens , & voilà tout.

A R I S T E.

On me l'avait peint comme un Philosophe respectable , dont les mœurs étaient simples , & qui guérissait.

L E M É D E C I N.

Il guérissait, oui ; mais si *maussadement* !

O R P H I S E.

Comment ?

L E M É D E C I N.

Mais, oui, sans doute ; y a-t-il rien , par exemple , de plus ridicule , de plus insupportable que son *eau blanche* ? J'ose à peine en prononcer le nom. Quel triste régime pour les malades !

O R P H I S E.

Mais s'ils s'en portaient mieux ?

L E M É D E C I N.

C'est au moins se bien porter , d'une façon très-malhonnête. Le bon-homme allait fort terre à terre. Il en était encore aux seules maladies du corps : pour nous, nous avons fauté , par-dessus tout cela, aux maladies de l'esprit.

A R I S T E.

Aux maladies de l'esprit ? c'est avoir fait du



C O M É D I E. 51

chemin ; mais j'interromps l'histoire d'Hypocrate.

L E M É D E C I N.

C'est pitié de voir combien il se donnait de peine pour observer les maladies ! A ce métier , il eût fait ici très-mauvaise figure : il y perdait un tems infini.

O R P H I S E.

Appellez-vous cela perdre son tems pour un Médecin ? Eh ! que faites-vous donc , Messieurs ?

L E M É D E C I N.

Nous , Madame ? nous voyons des malades : pour des maladies , c'est autre chose.

O R P H I S E.

Et quelle différence faites-vous entre voir des malades & des maladies ?

L E M É D E C I N.

Oh ! je vous réponds qu'il y en a une très-grande pour le malade & pour le Médecin. Mais , (*montrant Luscinde.*) Mademoiselle pourra vous faire juger de la différence. Cet air abattu , ce négligé annoncent sûrement quelque indisposition.

O R P H I S E, *bas à Luscinde.*

N'allez pas le contredire. (*Haut.*)

LE MÉDECIN, *d'un ton mignard.*

A travers ce léger désordre , elle a pourtant l'air d'une très-belle santé, & ce négligé-là lui réussit à miracle. De quoi vous plaignez-vous, ma belle Demoiselle? Avec une physionomie si intéressante, peut-on savoir....

L U S C I N D E, *embarrassée.*

Monseigneur....

O R P H I S E, *avec vivacité.*

C'est son estomac dont elle se plaint. ( *Bas à Luscinde.* ) Prêtez-vous donc à sa manie.

L E M É D E C I N

C'est une petite *tracasserie* que cela , & qui n'est pas sans doute fort ancienne?

L U S C I N D E.

Depuis deux mois, elle me tourmente.

L E M É D E C I N.

Deux mois! voilà qui est d'une *opiniâtreté choquante*. Il y a comme cela des estomacs qui ont des *fantaisies*. Apparemment , vous n'avez qu'un *extrait d'appétit*?

L U S C I N D E.

Je dévore.

L E M É D E C I N.

*Le petit cœur , quelquefois , mal à son aise ?*

L U S C I N D E.

Jamais.

L E M É D E C I N.

La tête ne vous dit rien ? Point de *disparates* ?

L U S C I N D E.

Mais, ne me dit rien.... Je n'y ressens point de mal.

L E M É D E C I N.

Quoi ! rien de tout cela ?

L U S C I N D E.

Rien absolument.

L E M É D E C I N.

Je l'avais précisément deviné. J'ai le coup d'œil d'une justesse !... Vapeurs que cela.

L U S C I N D E.

Comment ! des vapeurs !

L E M É D E C I N, *d'un ton capable, mais toujours précieux.*

Le terme vous choque ! C'est plus honnêtement, l'esprit éthéré, le fluide nerveux, devenu de nos jours électrique, qui vous cause des gripemens de nerfs, des agacemens, des mouvemens spasmodiques...

O R P H I S E.

Il est savant, du moins le petit Docteur !

LE CERCLE,

ARISTE.

C'est ce qu'il me semble.

LE MÉDECIN.

Ma belle malade, je vais vous ordonner de la poudre tempérante, *un joli petit julep*, une liqueur anodine....

LUSCINDE, *avec impatience*.

Eh! Monsieur, je suis nourrie de tout cela.

LE MÉDECIN.

Ceci deviendrait sérieux; voyons donc (*Il lui tâte le poulx.*) Oh! oh! il y a de la *fréquence* dans ce poulx-là. Mais la nuit, avez-vous le *sommeil doré*?

LUSCINDE.

Le sommeil doré? Il me semble que je repose fort bien.

ORPHISE.

Le sommeil doré! c'est qu'il est charmant avec ces petites phrases! je ne connais personne qui parle comme lui. Le sommeil doré!

ARISTE.

Effectivement, les malades de Monsieur doivent mourir le plus gaîment du monde.

ORPHISE.

Ce sont ses bulletins qu'il faut voir! en véri-

té, cela se lit avec autant de plaisir qu'un joli Madrigal. Mais revenons à la malade.

## L E M É D E C I N.

Tout bien pesé, je croirais à propos qu'elle se fit éventer la veine. (*A Luscinde. N'auriez-vous pas ceci météorisé ?*

(*Il approche sa main en minaudant sous l'estomac de Luscinde.*)

## L U S C I N D E.

Météorisé ? Je ne vous entends pas.

## L E M É D E C I N.

Oui, météorisé, votre poulx l'indique, & votre maladie m'eût donné le change, si la *Pneumatopatologie*, découverte de nos jours, ne me marquoit la route que je dois suivre : prenez donc du *miel aérien*, des *filiques Égyptiaques*....

## O R P H I S E.

Voilà des remedes que je ne me rappelle pas d'avoir entendu nommer.

## L E M É D E C I N.

Ce sont de nouveaux mots que nous avons résolu d'adopter, pour nous exprimer avec plus de décence. Le miel aérien, c'est de la manne : les filiques Égyptiaques, de la Casse. Les Apothicaires sont prévenus,

L E C E R C L E,  
O R P H I S E.

J'entends.

L E M É D E C I N.

Oh ! nous ne ressemblons plus à ces Médecins de l'autre siècle, & nous avons mis la Médecine sur un ton d'élégance, qui ne laisse plus de prise au ridicule.

O R P H I S E.

Vous en êtes la preuve. Actuellement, je suis au fait de la différence qu'il y a entre voir un malade & une maladie. Ici vous avez vu la malade, & même de très-près ; pour la maladie....

L E M É D E C I N.

J'avoue que je l'ai un peu *tirée au juger*. Il y a cependant beaucoup de vraisemblance que ce ne sont que des vapeurs. (*Il regarde sa montre.*) Comment ! déjà six heures ! j'ai cent visites encore à faire avant la nuit. Il faut que je vole au Marais, chez la Présidente *Bélise* : c'est aujourd'hui son jour de migraine. On m'attend à une consultation au Fauxbourg, pour tâcher de faire dormir une jeune Duchesse, dont l'insomnie a tenu bon contre un Roman de sentiment en douze volumes. De-là, le Marquis *Mondor* m'a fait promettre de passer chez cette petite Danseuse qui le ruine,

& qui m'a recommandé la santé d'un jeune Abbé, qui garde l'*incognito* chez elle depuis six semaines. En vérité, je suis excédé, je n'ai pas un moment à moi, & je ne conçois pas comment nos vieux Médecins pouvaient se passer d'équipage. Adieu, Madame; & vous, Mademoiselle, observez le régime que je vous ai prescrit.

---

## S C E N E XII.

ORPHISE, LUSCINDE, ARISTE.

O R P H I S E.

C E n'est point là le Médecin qu'il vous faut; ma chere Luscinde. Mais je vois Lindor. Quand on ne s'évite pas plus que cela, on n'est pas loin de se rapprocher.

L U S C I N D E.

Ciel! où fuirai-je?

## S C E N E XIII.

LINDOR , ORPHISE , LUSCINDE ,  
ARISTE.

O R P H I S E.

**A**pprochez , Lindor , approchez. Nous parlions de vous , & nous avons un sujet de querelle.

L I N D O R , *d'un ton de dépit.*

Non , Madame , non ; c'est une perfidie qui n'a point d'exemple , & vous aurez beau me parler en sa faveur....

L U S C I N D E , *piquée.*

En ma faveur , Monsieur ! eh ! qui vous dit que Madame en ait la moindre idée ?

L I N D O R.

Je ne doute pas , ingrate , du soin que vous aurez pris de prévenir ici tout le monde contre moi ; mais j'aurai du moins la consolation de publier une inconstance qui vous.... déshonore , oui , qui vous déshonore : le terme est fort , je l'avoue ; mais il est placé.

L U S C I N D E.

Et moi , Monsieur , dans la crainte de m'abaïsser à vous faire des reproches...



L I N D O R , *vivement.*

A me faire des reproches ! à moi ? à l'amant  
le plus tendre , & le plus outragé ?

L U S C I N D E.

Madame ne m'obligera pas à souffrir plus  
longtems votre humeur. Adieu , Monsieur , je  
vous laisse le champ libre ; je me retire.

L I N D O R , *l'arrêtant.*

Vous voyez , Madame , qu'elle ne peut sup-  
porter ma présence ; c'est un témoin qui l'ac-  
cuse , & une confusion que je veux bien en-  
core lui épargner.

( *Il veut sortir.* )

A R I S T E.

Non , Monsieur , vous ne nous échapperez  
pas : je suis bien aise de voir le dénouement  
de tout ceci.

L I N D O R.

C'est vous , Luscinde , qui m'y forcez !

O R P H I S E.

Expliquez-vous , je le veux.

L I N D O R.

Vous le voulez , Madame ? eh ! bien , Lus-  
cinde , je ne vous reprocherai pas d'abord cette  
indolence de l'ame , cette froideur dont je me  
suis plaint mille fois. Je croyais , parce que

vous me l'aviez dit , que vous ne m'en aimiez pas moins , & que cet air d'indifférence n'était en vous que l'effet du caractère. Je feignais de le croire du moins ! & quelquefois , je l'avoue , j'imaginai vous avoir trouvée plus sensible. Mais après ce que j'ai vû , il ne m'est plus permis de douter de la vérité de cette indifférence. Que dis-je , indifférence ! on ne pousse pas le mépris plus loin.

LUSCINDE , *à part , avec douleur.*

Le mépris ! ah , ciel !

L I N D O R , *avec feu.*

Oui , le mépris : ne dissimulez plus ; jugez-en , Madame. Je rends , en sa présence , pendant un Bal entier , les soins les plus décidés à Cydalise. Je me fais violence pour lui dire les choses les plus flatteuses & les plus tendres , de manière que Luscinde les entendit. J'étais bien aise d'éprouver enfin si ce cœur qu'on m'avait peint si naturel & si vrai , répondait en effet à tout l'amour dont je l'avais cru digne , & l'insensible n'en perdit pas un moment de gaieté ! pas le moindre trouble ! pas l'ombre de la jalousie ! est-ce ainsi que l'on aime , Madame ? je vous le demande , est-ce ainsi que l'on aime ? Mais j'ai découvert enfin d'où partait ce fond d'indifférence pour moi , & l'entretien se-

cret qu'elle eut pendant le même Bal , avec Dorante , ne m'apprend que trop de quoi je dois me plaindre.

L U S C I N D E.

Et fites-vous paraître , Monsieur , moins de gaîté , plus de trouble , plus de jalousie , pendant cet entretien avec Dorante ?

L I N D O R.

Non , Mademoiselle , non. Je ne voulus point vous donner le triomphe de paraître affligé. C'était tout ce que vous desiriez , sans doute , pour jouir avec mon rival des coups que vous me portiez l'un & l'autre : mais il n'y a que moi qui sache ce que j'ai souffert. J'ai renfermé mon dépit , au point de vous inquiéter peut-être ; & j'ai pris , à mon tour , cet air de froideur que je vous avais tant de fois reproché.

L U S C I N D E , *tendrement.*

Vous n'aimez donc point Cydalise , Lindor ?

L I N D O R.

Moi ? l'aimer ! je le voudrais , ingrate. Ma vengeance en ferait plus complète ; mais est-on le maître de disposer si facilement d'un cœur où vous avez regné ? Ah ! Luscinde , je ne méritais pas un pareil traitement. Il n'y a que vous , dans le monde , capable d'une in-

confiance si prompte ; si c'est une inconstance encore ? Car vous ne m'avez jamais aimé , & vous n'avez que le choix de la légèreté ou de la coquetterie.

L U S C I N D E , *naïvement.*

Vous avez donc beaucoup souffert , Lindor ?

L I N D O R .

Si j'ai souffert ? Cruelle !

L U S C I N D E .

Eh ! bien , je souffrais aussi tandis que vous parliez à Cydalife , & j'avais les mêmes raisons que vous pour cacher mon trouble.

L I N D O R , *tendrement.*

Vous n'aimez donc pas Dorante , Luscinde ?

L U S C I N D E .

Non ; mais je sens que je devrais vous haïr. Je voulus me venger d'une épreuve que je ne méritais point , & que je prenais pour une perfidie. Ce n'était pas de vous que je devais apprendre à me faire une violence si cruelle.

L I N D O R , *pénétéré.*

Vous n'aimez point Dorante ?.... Ah ! belle Luscinde ; comment pourrai-je expier mon injustice ?

( *Il tombe à ses genoux.* )

## L U S C I N D E.

Une autre serait tentée de jouir de votre confusion ; mais non , Lindor , je veux achever de vous rendre inexcusable , je vous pardonne.

## L I N D O R.

Adorable Luscinde , puis-je me justifier à mes propres yeux ?

## O R P H I S E.

Vous vous êtes trompés tous deux par une fausse inconstance. Je n'aurais peut-être pas été si facile à vous pardonner , Lindor ; mais les fautes de l'amour portent leur excuse avec elles. Allons , Ariste ; c'est une scène de plus à notre Comédie ; & les folies de deux jeunes amans ne sont pas si déplacées qu'on le croirait , dans un cercle d'originaux.

## SCENE DERNIERE. XIV

FRONTIN , & *les Acteurs précédens.*

## F R O N T I N.

**M**Adame , les Musiciens que vous avez mandés , viennent d'arriver , avec une suite assez nombreuse , & sont là bas à vous attendre.

Que cette petite fête , ma chere Luscinde ,  
serve de prélude à votre bonheur ; & vous Aris-  
te , venez m'aider à en faire les honneurs.

*Fin de la Comédie.*





# M É M O I R E S

POUR SERVIR A UNE ÉPOQUE

*De notre Histoire Littéraire.*

Cette Pièce, jouée devant le Roi de Pologne par son ordre, & approuvée par le Magistrat chargé de la police, venait à peine d'être représentée, lorsqu'il parut contre l'Auteur un Mémoire adressé au Roi lui-même, par lequel on lui demandait vengeance de cette Comédie, comme d'un *attentat* commis en sa présence.

Rien ne contribuera mieux que ce Mémoire, à caractériser l'esprit qui régnait alors, & c'est un monument qui peut servir à l'Histoire Littéraire de notre siècle.

L'enthousiasme de la nouvelle philosophie était porté si loin, que l'on traitait de crime irrémissible la plus légère plaisanterie que l'on pût se permettre sur aucun de ses adeptes. L'intolérance la plus cruelle allait s'établir par des gens qui font profession, en qualité de Philosophes, de condamner toute persécution.

Tome II.

E

On fut prêt à voir renouveler pour M. *Rouffeau*, ce qui était arrivé pour *Aristote*, à l'Université, du tems du célèbre *Ramus*. Ceux mêmes qui sont accoutumés à parler avec le plus d'indignation, de ces excès du fanatisme, imitaient, sans y prendre garde, les pédans du XVI<sup>e</sup> siècle : tant il est vrai que l'esprit de parti reproduit, dans tous les âges, les mêmes scènes d'aveuglement & de ridicule. Cet enthousiasme de philosophie est, à la vérité, bien tombé; mais il a subsisté plus longtems qu'on n'aurait pu l'imaginer, chez une nation brillante, à qui l'agrément est plus naturel, que la manie du raisonnement, qui est une folie triste, & quelquefois dangereuse \*.

Par une de ces contradictions qui étonnent au premier coup d'œil, l'auteur de cet étrange Mémoire contre la pièce que l'on vient de lire, est un homme généralement estimé par ses mœurs douces, par les graces de son esprit, enfin par l'étendue de ses connaissances, qui lui mériteraient la considération publique, quand elle ne lui ferait pas dûe à beaucoup d'autres titres. Mais ceux qui se rappelleront

---

\* C'est ce délire que Moliere a si heureusement exprimé dans ce vers :

Et le raisonnement en bannit la raison.



quelle était alors la fermentation générale en faveur de la nouvelle philosophie ; ceux qui se souviennent de l'emphase avec laquelle certains écrivains parlaient d'eux-mêmes & de leurs ouvrages ; ceux qui connaissent l'ascendant que prennent insensiblement sur nous les sociétés dans lesquelles nous vivons ; ceux qui savent , en un mot , que tout est échange dans le monde ; que les sociétés particulières ne placent leur estime qu'en raison des louanges qu'on leur rend , & du degré d'empire qu'elles usurpent sur les personnes qui ont la bonne foi de s'y livrer ; ceux-là , dis-je , seront moins étonnés qu'un homme de beaucoup d'esprit , animé par les passions de plusieurs autres , ait pu écrire l'ouvrage violent que l'on va mettre sous les yeux du public.



---

---

# M É M O I R E

DE M. LE COMTE DE TRESSAN  
AU ROI DE POLOGNE.

SIRE,

Plusieurs Lettres que j'ai reçues de Paris , me déterminent à renouveler à Votre Majesté les mêmes plaintes que je lui ai déjà portées contre la Comédie qu'on ose jouer en sa présence. Ceux qui sont aujourd'hui à la tête des Lettres , de l'aveu de tous les gens qui pensent , regardent comme un attentat d'avoir essayé de tourner en ridicule un Citoyen généralement estimé. Ce Citoyen , SIRE , est sûr de l'immortalité par l'honneur insigne qu'il a reçu , lorsqu'un grand Roi a daigné combattre ses opinions \*. Quelle bonté , quelle politesse , quel agrément Votre Majesté n'a-t-elle pas répandu dans sa critique ? Tout annonce , dans

---

\* Le Roi de Pologne a écrit contre le fameux discours du Citoyen de Genève sur les Arts & les Sciences.

cet ouvrage , l'estime qu'elle a pour l'Auteur qu'elle combat. Telles sont les armes dont les Philosophes dignes de discuter les intérêts de la vérité , doivent se servir. Mais comment est-il possible que la satire la plus odieuse ait osé se montrer à découvert , & dans ce même jour dont tous les momens sont marqués par des traits mémorables à jamais ?

Toutes les villes de Grece reprocherent , avec raison , aux Athéniens d'avoir souffert la licence d'*Aristophane* \* , lorsqu'il osa jouer *Socrate* , dans une Comédie intitulée les *Nuées*. On s'écria que tout spectacle où l'honneur d'un Citoyen est compromis , ne convient qu'à des siècles de barbarie. Votre Majesté connaît quelle est , sur ce point , la sagesse & la sévérité qui veille sur le Théâtre Français. Très-certainement , SIRE , la Piece de M. Palissot n'eût point passé à la Police de Paris , & si , par hasard , elle eût échappé à son exactitude , l'Auteur & les Comédiens eussent été sévèrement punis.

M. Palissot manque essentiellement aux Statuts de la Société Royale de Lorraine : il est donc de votre honneur de soutenir des Sta-

---

\* On voit que l'application du nom d'*Aristophane* à l'Auteur , date de plus loin qu'on ne pense.

tuts si sages , & prononcés par la bouche de  
Votre Majesté.

Je la supplie , en conséquence , de me permettre de dénoncer l'ouvrage de M. Palissot à la Société Royale de Lorraine , & de lui demander un jugement aussi public , que l'a été l'infraction à nos loix que cet Auteur vient de commettre. Jaloux de la gloire des établissemens de Votre Majesté , & surtout de celui auquel elle m'a fait l'honneur de m'appeller ; ami & admirateur d'une Société qui travaille à un ouvrage \* presque aussi immortel que ceux de Votre Majesté , je croirais me manquer à moi-même , si je ne demandais justice pour M. Rousseau.

En vain , SIRE , la Critique avec ses attributs les plus odieux , ose-t-elle se parer de l'Epigraphe :

*Parcere personis , dicere de vitiis \*\* ;*

Elle ne peut cacher ni retenir l'envie & le venin qui la ronge. Elle le répand avec fureur , sur tous ceux qui portent de nouvelles richesses dans le trésor des Sciences & des Lettres :

\* Le Dictionnaire de l'Encyclopédie.

\*\* Eh ! qu'avait de commun M. Palissot avec l'Epigraphe de l'Année Littéraire ?

triste ressource & caractère certain d'un esprit stérile, qui ne peut rien produire. Je me tais, SIRE ; j'attends avec soumission & respect la décision de Votre Majesté ; mais je lui avoue que ce ne sera qu'avec l'affliction la plus vive, que je verrai désormais, sur la même liste, mon nom & celui d'un particulier qu'il me serait odieux d'avoir à présent pour mon Confrere. La Comédie est imprimée ; le tems de punir est arrivé, quelque rares que puissent être ces momens, dans la belle & glorieuse vie de Votre Majesté.

---

IL parvint une copie de ce Mémoire à M. Palissot, qui était alors à deux cents lieues du Théâtre de cette querelle, qu'il était bien éloigné de prévoir. Il crut devoir prendre la liberté d'écrire au Roi de Pologne, & il joignit à sa Lettre une courte apologie que les circonstances rendaient nécessaire.



---

# LETTRE

DE M. PALISSOT

AU ROI DE POLOGNE.

SIRE,

Dans la retraite où j'étois occupé à justifier l'honneur que m'a fait Votre Majesté en acceptant l'hommage de mon histoire des premiers siècles de Rome \* ; lorsque je ne pensais qu'à la finir, & à tâcher de la rendre plus digne de vous être présentée, j'apprends avec douleur que l'on vient d'adresser à Votre Majesté un Mémoire, contre un ouvrage d'une autre espèce, dans lequel je n'avais encore d'autre objet que sa gloire.

On m'accuse d'avoir compromis l'honneur d'un Citoyen de Geneve, comme si j'avais attaqué sa probité, ou ses mœurs. On affecte d'oublier que le même Citoyen, ou plutôt ses paradoxes singuliers que Votre Majesté a

---

\* Cette Histoire forme le cinquieme volume de cette collection.

combattus avec des raisons, ont été plus d'une fois livrés au ridicule sur les Théâtres de Paris.

C'est un Académicien, qui ose prendre, contre un de vos Sujets, le parti d'un Étranger, qui n'est célèbre que pour avoir écrit contre les Sciences, les Arts, & la Société Civile, & dont les ouvrages prouveraient que, depuis Auguste jusqu'à vous, SIRE, tous les protecteurs des Arts ont été des ennemis de l'Humanité.

On veut feindre d'ignorer que ces traits de Comédie qui ne frappent que sur le ridicule, ont été non-seulement permis de tout tems ; mais qu'ils sont même indispensables dans ce genre d'ouvrages. J'ose demander à Votre Majesté, non pas des récompenses ; ( le zele peut les mériter, & non les prévoir : ) mais une justice ; mais une marque de bonté, qui impose silence à mon accusateur, & qui console un de vos Sujets persécuté, pour avoir tenté d'ériger un faible monument à vos vertus.

## L E T T R E

A M O N S I E U R

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL  
DE POLICE \*

D E N A N C Y ,

*Pour servir de Réponse à un Mémoire adressé  
au Roi de Pologne contre la Comédie jouée  
le 26 Novembre. ( Cette Lettre était jointe  
à la précédente. )*

O N m'adresse de Paris, Monsieur, une Lettre attribuée à M. le Comte de Treffan, & qu'il a, dit-on, adressée au Roi de Pologne, contre mon petit ouvrage.

Cet écrit où l'on affecte de traiter de Libelle une piece qui a passé sous les yeux du

\* M. Thibault, depuis Conseiller d'Etat, & Procureur-Général de la Chambre des Comptes de Lorraine. Il faisait pour la police de Nancy, à l'époque dont nous parlons, ce que le célèbre M. d'Argenson avait fait pour celle de Paris : c'est-à-dire, qu'il y donnait la forme qu'il est à souhaiter qu'elle conserve toujours.



Roi, avant que d'être représentée, & qui n'a pu être imprimée sans votre approbation, attaque à la fois, & le jugement du Roi, & l'autorité qu'il vous a confiée, comme Censeur de notre Académie, & comme Magistrat. Je ne puis donc le croire de M. de Tressan, &, à l'examiner de près, je ne le crois même d'aucun Membre de quelque Société Littéraire que ce puisse être ; voici mes raisons que je vous prie de vouloir bien rendre publiques.

Tout Académicien, tout homme de Lettres, & par conséquent M. le Comte de Tressan saurait qu'il y a une très-grande différence entre les traits d'une Critique un peu libre, tels que la Comédie les permet, & ces traits odieux connus sous le nom de Libelle, de Couplets, de Vaudevilles, &c. genre justement pros crit, & qui est aussi loin de la critique admise sur nos Théâtres, que celle-ci l'est effectivement de la licence. On pense que tout Auteur qui se fait imprimer, se soumet en quelque sorte à la voix publique, & qu'il était permis à Boileau de faire rire Louis XIV, & les honnêtes gens de sa Cour, aux dépens de quelques écrivains, qui cependant pouvaient être d'ailleurs des Citoyens très-estimables.

Tout Académicien sauroit que le ridicule est essentiellement l'objet de la Comédie , & qu'elle ne peut le saisir que dans la Société même, dont elle doit être une image fidele.

IL SAURAIT que dans la piece des *Femmes Savantes* , Moliere joua les Cercles de l'hôtel de Rambouillet , auxquels présidait une grande Princeesse qui n'eut garde de s'en fâcher , & que dans la même Comédie , Cotin & Ménage furent joués sous les noms de Trissotin & de Vadius.

IL SAURAIT que feu M. le Duc de Montausier ne rougissait point de se reconnaître à quelques traits du *Misanthrope* , & que dans ce chef-d'œuvre , la plaisanterie du *grand flandrin de Vicomte* , qui s'amuse à cracher dans un puits pour faire des ronds , eût paru bien froide , si elle n'eût tombé sur personne.

IL SAURAIT que le *Tartuffe* ressembloit à tant de gens , qu'il se trouva nombre de délateurs qui le dénoncerent à Louis XIV , comme un ouvrage punissable ; mais que ce Monarque ne les écouta pas.

IL SAURAIT que Boursault fut nommé dans *l'Impromptu de Versailles* , représenté devant ce Prince , qui n'en fit que rire.

IL SAURAIT que le même Monarque ne dédaigna pas de fournir à Moliere un des origi-

naux de la Comédie des *Fâcheux*, en lui montrant la personne qui devait lui servir de modele.

IL SAURAIT que le trait de la *Comtesse d'Escarbagnas*, qui reproche à M. *Bobinet* d'apprendre des sottises en Latin à son fils, était une anecdote connue d'un femme de ce tems-là, qui trompée par la ressemblance du nom de *Ninus*, à l'accusatif, avec celui de la fameuse *Ninon*, imagina que le gouverneur de son fils l'entretenait de la passion de son pere pour cette fille célèbre dont elle était jalouse.

IL SAURAIT que Cotin, de Vifé, & leurs semblables, étaient les seuls qui fissent un crime à Moliere de ces traits naturels qu'il faisisait partout, & il se garderait bien de se confondre avec de pareils Critiques.

IL SAURAIT que tel ou tel Médecin, visiblement joué par Moliere, & reconnu de son tems, n'était pas moins respectable comme Citoyen, qu'un Philosophe étranger à la tête d'un parti de Bouffons, qui écrit contre les Sciences, & qui dit sérieusement : *que l'homme qui réfléchit est un animal dépravé.*

IL SAURAIT que cette liberté nécessaire à la bonne Comédie, n'était pas réservée au seul Moliere ; mais que Racine, par exemple, dans la Scene des *Plaideurs*, entre *Chicanneau*

& la *Comtesse*, n'avait fait que mettre en action une aventure toute récente, dont le hazard l'avait rendu témoin; que dans la même piece, c'était la femme du Lieutenant Criminel Tardieu, qui était désignée par ces vers :

Elle eût du buvetier emporté les serviettes, &c.

IL SAURAIT que la *Métromanie* n'est fondée que sur l'anecdote très-connue d'un Poète de Bretagne, qui reçut de grands éloges de tous les beaux esprits de son tems en prenant le nom de Mademoiselle de Malcraïs, & qui fut sifflé par eux dès qu'il s'appella Des forges Maillard.

IL SAURAIT que le Théâtre entier de Dancourt, que plusieurs pieces de M. de Boissi, ne sont que des Vaudevilles, & que la plupart des portraits de Destouches, surtout ceux de son *Médisant*, étaient des originaux peints d'après nature, & dont quelques-uns sont encore vivans.

IL SAURAIT que la Comédie de *Momus fabuliste* était une satyre continuelle des fables de la Motte, qui n'en était pas moins un Citoyen digne d'égards.

IL SAURAIT qu'à ce Théâtre de Paris, dont il vante la police & la sévérité, & qui est réellement assujetti à des loix très-sages, on joua

dans la petite piece de la *Nouveauté*, non seulement la personne, mais la misere de l'Abbé Pélérin : c'était peut-être contre un abus si cruel, qu'il eût été convenable de s'élever.

IL SAURAIT qu'à ce même Théâtre, dans un Vaudeville inferé, l'année passée, dans la Comédie des *Fées* de Dancourt, on chansonna également & le Philosophe de Geneve & les Bouffons qu'il protégeait; que le même Philosophe fut encore joué dans le cours de cette année sur les deux Théâtres \*, & qu'enfin le gouvernement avait cru qu'il était permis à la nation de rire d'un Philosophe qui s'était moqué d'elle.

IL SAURAIT qu'une accusation, comme la sienne, ne devrait pas même être un objet d'apologie; que le plus grand tort d'un Auteur comique serait de faire des portraits qui ne ressembleraient à rien; que l'attentat est dans celui qui fait les applications, en matiere grave, & qu'il n'appartient à personne de deviner le secret d'un Auteur. Il apprendrait, en un mot, l'histoire du Théâtre, ou du moins il se gar-

---

\* Aux Français, dans une piece de feu M. Patu, appelée les *Adieux du Goût* : aux Italiens, dans je ne sais quelle farce, qui n'eut aucun succès.

derait bien de parler d'un art dont il connaîtrait si peu les privileges.

IL SAURAIT que le siècle d'Aristophane ne fut point un siècle de barbarie ; que l'érudition dans laquelle il s'épuise est absolument déplacée. Aristophane avait attaqué les mœurs de Socrate , & j'ai fait précisément une exception en faveur de celles de M. Rousseau.

IL SAURAIT ( s'il avait lu la vie de Socrate ) \* qu'à la probité près , qui peut être égale , son parallele entre le Philosophe d'Athenes , & celui de Geneve , n'est guere mieux fondé. Socrate vivait dans sa patrie , & s'appliquait à lui former de vertueux Citoyens ; il sauvait la vie dans un combat au jeune Alcibiade , & lui cédait en même-tems le prix de la valeur ; il l'instruisait dans le grand art de l'administration publique ; il n'écrivait ni contre les Sciences , ni contre les Musiciens , ni contre le peuple d'Athenes ; il ne protégeait pas de bouffons , & recevait les manteaux qu'on voulait bien lui donner.

IL SAURAIT qu'on ne doit pas s'ingérer à demander vengeance pour un homme qui ne se plaint point , & que M. Rousseau a déclaré lui-

---

\* L'auteur se conforme ici aux idées communes : ailleurs il s'est permis d'approfondir l'opinion qu'on doit avoir du caractère de Socrate : Voyez le vol des *Mélanges*.  
même

même la loi du Talion permise entre le Public & lui.

IL SAURAIT qu'il étoit de la Majesté du Roi de ne répondre à des paradoxes que par des raisons; mais qu'il pouvait être du ressort de la Comédie de les attaquer par le ridicule.

IL SAURAIT qu'il n'y a point de statut Académique qui défende de faire rire les honnêtes gens à la Comédie, aux dépens de quelque travers bisarre de l'esprit; mais qu'il y aurait certainement un statut contre un Académicien qui ne ferait pas mieux instruit.

IL SAURAIT que les gens dont il parle, & qui selon lui, sont à la tête de la Littérature, ne sont que des écrivains comme les autres; que la République des Lettres ne reconnaît pas de souverain, & qu'on ne décide par autorité qu'en matière de Religion.

IL SAURAIT que ce n'est pas seulement à des Philosophes, ou ( ce qui est bien différent ) à des pédans de Philosophie, qu'il appartient de discuter les intérêts de la vérité; mais que ce droit convient à tout homme qui réfléchit, & *qui n'est pas un animal dépravé.*

IL SAURAIT que ce titre fastueux de Philosophe, dont on couvre aujourd'hui tant de sottises, n'en impose plus, & que dans le monde on est bien revenu de tant de Philosophes.

IL SAURAIT que loin de compromettre , comme il le dit , l'honneur de M. Rousseau , dont il n'a pas été question , on croit bien sérieusement que ce Philosophe n'a pas rendu justice à ses talens , en se réduisant , pour être célèbre , à la petite ressource de la singularité.

Voilà , comme vous le voyez , Monsieur , trop de choses que saurait un Académicien. Il saurait encore que l'on n'en impose pas facilement à un grand Prince , & qu'une Académie ne donne pas dans un piège aussi grossier que celui que l'on ose tendre à la Société Royale de Lorraine.

On a vu l'Académie Française assemblée pour faire des observations judicieuses sur le Cid ; on l'a vu exclure de son corps l'Abbé de Saint Pierre qui avait eu le malheur de déplaire au Gouvernement ; on l'a vu donner la même exclusion à un de ses \* Membres qui s'était approprié le travail de ses Confreres ; mais on n'a jamais vu d'Académie flétrir un ouvrage approuvé par un de ses Censeurs ; représenté devant un Souverain par ses ordres , & consacré par un juste éloge de ses vertus.

On rioit à Paris , lorsque la Lettre de l'Anonyme y courait , du degré de démence qu'il osait supposer à une société de gens de Lettres ; on

---

\* Furetiere.



riait de voir l'ennemi des Sciences & des Arts toujours protégé par des Académies , ou par des gens qui se disent Académiciens ; mais on était indigné de l'affront fait à votre Société Littéraire , en lui proposant de flétrir un de vos compatriotes , appelé par le Roi à l'honneur d'être admis parmi vous ; & cela , pour avoir joué dans une Comédie quelques ridicules d'un Citoyen de Geneve

Il est donc bien sûr , Monsieur , qu'un pareil piege ne vous a point été tendu par la personne estimable dont on a usurpé le nom. Lorsque vous me fites l'honneur de m'inscrire dans vos fastes , M. le Comte de Tressan fut le premier qui m'en félicita par écrit , & je conserve encore ces marques de son attention avec reconnaissance. Il faut espérer qu'un jour tout ce mystere s'éclaircira.

J'ai l'honneur d'être , &c.

*D'Aix en Provence ce 28 Janvier 1756.*

P. S. Il m'est revenu que l'on m'accusait encore d'avoir voulu jeter du ridicule sur une femme respectable , morte depuis long-tems , & que je regrette avec toute l'Europe. Je croirais , même en la nommant , me rendre complice de l'injustice qu'on lui fait.

Je proteste que je n'ai jamais eu l'honneur de

connaître, ni de voir même cette respectable personne ; que par conséquent je n'ai pu la peindre. Ce n'est qu'à des yeux destitués de toute raison , que le portrait qui se trouve dans ma Comédie , a pu paraître ressemblant à cette femme , véritablement savante , & qui n'avait point pris les sciences , comme une ressource de la vieillesse & du désœuvrement.

Peut-être quelque autre personne à qui ce portrait eût mieux ressemblé, s'est-elle hâtée d'en faire l'application, pour en éviter une beaucoup plus naturelle.

Ce n'était pas dans une Province où la mémoire de cette femme célèbre est si justement en vénération , que j'aurais essayé de la peindre sous de si fausses couleurs. Je ne suis point capable de troubler la cendre des morts. Je n'aurais pas cru même une pareille noirceur possible, si je n'en voyais un exemple dans ceux qui, par une application si odieuse , font en effet un libelle très-condamnable contre la mémoire d'une femme qui a fait tant d'honneur à son sexe.

Je me souviens que , lorsqu'on donna la Comédie du *Méchant* , quelques personnes qui auraient dû servir de modele à la piece , affectaient d'y reconnaître tout Paris ; on me fait l'honneur de me traiter comme on traitait alors l'Auteur célèbre de cette Comédie ; on me traite même

un peu plus mal : je me consolerais si j'avais fait  
*le Méchant.*

---

Monsieur le Chevalier de Solignac, Secrétaire des Commandemens du Roi de Pologne, écrivit à M. Palissot de la part de ce Prince, que Sa Majesté était fort revenue des mauvaises impressions qu'on lui avait données contre la Comédie représentée devant elle; qu'elle avait eu la complaisance d'entendre d'un bout à l'autre la lecture de l'apologie de cette pièce; qu'enfin M. Palissot devait connaître, par la façon dont le Roi en avait agi à son égard, l'estime que Sa Majesté avait pour lui, & dont elle espérait qu'il tâcherait toujours de mériter la continuation. Cette Lettre est du 26 Janvier 1756.

L'Auteur consolé par ce témoignage de la bonté du Roi, fit à M. le Chevalier de Solignac la Réponse suivante :

---

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien témoigner au Roi toute ma reconnaissance. Je ne pouvais craindre dans le monde que le malheur de lui déplaire, & je ferais éternellement à l'abri de cette crainte, si mon cœur osait lui marquer tous les sentimens dont il est pénétré pour

la gloire. La grace qu'il m'a faite de m'assurer par votre main qu'il n'avait eu de moi aucun mécontentement, me venge assez de la persécution de mes ennemis, & de tous les propos que je n'ignore pas qu'ils répandent.

En vérité, Monsieur, voilà une querelle bien étrange. Cette haine pour les Comédies, qui, malheureusement, n'ont déjà que trop dégénéré, annonce un amour-propre d'une sensibilité bien extraordinaire.

Cette persécution me rappelle ces jolis vers de la Fare :

Ah ! si ce peuple important,  
Qui semble avoir peur de rire,  
Méritait moins la satire,  
Il ne la craindrait pas tant.

Il est vrai que l'amitié & les suffrages d'un homme comme vous, me consoleraient de bien d'autres disgraces.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Ce 20 Février 1756.*

On voit que le Roi de Pologne avait eu la bonté de s'expliquer ouvertement sur l'injustice que l'on faisoit à l'Auteur. Alors, on se hâta de faire écrire une Lettre par M. Rousseau, dans laquelle, pour soutenir son person-

nage de Philosophe, il affectait de désavouer le zele de ses amis, & justifiait lui-même M. Palissot. Cette Lettre vint, à la vérité, un peu tard ; mais c'était du moins donner un dénouement ingénieux à une persécution qui commençait à indisposer les honnêtes gens. Voici la piece dont on garantit l'authenticité.



---

# L E T T R E

D E M. R O U S S E A U

A M . . . .

**J**E vous honorais, Monsieur, comme nous faisons tous ; il m'est doux de joindre la reconnaissance à l'estime, & je remerciais volontiers M. Palissot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de votre bonté qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devait, & que doit toute la terre au Prince qu'il voulait amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable ? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du Théâtre ; je ne vois rien en cela de répréhensible pour l'honnête homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'avoir su choisir un sujet très-riche. Je vous prie donc, Monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zèle que l'amitié & la générosité inspirent à M. d'Alembert, & de ne point chagriner pour cette bagatelle un homme de mérite qui ne m'a fait aucune peine, & qui porterait avec douleur

la disgrâce du Roi de Pologne & la vôtre, &c.

M. Paliffot n'apprit que par cette Lettre que M. d'Alembert avait eu part à cette querelle. On lui confirma bientôt cette nouvelle affligeante en lui envoyant la copie d'une Lettre de M. d'Alembert lui-même, & cette copie est encore entre ses mains. Il ne dissimule pas qu'il en fut extrêmement affecté ; il sentait qu'il allait être dans la dure nécessité de se défendre contre un homme d'une réputation distinguée.

Si M. Paliffot eut alors des motifs de consolation, c'est qu'il regarda la Lettre de M. d'Alembert comme un de ces torts que l'amitié fait quelquefois contracter aux ames honnêtes ; c'est que n'étant pas connu de lui, même de vûe, il pouvait se flatter que, s'il avait eu cet avantage, il eût inspiré à M. d'Alembert d'autres sentimens : mais ce qui sert à le consoler surtout, c'est que sa sensibilité ne l'a jamais emporté jusqu'au point de se manquer à lui-même, en ne rendant pas une entière justice aux talens de cet homme célèbre.

---

# CONCLUSION

D E

## C E S M É M O I R E S.

**T**El était, en 1756, l'esprit d'une Secte qui n'avait pas encore éprouvé des revers ; mais enfin le tems des humiliations arriva pour elle. Dès cette année là même, les petites Lettres sur de grands Philosophes parurent, & le Public, qui finit toujours par s'indigner contre les persécuteurs, commençait à ouvrir les yeux, lorsque la Comédie des Philosophes, représentée avec un concours prodigieux, en 1760, amena cette révolution, si douloureuse pour leur orgueil, qui les rendit le jouet de la Nation, dont il s'étaient flattés de devenir les tyrans.

De tous les suffrages qui s'élevoient alors en faveur de cette Comédie, le plus inattendu, & le plus flatteur, peut-être, fut celui de M. le Comte de Tressan lui-même. La Lettre suivante, qu'il écrivit, en 1763, à M. Palissot, prouvera combien il se repentoit d'avoir participé aux injustices d'une Secte, qui n'avait plus que des Partisans aussi décriés qu'elle.



---

# LETTRE

DE M. LE COMTE DE TRESSAN

A L'AUTEUR.

M. le Procureur Général de Lorraine m'est témoin , Monsieur , que je n'ai reçu que depuis peu de jours , la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , & l'exemplaire de vos ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne peux , Monsieur , qu'être extrêmement sensible à la politesse , & aux sentimens avec lesquels vous avez traité d'une affaire *dans laquelle je n'ai paru qu'avec regret , & dont le souvenir m'afflige*. Je vous jure , Monsieur , que personne ne rend plus de justice que moi aux talens aimables & à l'esprit qui regne dans tous vos ouvrages. Il faudrait avoir une ame insensible pour n'être pas touché jusqu'aux larmes , des vers sublimes & pathétiques que vous avez faits sur la Dame la plus respectable , & la plus digne d'être regrettée. \*

---

\* Ces vers dont M. de Tressan parle avec tant d'indulgence , se trouvent dans l'avis qui précède les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*. .

*Je n'ai su que trop tard bien des choses qui se sont passées , & qui vous ont animé justement à défendre une cause que tout homme qui pense , se ferait honneur de soutenir.* Vos Lettres à M. de Voltaire , sont , comme tout ce que vous écrivez , Monsieur , pleines d'esprit , de politesse , & tout ce qui est discussion y est traité d'une manière aussi sage qu'agréable. Soyez persuadé qu'en toute occasion , je me ferai honneur & plaisir de répondre aux sentimens dont vous voulez bien m'assurer. La première fois que j'irai à Paris , je serai charmé de vous y assurer moi-même , de tous ceux d'estime & de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

M. le Comte de Tressan parut conserver pour l'Auteur les mêmes sentimens , dans une occasion où l'on avait essayé d'indisposer la Cour de Luneville contre sa Dunciade.

Enfin le Roi de Pologne , à qui , dans cette même année , M. Palissot avait pris la liberté d'adresser la collection de ses œuvres , daigna lui écrire aussi cette lettre honorable.

---

# LETTRE

## DU ROI DE POLOGNE

### A L'AUTEUR.

*A la Malgrange ce 3 Juillet 1763.*

MONSIEUR,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le recueil de vos ouvrages, & la Lettre qui les accompagnait. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais l'honneur que vous faites à votre patrie. Mon estime pour vous est telle que le méritent vos talens, vrais enfans de la nature, & déjà perfectionnés par la réflexion & admirés dès votre aurore même. Je suis véritablement, Monsieur, votre bien affectionné,

*Signé* STANISLAS ROI.

Tel fut le dénouement d'une persécution, qui n'a cessé d'être odieuse, que pour devenir ridicule. Découragée de cette longue suite d'intrigues inutiles, la Cabale prétendue philosophique, eut recours aux libelles les plus atroces, & les Editeurs de l'Encyclopédie se ref-

peçterent assez peu , pour s'associer eux-mêmes à ces honteuses manœuvres. Ils firent insérer , en 1765 , dans leur compilation , un de ces libelles , qu'ils ne craignirent pas d'attribuer à M. le Comte de Tressan : soit qu'en effet ils l'eussent ramené à leur parti , soit qu'ils ayent osé le calomnier eux-mêmes , en lui prêtant une conduite non moins absurde qu'inconsequente. On trouvera sur ce dernier fait des éclaircissemens dans le Volume des *Mélanges*. L'auteur n'a rien négligé pour donner au Public une idée juste de l'étrange philosophie du dix-huitieme siecle.



PETITES  
*LETTRES*  
SUR DES GRANDS  
PHILOSOPHES.

**AVERTISSEMENT.**

## *AVERTISSEMENT.*

Ces Lettres furent adressées , dans leur origine , à Madame la Princesse de Robecq.

Cette femme illustre , qui par l'élévation de son ame , rappelloit l'idée de tous ses ancêtres , accordoit aux Arts cette protection éclairée , dont la célèbre MADAME les avoit honorés dans l'autre siècle.

Elle fut enlevée au monde en 1760 , par une mort prématurée. Tous ceux qui ont eu le bonheur de la connoître , ne liront pas , sans quelque attendrissement , ces vers inspirés par la reconnaissance & par la douleur :

Moment du désespoir ! souvenir trop funeste !  
 O jour à nos regrets pour jamais consacré !  
 Il est donc vrai ! .. cette urne est tout ce qui nous reste  
                   D'un objet adoré.

Muses , vous la perdez. Vos lyres suspendues  
 Ne rendront désormais que des sons de douleurs :  
 A vos tristes accens les graces éperdues  
                   Viendront mêler des pleurs.

Ah ! si de ses destins surmontant l'inclémence ,  
 Elle eut franchi l'instant marqué par leur courroux ,  
 Vos sublimes accords , dont s'honorait la France ,  
                   Revivraient parmi nous.

Au matin de ses jours la mort nous l'a ravie ;  
 Les talens , la beauté la suivent au cercueil ;  
 Et l'ennemi des Arts, le démon de l'envie  
     Triomphe avec orgueil !

Mais j'oserai chanter ses vertus immortelles ;  
 Je veux dans tous les cœurs consacrer les bienfaits :  
 Son nom , vainqueur du tems & des parques cruelles ,  
     Ne périra jamais.

Plaignons cet univers : hélas ! il l'a perdue ,  
 Sans connaître le prix d'un si rare trésor ;  
 Mais plaignons bien plutôt qui peut l'avoir connue ,  
     Et lui survivre encor ! \*

\* Non la counobe il mundo , mentre l'èbbe :  
 Counobill' io c'ha piangu qui rimasi !

*Petrarque.*






 PETITES

LETTRES

SUR DE GRANDS

 PHILOSOPHES.
 

---

LETTRE PREMIERE.

DE puis quelques années, Madame, il s'est formé dans cette Capitale, une association entre plusieurs gens de Lettres, les uns d'un mérite reconnu, les autres d'une réputation plus contestée, qui travaillent à ce fameux Dictionnaire de toutes les connaissances; ouvrage qui en suppose beaucoup à ceux qui le rédigent. Personne n'a peut-être plus de vénération que moi pour les mains laborieuses qui construisent ce pénible monument à la gloire de l'esprit humain. Tous ces Messieurs se disent Philosophes, & quelques-uns le sont.

Mais parmi ceux mêmes d'entr'eux à qui l'on

accorde le plus de talens , on est fâché d'avouer qu'il s'en trouve qui ont presque rendu le mérite & la raison haïssables dans leurs écrits. Ils ont annoncé la vérité , ou ce qu'ils ont pris pour elle , avec un faste qu'elle n'eut jamais. On vit à la tête de quelques productions philosophiques un ton d'autorité & de décision , qui , jusqu'à présent , n'avait appartenu qu'à la Chaire. On transporta à des Traités de Morale , ou à des spéculations métaphysiques , un langage que l'on eût condamné , par-tout ailleurs , comme celui du fanatisme. *J'ai vécu* , disait l'un \* ; *j'écris de Dieu* , disait fastueusement l'autre \*\* ; *jeune homme , prends & lis* , écrivait-il encore \*\*\* ; *ô homme ! écoute , voici ton histoire* , s'écriait un troisième \*\*\*\*.

Ce ton d'inspiration dans les uns , d'emphase dans les autres , si éloigné de celui de la raison qui doute , ou de la vérité qui persuade , révolta

\* Voyez les *Considérations sur les Mœurs*. Lorsque cet ouvrage parut , un homme d'esprit , choqué de ce début , dit que ce n'était pas l'Auteur ; mais son Livre mort né qui disait : *j'ai vécu*.

\*\* Les *Pensées Philosophiques*.

\*\*\* Le Livre obscur intitulé : *Pensées sur l'interprétation de la Nature*.

\*\*\*\* Le *Discours sur l'inégalité des conditions*.

quelques gens sensés. En examinant de près des ouvrages qui promettaient de si grandes choses, ils trouverent que les uns étaient servilement copiés de Bacon, sans que l'on ait jugé à propos d'en prévenir le Public, & que d'autres ne contenaient que des pensées mille fois rebattues; mais rajeunies, ou par un tour épigrammatique & de mauvais goût fort à la mode aujourd'hui, ou par un certain ton d'audace bien propre à séduire les simples.

On donna de nouvelles définitions de quantité de choses déjà très-bien définies. On affecta, pour jouer la concision & le style nerveux, d'embrouiller ce qui était clair. On confondit tous les genres, & cet étrange bouleversement dans les idées & dans le style parut à quelques esprits vulgaires la preuve d'un siècle abondant en génies lumineux & hardis, digne d'être appelé *siècle philosophique*.

On déclara que l'on *estimait très-peu le Public* \*; que l'on n'écrivait plus pour lui, & que *des pensées qui pourroient n'être que mauvaises, si elles ne plaisaient à personne, seraient détestables, si elles plaisaient à tout le monde* \*\*. On oublia que, malgré ce petit nombre de connais-

---

\* L'Épître au Public à la tête du Conte d'Acajou.

\*\* Les Pensées Philosophiques.

seurs tant de fois exagéré, le meilleur livre est, à la longue, celui qui est le plus répandu, où se trouvent des beautés proportionnées à toutes les classes des lecteurs, des connaissances utiles à tous les hommes; en un mot, qui contient le plus de vérités universellement entendues & senties. C'est-là ce qui distingue nos bons ouvrages du siècle de Louis XIV, & la très-petite quantité de ceux qui leur ressembtent.

Le Public fut donc outragé dans des Préfaces. On témoigna beaucoup d'indifférence pour cette sublime chimere que l'on appelle *gloire*, & cependant on écrivait, on cabalait, & l'on tâchait de se rendre intéressant en affectant de s'attendre à des persécutions qui n'arriverent point. Mais il est si doux de jouer le mérite persécuté, ou prêt à l'être ! On se rend si considérable, en renonçant à la considération ! Ce charlatanisme a quelque chose de si séduisant pour ce même Public que l'on méprise ! Il est si naturellement dupe de tous ces stratagèmes, qu'en vérité ces Messieurs ont prouvé que leur indifférence pour lui ne les avait pas empêchés de bien étudier sa nature, & les moyens de le subjuguier.

Comme il est des Grands qui sont *peuple*, il fallut bien aussi leur dire des vérités dures, & rappeler cette puérile & dangereuse ques-

tion de l'égalité primitive. Il est des gens du caractère des femmes Moscovites, qui n'aiment que lorsqu'elles sont battues. Cette manœuvre fit encore son effet, & quelques Grands accordèrent de la considération, précisément parce qu'on leur en refusait. C'est une nouvelle preuve de la vieille maxime : que, pour réussir dans le monde, le choix est assez indifférent entre la flatterie & l'audace.

On était insensible à la gloire ; cependant on formait des partis, même pour des bouffons ; & tandis que l'on affichait une égale insensibilité pour la critique que l'on affectait de mépriser, on sollicitait des ordres pour l'interdire à ceux qui l'exerçaient avec le plus de succès. On tâchait de donner le change au Public, en réunissant sous une même idée les noms de critique, de satire, de personnalité, de libelle ; à force de crier à la persécution, on devenait effectivement persécuteur, & l'intolérance, incommode par-tout ailleurs, allait se placer dans le sanctuaire des Muses.

Quelques personnes éclairées riaient de voir des Philosophes qui auraient dû pardonner des libelles, montrer un amour propre si délicat, si susceptible, & s'efforcer cependant de masquer leur ressentiment & leur crainte sous l'apparence du mépris.

Leur sensibilité se trahissait quelquefois tout-à-fait. Venait-on , par exemple , à revendiquer pour Bacon le plan de l'Encyclopédie , il paraissait une petite Lettre contre le Journaliste de Trévoux ; mais mille fois plus sanglante , plus amère , plus atroce , que tant de critiques que l'on essayait de rendre odieuses , & qui ne l'étaient point \*.

Souvent même on ne se contentait pas de ces réponses injurieuses à de bonnes raisons. On se mettait , sans nécessité , au rang de ces mêmes critiques si méprisés , & l'on prêtait sa plume à un Peintre pour disputer à un homme \*\* vraiment respectable le fruit de ses recherches , la découverte d'un secret des Anciens deviné sur un passage obscur de Pline , le secret de la peinture encaustique. Mais toutes les idées des choses variaient au gré de ces Messieurs.

Ce qui indisposait le plus ce petit nombre de personnes sensées , qui dans le silence présent & apprécient les réputations , c'était cette espèce de trône littéraire que ces Messieurs s'érigeaient , & la convention sourde qui transfé-

\* La *Lettre au P. Berthier*.

\*\* M. le Comte de Caylus.

pirait de leur société dans le monde , & qui voulait dire :

Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

On commença d'abord par s'arroger le droit de louer tous les grands hommes ; mais de manière à faire croire que l'on avertissait le Public de les admirer. Lisez l'Eloge de M. de *Montesquieu* , il y regne un ton qui révolte. C'est moins l'expression de l'admiration publique , qu'un ordre à la nation de croire au mérite de cet illustre Ecrivain ; lui , qui tempérait par sa simplicité ce que la supériorité de son génie pouvait avoir de trop humiliant pour le reste des hommes.

On parle beaucoup dans ce Panégyrique d'un petit nombre de Censeurs qui s'éleverent contre l'immortel ouvrage de *l'Esprit des Loix* , qui pouvait effectivement essuyer quelques critiques , puisqu'enfin l'Auteur était homme ; mais on n'exagère ces critiques , que pour se placer , modestement , dans *cette partie du Public qui forme , à la longue , les jugemens de la postérité*. On ne dit pas un mot de ce cri général qui s'éleva en faveur de cet ouvrage dès l'instant de sa naissance. On se tait sur quantité de gens \* de Lettres qui , dans ce

---

\* S'il est jamais permis de se citer , je répondis moi-

moment-là même , écrivirent avec simplicité , à l'occasion de ce monument de génie , des choses que ces Messieurs ont redites avec faste. Il fallait bien humilier de pauvres Critiques qui ont eu le malheur de remarquer aussi quelques fautes dans les Ecrits de nos Philosophes , & laisser ignorer des jugemens qui avaient devancé leurs éloges , pour se conserver un air d'arbitres de la littérature , & de dépositaires des sceaux de l'immortalité.

S'ils parlaient d'un autre homme bien supérieur encore , parce qu'il est plus universel , ils se faisaient les Députés de la Nation auprès de lui. *Nous rappellerons à M. de Voltaire , disaient-ils , au nom de la Nation , les engagements qu'il a pris avec nous \**.

Il fallait louer pour obtenir des éloges. Eh ! comment ne pas louer un Voltaire , un Montesquieu , un Rameau , qui depuis.... Ces Messieurs l'admiraient alors ; c'était avant la *Lettre sur la Musique Française*. Mais à quoi le Public ne s'attendait pas , c'est à ce refrain de louanges fastidieuses que ces Messieurs se ren-

---

même , en 1751 , à quelques critiques qui avaient paru contre cet ouvrage célèbre , & l'Auteur voulut bien m'en témoigner sa reconnaissance.

\* Voyez la Préface du tome IV. de l'*Encyclopédie*.



voient les uns aux autres , & à ces Brevets de célébrité qu'ils se distribuent tour-à-tour dans leurs ouvrages.

Le Philosophe de Geneve donnait-il ce Livre où il met l'homme au rang de la brute : *ah ! si l'on eût fait voyager*, disait-il, des hommes tels que les MONTESQUIEU , les DUCLOS , &c. *chez les Hurons ou chez les Iroquois , combien de merveilles ils nous auraient apprises* \* ! Cet éloge lui était exactement rendu dans la première brochure de ces Messieurs ; & avec beaucoup de mérite , ils ne laissaient pas de rappeler une Fable très-plaisante & très-connue \*\* : tant un seul ridicule peut nuire même à des talens supérieurs.

Le Public n'était pas moins excédé d'un autre refrain qui menaçait de devenir éternel. Comme ces petites Lunes que le Télescope a fait découvrir , & qui sont emportées par le tourbillon d'une grande Planette , il est dans le Tourbillon de ces Messieurs un Effain de petits *Sous-Philosophes* qui pensent de bonne foi participer à leur célébrité , & qui sont dans le parti ce que des enfans perdus sont dans une armée. Ces Insectes Philosophiques ,

---

\* Voyez le *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*.

\*\* C'est la fable V. du Livre XI. de La Fontaine.

que l'on pourrait encore comparer à ces pailles qui s'amassent autour d'un corps électrique, se jettent quelquefois dans la mêlée au nom de leurs Maîtres ; ils perdent le sentiment de leur nullité par l'appui auquel ils se sentent attachés , & prennent leur bourdonnement pour du bruit. Divisés en deux bandes, ils partageaient Paris entr'eux, & semblaient former un Motet à deux Chœurs. On entendait d'un côté *l'heureux siècle qui a produit la Henriade & l'esprit des Loix !* & de l'autre ; *l'heureux siècle qui a produit cet immortel Dictionnaire de l'Encyclopédie !* Ces trois ouvrages \*, dans un degré bien différent, feront sans doute l'éloge de leurs Auteurs ; mais si le dégoût des bonnes choses est quelquefois naturel, ce serait peut-être à cette manière de les présenter qu'il faudrait s'en prendre. A combien de rôles singuliers n'expose pas ce prétendu mépris de la gloire, qu'il faut cependant concilier avec les intérêts de l'amour-propre !

Enfin ce peuple , cette multitude , ce vulgaire , qui pourtant a quelquefois les yeux assez perçans, crut entrevoir que ces Messieurs avaient trouvé le secret de ramener tout à

---

\* Le premier, surtout, qui a vengé la France des reproches de stérilité que lui faisaient les autres Nations.

eux dans des ouvrages mêmes qui semblaient faits pour louer les autres. On était, par exemple, surpris de rencontrer dans l'éloge de M. de Montesquieu celui d'un Peintre célèbre \* loué précisément sur son attention à conserver à la postérité la figure des grands hommes ; mais on se rappella que certains Philosophes s'étaient faits peindre ; on se rappella l'éloge plus délicat que le même Peintre avait fait de l'*Encyclopédie*, en plaçant cet ouvrage dans un tableau sous les yeux de cette Protectrice des Arts, digne de réunir à la fois les attributs de Minerve & des Graces ; & l'on crut retrouver cette navette de louanges données & rendues.

Un autre éloge d'un grand Prince \*\* inconfidérément amené aux dépens de toute une Nation \*\*\*, laissait douter encore s'il en réjaillissait plus d'éclat sur le Souverain que sur le Philosophe qu'il a pensionné. Ce n'est pas assurément que l'on croie la reconnaissance au-dessous d'un Philosophe ; ni que, d'après certains écrits, on imagine que l'Histoire des Bienfaiteurs ajouterait un beau Chapitre à celle

\* M. de la Tour.

\*\* Le Roi de Prusse.

\*\*\* L'Allemagne.

des Tyrans. Mais on voudrait que l'on évitât cette reconnaissance fastueuse, qui a plutôt l'air d'annoncer le bienfait qui honore, que le sentiment modeste d'un cœur pénétré.

Vous ne croirez pas, Madame, (ce que vous entendrez bientôt dire sans doute) que quelques-unes de ces vérités soient échappées par l'envie de nuire, ou par cette basse jalousie qui naît du sentiment de sa médiocrité. On respecte sincèrement les talens & les écrits vraiment estimables de quelques-uns de ces Messieurs. On voudrait plus, on souhaiterait de les aimer. On leur eût peut-être accordé tout naturellement ce qu'ils n'obtiendront jamais pour avoir tenté de l'usurper. Ce ne sont ni les cabales, ni l'enthousiasme, ni le manège, ni l'audace, ni la singularité, qui donnent aux réputations cet éclat durable qui s'accroît par les tems. Tel homme élevé trop haut par de petites intrigues, a fini par n'être pas même placé dans son rang.

On ne disputera point à ces Messieurs que le projet de l'Arbre Encyclopédique des connaissances humaines, ne fût une idée sublime digne d'être mise en œuvre par eux, puisqu'ils l'ont découverte dans Bacon, & qu'ils n'ont pas été effrayés d'un travail immense, & peut-être utile. Mais on se réserve la liberté

de penser qu'un Dictionnaire , quelque bon qu'il puisse être , ne fut jamais un ouvrage de génie.

La juste réputation de quelques-uns des Chefs de cette grande entreprise , ne donnera pas le moindre degré de valeur à ces Listes d'éloges de leurs Associés qu'ils impriment à la tête de chacun de leurs volumes.

On ne les croira point les dispensateurs de l'immortalité , & certains noms , pour être cités avec honneur , ou dans quelques Préfaces , ou dans quelques articles de leur Dictionnaire , ne feront point pour cela réputés à l'abri des injures du tems ; de même que certains Auteurs qu'ils n'aiment point , pour raisons , & dont ils disent & écrivent le plus de mal qu'ils peuvent , ne feront point pour cela ensevelis dans l'obscurité où ils croient bonnement les plonger.

Il fera permis de trouver des fautes , même dans ce grand Dictionnaire qui est leur ouvrage de prédilection , & de ne pas croire , par exemple , sur leur parole , que les Cerfs \* atteignent , au bout d'un certain tems , l'âge de raison , &c. &c. &c.

---

\* Voyez le Dictionnaire Encyclopédique , Article *Cerf*.

---

LETTRE SECONDE  
LE FILS NATUREL.

---

*Fabula nullius veneris, sine pondere & Arte.*

Horat.

---

A V I S.

*Ces observations sur une Piece qui ne fut singuliere, que par l'emphase avec laquelle elle fut annoncée, précéderent de quelques mois tous les écrits qui parurent à son occasion.*

*L'Auteur de cette Lettre ne serait pas cru, s'il rappelait à présent les propos surprenans que l'enthousiasme rendait alors très-communs. Phédre, Athalie, Alzire, n'étaient rien au prix de ce phénomène que dans quelques maisons on appelait le Livre par excellence.*

*On invite ceux qui pourraient douter de ces étranges Anecdotes, à lire seulement ce que l'Auteur de cette Piece écrivait lui-même dans les Réflexions qui terminent ce rare ouvrage: alors tout paraîtra vraisemblable.*

**S**I Messieurs de l'Encyclopédie s'étaient bornés, Madame, à leurs travaux philosophiques:  
plus

plus admirés que lus : mais placés dans leur véritable sphere , environnés de leurs savantes ténèbres , ils pouvaient , sans doute , parvenir à la considération dont ils semblent si jaloux. Quelques articles de leur Dictionnaire , toujours préconisés d'avance , suffisaient à leur réputation , & personne n'eût songé à leur disputer une gloire achetée par tant de volumes , & mise en quelque sorte à couvert sous leur immensité

Eh ! qui ne les eût point appréciés à leur gré ? Comment ne les pas croire sur leur parole ? Ils ont opéré tant de prodiges avec la simple méthode de se donner pour ce qu'ils veulent être , & d'associer modestement à ce privilege quiconque a la bonté de penser comme eux ! La raison y a si visiblement gagné , l'honnêteté , les mœurs ont fait de si grands progrès , le siècle enfin a pris un effort si sublime , que nous avons vu tout-à-coup des femmes qui dans leur jeunesse lisaient des Contes de Fées , & des importans qui ne lisaient rien , se mettre à portée de faire Secte avec ces Messieurs ; se réveiller Philosophes ; protéger l'Encyclopédie & la juger ; décider de tout avec tant de finesse ; analyser le système moral , le *utile* , le *beau* , l'*honnête* , avec tant d'intelligence ; remplacer de vieux préju-

gés par de si plaisans paradoxes, l'ancienne ignorance par un pédantisme si délicat; débrouiller avec tant de succès le cahos de la Métaphysique; raisonner si despotiquement & si juste; devenir en un mot des *Etres* si décens, si profonds, si universels, que Diogene, les yeux bandés, trouverait ici plus de Philosophes, plus de Sages, qu'il ne fit de pas inutiles avec sa lanterne pour en chercher un dans Athenes.

D'où naissent dans la Littérature tant d'hommes nouveaux? On ne les soupçonnait pas. Qui les a jettés dans le monde? Où sont leurs preuves? Quelques brochures ignorées? Mais la célébrité coûterait-elle aujourd'hui si peu? Comment donc ces *petits Prophetes* se sont-ils établis Juges dans Israël? Voici leur secret. Ecoutez & profitez, Auteurs infortunés, que vingt ans de travaux obscurs n'ont point encore tirés de l'oubli. Sortez de vos Cabinets; devenez Encyclopédistes; attelez-vous au Char de la nouvelle Philosophie; colportez seulement quelques ouvrages de ces Messieurs; rompez des lances, & faites confesser aux passans que le *Fils Naturel* est un chef-d'œuvre, une merveille, une découverte plus précieuse au Monde Littéraire, que ne le fut à l'Europe celle de l'Amérique; & vous voilà célèbres; im-



mortels, & peut-être un jour Académiciens.

Vous pourrez, à la vérité, en imposer plus difficilement sur cette Piece que sur les autres productions de ces Messieurs. Il n'est point ici question de ces rapports secrets & cachés que toutes les sciences peuvent avoir entr'elles ni de ces méditations abstraites & profondes où l'imagination plane à vuide & s'égare impunément dans le rien. C'est un ouvrage de goût, soumis aux lumières de tout le monde, fait pour la représentation, si l'on en juge par les noms des Acteurs imprimés avec ceux des Personnages, & par quelques flatteries adressées de tems en tems aux Comédiens \*. Le droit de critiquer, de siffler même, est ici par conséquent dans toute sa force. N'importe; ne vous découragez point : vous serez appuyés, soutenus par une infinité de personnes de toute condition, qui ont

\* Pages 181. & 182. où le Philosophe *Dorval* avoue qu'il a voulu être Comédien, & qu'il le serait demain, si on lui répondait du succès. Page 183. il les compare à des Prédicateurs, & voudrait aller fonder, loin de la Terre, au milieu des flots de la Mer, un petit peuple d'heureux, qui n'auraient d'autres Ministres que des Comédiens, & d'autres Sabbaths que des Spectacles.

NB. Que la Piece fut présentée en effet à quelques Comédiens, qui n'en connurent pas le mérite.

bien voulu compromettre leur jugement dans l'espérance de quelques éloges promis ou déjà donnés. Vous serez aggrégés à ce petit troupeau qui se connaît à tout, *que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais* \*. On imposera silence à quiconque oserait vous contredire, &, comme l'a dit un vrai Philosophe, on intéressera les Dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. S'il en revient quelque ridicule à la Nation, il se trouvera des plumes toutes prêtes pour répéter en mille manières que l'attention du Gouvernement doit se porter, non pas à faire fleurir les Lettres en général, ni à leur conserver quelque liberté; ce qui serait trop simple : mais à protéger exclusivement tels ou tels Elus, telle ou telle Secte, comme si la vérité pouvait en faire, & s'appuyait jamais du manège & de l'intrigue.

Pour moi, Madame, que la célébrité ne tente pas, au point de me faire déroger au sens commun; moi qui pense de bonne foi que l'esprit humain a ses bornes, & qu'il est un terme auquel nécessairement il s'arrête; moi qui regarde la fureur d'innover comme une marque déjà trop sensible de décadence, & qui crois difficilement

---

\* Page 103.

aux nouvelles découvertes dans un siècle où des hommes qui s'appellent eux-mêmes \* des hommes de génie , ne sont occupés que d'un Dictionnaire ; moi à qui cette manie de traiter en abrégé toutes les sciences ne paraît propre qu'à faire des demi-savans & à dispenser de recourir aux sources ; moi , Madame , enfin qui suis fortement convaincu que dans un siècle où l'on penserait beaucoup , on travaillerait moins sur ce que les autres ont pensé ; que l'on y verrait plus de productions & moins de Législateurs : j'en demande pardon à ces Messieurs ; mais le sentiment de M. Diderot ne balance point du tout à mon égard celui de M. de Voltaire. Je crois , avec ce grand homme , si capable d'en prévoir & d'en éloigner le moment , que presque tous les genres de Littérature son épuisés , & qu'il reste peu de choses à faire , même au génie. J'ai pour moi l'expérience de tous les siècles où l'on a vu les Arts fleurir , & tomber après de certaines périodes. Il me semble , Madame , que depuis long-tems nous sommes fort loin d'atteindre nos grands modeles , & j'ai la faiblesse d'en conclure que vraisemblablement nous ne les surpas-

---

\* Page 275. Des hommes de génie ont ramené de nos jours la Philosophie du monde intelligible dans le monde réel , &c.

ferons jamais. Le *Fils Naturel* me confirme encore dans cette pensée. En effet quelle Piece ! Qu'elle serait au-dessous de la critique , si le nom de l'Auteur n'y donnait un certain poids , si toute la Secte ne s'était pas réunie pour l'élever aux dépens des plus belles productions de l'esprit humain , & s'il ne devenait important d'affaiblir enfin le crédit d'une cabale puissante !

Peut-être tant d'efforts en faveur de cette Piece ne font-ils , Madame , qu'un aveu de sa médiocrité. Les enfans les plus disgraciés font quelquefois les plus chéris. Mais il est tems d'analyser cette merveille.

Je crois entrer dans une place publique ; je vois une foule de peuple qui se précipite tumultueusement autour d'un Théâtre. J'entends une voix bruyante : » Accourez , passans , jeu-  
 » nes Médecins , écoutez. Vos *Vernage*, vos  
 » *Lorry* \* , sont d'habiles gens , si vous vou-  
 » lez ; mais ils ont fait trop de progrès dans  
 » l'Art de guérir ; il faut rester au-dessous  
 » d'eux , ou quitter leur Méthode. Venez à  
 » moi , j'ai des secrets universels dont je fais  
 » bon marché. « Je m'approche & j'apperçois un Charlatan qui montre un singe , & qui distribue quelques boîtes d'orviétan.

---

\* Célèbres Médecins.

La comparaison pourra faire fourciller nos Philosophes, & j'avoue qu'à beaucoup d'égards elle serait injuste ; mais ici c'est un tableau fidèle. Aussi pourquoi ces Messieurs sont-ils sortis de leur genre ? Ils ne sont pas heureux en Comédies, ni même en Romans. L'Auteur du *Fils Naturel* en a donné un où la Philosophie s'était encore plus compromise. Elle eut beau se travestir en courtisane, elle n'étreigna point.

La Comédie, au contraire, prend ici le masque le plus décent & le plus grave. Les personnages sont fondus dans un même moule, & sont tous des *Êtres* sérieux, moraux, & métaphysiques. L'*humanité*, les *mœurs*, la *Vertu*, le *goût de l'ordre*, &c. ces mots combinés en mille manières, répétés en lieux communs, à chaque ligne, cette superfétation philosophique tient ici lieu d'intérêt, de style, & même d'esprit.

Qu'est-ce en effet, Madame, que cette burlesque Pantomime du Théâtre, si fidèlement notée à toutes les pages de la Pièce, dans un jargon où la langue est si cruellement outragée ? » Après un moment de silence, *Dorval* » se leve ; *mais avec peine*. Il s'approche lentement d'une table ; il écrit *quelques lignes* » *pénibles* ; mais tout au travers de son écri-

» ture, arrive Charles en criant, &c. Et ce sont-là les expressions de M. Diderot ! Qu'est-ce qu'un homme qui se couvre le visage avec ses mains, qui est comme un fou, qui va, qui vient, qui s'arrête, qui soupire de douleur, de fureur, s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans ses yeux, qui pousse l'accent inarticulé du désespoir ? & c'est-là ce que M. Diderot appelle des tableaux !

Qu'est-ce qu'un Clairville qui paraît sur un canapé dans l'attitude d'un homme désolé, & qui ensuite se leve & s'en va comme un homme qui erre ?

Qu'est-ce enfin qu'un vieillard qui vient à la fin de la Piece, se faire reconnaître de ses enfans, qui s'approchent de lui gravement, à qui il impose les mains en versant des larmes de plaisir, & s'essuyant les yeux avec sa main ? Qui croirait, Madame, que c'est-là le secret de cette merveilleuse Pantomime, que l'Auteur nous annonce comme une découverte ? Ces puérilités, prises à la lettre, ne feraient-elles pas de notre scène un spectacle digne de *Bedlam* \* ?

C'est pourtant ce tableau d'un vieillard qui

---

\* Les Petites-Maisons de Londres.

reconnaît ses enfans, & qui leur impose les mains, que M. Diderot trouve d'un intérêt si touchant, qu'il assure que l'on ne pourrait qu'à peine en soutenir la Représentation. Vous connaissez trop bien, Madame, & le Théâtre & notre Littérature pour ignorer que rien n'est plus vulgaire que ces sortes de reconnaissances. Il en est peut-être trois ou quatre de génie dans nos Auteurs Dramatiques, & le succès qu'elles ont eu a tellement affriandé ( si j'ose employer ce mot ) le Troupeau servile des imitateurs, elles sont devenues si fréquentes, qu'il faut les regarder à présent comme un de ces lieux communs que le bon goût doit proscrire & reléguer à jamais dans la poussière des Collèges. D'ailleurs où ne trouverait-on pas le modèle de ce Vieillard tombé des nues pour reconnaître ses enfans. Une situation toute pareille termine, si je ne me trompe, la Pièce de *Cénie* Nous en avons cent exemples, ou dans nos Tragédies, ou dans nos Romans; & ce qui prouve le plus la petitesse du moyen, c'est qu'il a réussi non-seulement aux Auteurs célèbres qui s'en sont servis en hommes de génie, mais aux Ecrivains les plus médiocres.

Rien de plus facile en effet que d'exciter un attendrissement momentané par des tableaux de cette espèce, amenés presque tou-

jours aux dépens de la vraisemblance, & rien de plus insipide sur-tout dans ces tragédies bourgeoises qui ne peuvent être soutenues, comme la grande Tragédie, de la magie des grandes passions, de l'illusion du merveilleux & de la pompe du style.

Cette machine n'est pas le seul moyen trivial auquel l'Auteur ait eu recours. Vous vous rappellerez, Madame, quelle fut notre surprise en ne trouvant dans sa Piece que de ces ressorts usés & rebattus jusqu'au dégoût. Elle redoublait encore au ton de confiance des réflexions qui terminent l'ouvrage, & qui feraient penser, ou que M. Diderot n'est pas sincère, ou qu'il n'a pas la moindre idée du genre qu'il a voulu traiter.

Auteurs que l'émulation excite, ne faites pas, comme on semble vous le prescrire, des Comédies sérieuses, ou des Tragédies domestiques. Peignez seulement les passions que vous avez senties; exprimez-en toute l'énergie; que chaque spectateur retrouve son propre cœur dans vos personnages; que sur-tout ils ne disent dans la situation où vous les représentez que ces choses simples qu'une même situation arracherait à tous les hommes; mais qu'ils les disent avec noblesse, & les applaudissemens vous attendent. Voyez *Mérope*, qui croit re-



trouver quelques traits de son fils dans un malheureux qu'on lui présente. Qui n'imaginerait s'exprimer comme elle ? C'est la nature dans sa plus grande naïveté ; mais qu'elle est sublime !

Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;  
 Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.  
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.  
 Il me rappelle *Egiste*, *Egiste* est de son âge ;  
 Peut-être, comme lui, de rivage en rivage ,  
 Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté ,  
 Il souffre le mépris qui suit la pauvreté , &c.

Si *Méropé*, à la place de ces expressions si vraies & si touchantes, analysait sa compassion pour cette infortuné ; si elle disait, *qu'une ame tendre n'envisage point le système général des Êtres sensibles, sans en désirer fortement le bonheur \**, n'entendez-vous pas le bruit des sifflets s'élever de tous côtés, & poursuivre l'Héroïne Métaphysicienne jusques dans les coulisses ?

Quelle ingrate organisation, Madame, que celle de ces gens qui vont chercher si loin, au lieu des mouvemens que leur indiquerait leur propre cœur, de froides moralités, enfi-

lées fastidieusement les unes aux autres, & qui, dans un ouvrage où la conversation devrait être imitée, terminent symétriquement chaque phrase par une sentence, ou par une épigramme. Je vous en rapporterais cent exemples dans la Piece que j'examine, ou plutôt, elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu de ces vicieuses superfluités. Qui s'exprima jamais, en effet, comme *Dorval*, ou comme *Constance*? Est-ce donc dans le tumulte des passions, que l'on disserte sur les notions du juste & de l'injuste; sur *ce goût de l'ordre plus ancien dans nos cœurs, qu'aucun sentiment réfléchi* \*? Doit-on rechercher dans une action théâtrale, *si c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte, & si la honte nous fait redouter le mépris*? Enfin est-ce la place de ces maximes lancées avec tant de confiance, & qui, toutes prises à part, auraient besoin d'être éclaircies ou prouvées?

Quel est donc cet abus insensé de vouloir travestir tous les hommes en Philosophes, & quels Philosophes encore! La vraie Philosophie n'est-elle pas depuis long-tems au Théâtre? Ne suffit-il pas d'instruire par l'action, sans l'enfevelir sous un fatras de déclamations pédan-

telques , aussi tristes qu'elles voudraient être sublimes ?

Voilà donc , immortel Corneille , tendre Racine , divin Moliere , ce que l'on se propose de substituer à vos savantes productions ! Ce n'est plus une femme agitée par une passion malheureuse & coupable , que les remords déchirent dans le sein même de cette passion ; tableau si touchant & si vrai de nos faiblesses & de leurs ravages. Ce ne sont plus ces chefs-d'œuvre du *Misanthrope* & de l'*Avare* , tableaux non moins frappans des ridicules que nous avons sous les yeux. Ce sont des *Dorval* , des *Constance* que l'on va nous donner. Mais dans quelle société trouvera-t-on le modele de ces êtres de raison , de ces Philosophes en cornettes , dont on veut affubler nos Théâtres ? Qui n'irait s'enfevelir dans quelque désert , si des êtres de cette nature devenaient jamais communs parmi nous ? L'Auteur a-t-il voulu , en nous peignant tous ces personnages vertueux avec faste , en leur prêtant des caracteres qu'il croit si parfaits , des mœurs si graves , a-t-il voulu , dis-je , nous représenter tels que nous devrions être , & remplacer la piquante vérité de la Nature par ces romans fastidieux du cœur humain ? Voici ce que lui répondrait le célèbre Rousseau.

Eh ! ventrebleu ! Pédagogue infidèle ,  
 Décris-nous-en l'Histoire naturelle.

Expose-nous nos délires frivoles ,  
 En actions , & non pas en paroles ;  
 Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau  
 De ton sublime aussi triste que beau.  
*L'Art n'est point fait pour tracer des modeles ;*  
 Mais pour fournir des exemples fideles  
 Du ridicule & des abus divers  
 Où tombe l'homme en proie à ses travers.  
 Quand , tel qu'il est , on me l'a fait paraître ,  
 Je me figure assez quel je dois être.  
 Sans qu'il me faille affliger en public  
 D'un froid Sermon passé par l'alambic.  
 Loin tout *Auteur* enflé de beaux passages ,  
 Qui sur lui seul moulant ses personnages ,  
 Veut qu'ils aient tous autant d'esprit que lui ,  
 Et ne nous peint que soi-même en autrui , &c.

Ne croirait-on point , Madame , que ce Législateur du goût avait prévu l'ouvrage dont je vous parle ; & s'il ne l'a point prévu , de quel front ose-t-on nous donner , comme une découverte , ce genre sérieux déjà connu dans l'ancienne Rome , mais traité par des mains habiles , & tant de fois ébauché sans succès parmi nous.

Ce n'est pas que je prétende exclure d'une Comédie ces Scenes intéressantes où le cœur est ému par la naïveté des passions , & par des situations naturelles & touchantes. Loin de nous

l'idée de borner nos plaisirs. Il est dans Térence des Scenes qui arrachent des larmes. Il en est dans l'*Enfant Prodigue* qui équivalent presque à tout ce que M. de Voltaire a donné de plus pathétique au Théâtre. Mais qu'alors l'intérêt naîsse, non pas d'un échaffaudage romanesque & sans vraisemblance, non pas de ces lieux communs rajeunis, & qui ne doivent plus trouver place que sur des écrans; mais de ces événemens ordinaires dans la vie, que les ames sensibles savent saisir, & rendre avec le coloris qui leur convient.

M. Diderot, en indiquant à chaque page le jeu pantomime de ses Acteurs, & tous les endroits où les personnages doivent pleurer, frémir, ou *pousser l'accent inarticulé du désespoir*, pense-t-il avoir rempli son objet par ces indications frivoles? En serait-il besoin si l'objet était rempli? Tout Comédien, tout lecteur ne se sentirait-il pas ému, sans qu'on l'avertît qu'il doit l'être? N'est-ce pas ressembler à ce peintre dont parle Sancho, qui croyait avoir peint un coq, lorsque sous une figure de fantaisie; il avait écrit : *C'est un coq.*

Que cet Auteur n'imagine donc plus avoir fait une découverte par ce prétendu genre sérieux, dont sa piece lui paraît un modele. Qu'il cesse de l'annoncer dans ses Réflexions avec

tant d'enthousiasme. *Mélanide*, *Cénie*, la *Gouvernante*, tous ces Romans dramatiques, aujourd'hui si communs, déposeraient trop visiblement contre lui.

N'y aurait-il donc rien d'original dans sa pièce? Je vous demande pardon, Madame, & c'est précisément ce qu'il y a de plus minutieux, ou de plus mauvais. C'est ce jargon philosophique & glacial, mis toujours à la place de ce que les personnages devraient dire. C'est un Dialogue symétriquement uniforme, où tous les Acteurs se repliquent par sentences, & dès-lors ce n'en est plus un : car on n'entend nulle part de pareils entretiens. C'est un salon où l'on doit voir un *clavecin*, *des chaises*, *des tables de jeu*; sur une de ces tables un *trictrac*, *des brochures*; un *métier à tapisseries*, un *canapé*, &c. Enfin, c'est du thé que l'on apporte & que l'on prend sur le Théâtre; ce qui serait neuf sans l'Opéra-Comique du *Chinois*. Voilà, Madame, les merveilles dont Molière ne s'était point douté. C'est par ces détails, apparemment sublimes & philosophiques, que l'on se propose de perfectionner nos spectacles.

Une des singularités de ce chef-d'œuvre; c'est son titre. Cela s'appelle *le Fils Naturel*, on ne fait pourquoi. Vous connaissez la marche

che

che de la piece. La condition de *Dorval* influe-t-elle en rien dans l'ouvrage ? Y fait-elle un événement ? Amène-t-elle une situation ? Fournit-elle , seulement , un remplissage ? Non. Quel peut donc avoir été le but de l'Auteur ? De renouveler des Grecs deux ou trois réflexions sur l'injustice des préjugés de naissance ? Mais , qui ne fait que l'homme sage ne compte point parmi les vrais biens les hazards de la fortune ?

Je vous ai dit , Madame , que tous les caracteres de cette piece semblaient fondus dans le même moule. En effet , nul contraste : le vieux *Lyfimon* , *Dorval* , *Constance* , *Rosalie* , & jusqu'au valet *André* , sont tous les plus honnêtes gens du monde. A peine y remarquerait-on les plus légères différences. *Rosalie* est , à la vérité , un peu naïve dans sa premiere Scene ; mais dans celles qui suivent , elle est comme les autres personnages. C'est toujours M. Diderot , un Philosophe , un Métaphysicien , qui parle à sa place.

Cette uniformité de caracteres est la source d'un grand défaut. Rien ne fonde l'inconstance de *Rosalie* en faveur de *Dorval*. Entre des personnages si ressemblans , le choix est impossible , ou l'avantage serait même du côté de *Clairville*. Aussi vertueux que *Dorval* , il est

plus jeune, plus aimable ; sa philosophie paraît moins sombre, moins austère, moins sauvage. *Dorval*, ( si l'on peut se servir de ce mot ) est un pédant de sagesse, amer d'un bout à l'autre, ne parlant que de malheurs, qu'il a, dit-il, effuyés ; mais dont il ne rend jamais compte.

Cependant ce *Dorval*, ce sévère *Dorval* tient dans la pièce une conduite bien inconsequente. Il semble justifier cet Aphorisme placé si convenablement dans la bouche du valet *Charles* : *Les conduites bizarres sont rarement sensées* \*. En effet, pourquoi ne pas exécuter le dessein qu'il a pris de partir ? Ne doit-il pas craindre le naufrage de sa Philosophie, lui qui traite si délicatement l'amour de *Sophiste dangereux* ? Il est retenu par l'amitié, j'y consens ; mais il s'expose au risque de la trahir. Enfin ce Philosophe scrupuleux, qui analyse tous les devoirs avec la précision d'un Traité de Morale, ne laisse pas d'être faux envers *Clairville*, & plus encore envers *Constance*.

Quelles mœurs, quel ton, quel langage, Madame, que celui de cette précieuse *Constance*.

\* NB. Que c'est-là une proposition d'éternelle vérité.



*stance* ! je dis précieuse , & dix fois plus que toutes celles de Moliere. Ce n'est pas toutefois dans la déclaration d'amour qu'elle fait elle-même à *Dorval* ; les précieuses y font plus de façon. Au reste ce *Dorval* est heureux en déclarations. L'ingénue *Rosalie* lui en fait une à son tour. L'Auteur a beau vouloir justifier ces mœurs étranges \* en opposant *Constance* à ces femmes perdues qui font volontiers des déclarations ; je conseille toujours , même aux plus honnêtes femmes , d'attendre qu'on leur en fasse , & elles s'en trouveront bien. Les préjugés qui ont fixé les regles des bienséances entre les deux sexes , font encore de ces préjugés que la Philosophie doit endurer.

*Constance* n'a pas aussi la répugnance des précieuses pour la conclusion du Roman. Elle s'occupe de bonne foi du mariage , & c'est elle qui vient presser *Dorval* de lui donner la main. Mais tout ce jargon si finement joué dans la Comédie de Moliere , est beaucoup au-dessous du sien. Relisez , Madame , relisez , si cela se peut , la longue Scene du quatrieme Acte. Tout le Dictionnaire du Néologisme ne comprendrait pas celui de cette Scene. Je la

---

\* Page 130.

choisis exprès comme le morceau que l'Auteur affectionne le plus.

*Dorval* convient qu'il a de la vertu, *mais* elle est austère ; des mœurs, *mais* sauvages... une âme tendre, *mais* aigrie par de longues disgrâces. Il peut encore verser des larmes, *mais* elles sont *rare*s & *cruelles*... abandonné presque en naissant *entre le désert & la société*, il errait depuis trente ans parmi les hommes, isolé, inconnu, négligé, ... lorsque *Clairville* vint à lui. Mon âme, dit-il, attendait la sienne.

*Constance* reconnaît qu'il a été malheureux, mais lui représente que tout a son terme.

Nous nous sommes, lui répond-il, assez éprouvés le sort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur. Il veut finir ses jours dans une retraite. Que ces *Êtres*, lui dit *Constance*, qui se meuvent dans la société sans objet, & qui l'embarrassent sans la servir, s'en éloignent, s'ils veulent : mais vous, vous ne le pouvez sans crime. C'est à *Constance* à conserver à la vertu opprimée un appui ; au vice arrogant un fléau ; un frère à tous les gens de bien ; à tant de malheureux un père qu'ils attendent, au genre humain son ami ; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet esprit libre de préjugés, cette âme forte qu'ils exigent, & que vous avez....

Vous, renoncer à la société ! j'en appelle à votre cœur : interrogez-le, il vous dira *que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.*

Que signifie cette dernière maxime si enveloppée ou si fautive ? Qui peut être cet appui de la vertu, ce fléau du vice, ce frère de tous les gens de bien, ce père que les malheureux attendent, cet ami du genre humain, &c. ? Est-ce un Souverain de qui le bonheur d'un grand peuple va dépendre, ou du moins son premier Ministre ? Non, c'est *Dorval*, fils naturel du négociant *Lyfimon* ; mais Philosophe comme M. Diderot, & tout cela par conséquent.

*Dorval* répète encore qu'il est malheureux. *Constance* lui répète aussi que tout a son terme. Le ciel s'obscurcit quelquefois, & si nous sommes *sous le nuage*, un instant l'a formé, ce *nuage*, un instant le dissipera ; mais quoi qu'il arrive, l'homme sage *reste à sa place.*

Enfin *Dorval* avoue qu'il n'est point trop étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les Êtres, & qui les porte à éterniser leur espèce... que dans ses accès de mélancolie il *appelait* une compagne. Et le ciel vous l'envoie, lui répond avec résignation *Constance*, qui n'est pas plus étrangère que lui.

à cette pente si générale & si douce, &c.

Où sommes-nous, Madame? Que deviennent les bienfaisances? Voilà donc le langage philosophique que doit parler l'Amour sur nos Théâtres. C'est l'amour envisagé comme le besoin de multiplier l'espèce, mis sur la Scène, comme il est peint dans le *Tableau de l'Amour conjugal*. Oui, Madame, & c'est encore une des singularités brillantes de cet ouvrage. C'est l'homme ramené à l'état de pure nature, l'homme dessiné dans le nud, qu'on nous présente. *Je serais pere.... j'aurais des enfans*, dit *Dorval.... des enfans!....* Il craint pour eux ce cahos de préjugés, d'extravagance, de vices & de misère où nous sommes jettés en naissant.

Vous êtes obsédé de phantômes, lui réplique la sublime *Constance*. *L'histoire de la vie est si peu connue, celle de la mort est si obscure, & l'apparence du mal dans l'Univers est si claire* \*... *Dorval*, vos enfans ne sont point destinés à tomber dans ce cahos que vous redoutez. Ils passeront sous vos yeux leurs premières années.... Ils tiendront de vous ces notions si justes que vous avez de la grandeur

---

\* NB. Qu'elle n'acheve pas la phrase par l'impossibilité de sortir de ce pompeux galimathias.

*& de la bassesse réelles , du bonheur véritable & de la misère apparente. Ils nous verront agir : ils m'entendront parler quelquefois. Dorval , vos filles seront honnêtes & décentes : vos fils seront nobles & fiers : tous vos enfans seront charmans \*.*

Ce sont donc ces enfans à venir qui forment le sujet d'une immense conversation. Pour comble de ridicule , le spectateur fait que cette femme qui se propose si modestement de faire avec *Dorval* ces filles honnêtes & ces fils nobles & fiers , le spectateur fait , dis-je , que cette femme qui se jette ainsi à la tête , n'est point aimée de ce *Dorval*. M. Diderot a bien raison de dire dans ses *Réflexions* que pour les genres qu'il voudrait introduire , *il faudrait des Auteurs , des Acteurs , un Théâtre & peut-être un peuple \*\**. En effet , je doute que des sauvages mêmes souffrissent rien d'aussi révoltant.

A la fin *Dorval* , apparemment pour se défendre d'épouser une femme qu'il n'aime point , ( car ces réflexions ne lui viennent jamais à pro-

---

\* Voilà ce que l'Auteur croit entendre de la bouche de Mlle Clairon , & ce qu'il appelle dans ses *Réflexions* , un trait sublime.

\*\* Page 201.

pos de *Rosalie*) se souvient de sa condition , & assure que sa fortune vient d'être réduite à la moitié. Rien ne rebute *Constance*. La naissance nous est donnée, dit-elle. Pour les besoins , ceux de la fantaisie sont sans bornes : mais les réels ont une limite. Quelque fortune que vous accumuliez , *Dorval* , si la vertu manque à vos enfans , ils seront toujours pauvres.

D O R V A L.

La vertu ? On en parle beaucoup.

C O N S T A N C E.

C'est la chose dans l'univers la plus connue & la plus réverée. Malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout , ne vivre , ne respirer que pour elle ; *s'enivrer de sa douce vapeur* , & trouver la fin de ses jours dans cette *yvresse*.

Je m'arrête , Madame. J'ai voulu vous analyser cette Scene pour vous donner une idée des mœurs & du style. *La douce vapeur de la vertu !* Quel langage ! est-ce donc là l'ouvrage d'un siècle éclairé ? Si la Nation pouvait admirer de telles inepties , ne devrions-nous pas nous regarder comme replongés dans la plus profonde barbarie ?

J'ai pourtant abrégé cette Scene , & ce n'est pas , à beaucoup près , le morceau le plus négligé

de la piece. Je laisse à faire à d'autres une critique plus étendue encore que la mienne. Je vous fais grace, Madame, d'une infinité de fautes; car mes observations formeraient bientôt un volume plus considérable que l'ouvrage. Je vous l'ai dit; il serait au-dessous de l'examen sans le bruit qu'a fait l'Auteur appuyé de ses partisans. Je me contente de remarquer que le style est en général embarrassé & contraint; que les mêmes tours reparaissent fréquemment; que les pensées en sont communes & monotones comme les caractères; qu'il y a une foule de mots parasites, tels que ceux d'*êtres*, de *préjugés*, de *vertu*, d'*accent inarticulé*, &c. qui reviennent à chaque page; que la langue y est souvent maltraitée. J'ai pu vous en donner quelque idée dans les phrases mêmes que j'ai empruntées de l'Auteur lorsqu'il établit sa merveilleuse pantomime. Il en est de purement Germaniques. Le Néologisme & l'obscurité \* sont presque par-tout. Enfin je

---

\* En voici quelques exemples. Page 140. *J'écris des lignes faibles, tristes & froides.*

Page 168. Je commençais à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir : *il est sous le charme.*

Page 180. On a une idée juste de la chose; elle est présente à la mémoire : cherche-t-on l'expression; on ne la trouve pas. On combine les mots de grave & d'aigu,

vous envoie, Madame, un exemplaire de la piece où vous trouverez environ deux cens notes qui tombent toutes sur des expressions louches, précieuses, déplacées, ou peu Françaises. Les mêmes défauts sont, avec plus de profusion encore, dans les réflexions.

Pour atteindre au plus grand ridicule, figurez-vous, Madame, l'Auteur dont je viens de parler contrefaisant le Législateur, & créant exprès une poétique pour louer son ouvrage, y faisant modestement remarquer des traits de génie \*, proposant aux Auteurs de nouvelles vues, & leur promettant de la gloire s'ils les adoptent.

Ce qu'il y a de mieux, Madame, dans ces réflexions, est tiré mot à mot de M. de Voltaire.

---

de prompt & de lent, de doux & de fort ; *mais le réseau, toujours trop lâche, ne retient rien.*

Page 213. Nous empruntons nos idées des personnes avec lesquelles nous vivons... *Notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur : mon caractère a du ressembler sur celui de Constance, & le sien sur celui de Rosalie.*

Page 298. Un cri porté à des oreilles *dans toutes ses nuances.*

Page 261. Un musicien fera le cri de la nature, lorsqu'il se produit *violent & inarticulé.* Il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre, &c. &c. &c.

\* Page 162.



Ce sont des souhaits pour que la Nation se donne enfin un Théâtre plus vaste, plus étendu, où l'illusion soit mieux conservée, & qui prête à des situations plus fortes, plus tragiques, plus terribles. Lisez la Préface de la belle Tragédie de *Sémiramis*. Lisez dans les *Mélanges philosophiques* un Chapitre des *Embellissemens de Cachemire*. Lisez-en un autre intitulé : *Sur ce qu'on ne fait pas, & sur ce qu'on pourrait faire*. Vous verrez, Madame, que M. Diderot n'a fait que transcrire.

C'est *Sylvie*, piece sifflée il y a douze ou quinze ans, que l'Auteur propose comme le modele inconnu du genre sérieux à perfectionner. Eh ! pourquoi citer des modeles si obscurs ? N'avons-nous pas, *Cénie*, *Mélanide*, &c. L'Auteur de *Sylvie* est apparemment quelque Encyclopédiste ignoré que l'on a voulu charitablement retirer de l'oubli. Ces Messieurs perdent si peu d'occasion de se rappeler. Ne voilà-t-il pas que l'on cite ici le ballet du *Devin du Village* \*, pour donner l'idée d'une prétendue découverte en ce genre ? Eh bien, Madame, ce ballet si neuf, dont on prend la peine de dessiner un plan, est précisément ce que nous voyons tous les jours

---

\* Page 279.

à nos Théâtres, au point qu'en le lisant, je me suis trouvé compositeur moi-même, & que j'aurais pu dire comme le *Correge* : *Son pittor anche io* ; tant les idées qu'il a réveillées chez moi sont communes.

Toutes les nouveautés que l'Auteur propose sont à peu près de cette force. Il voudrait bannir la fable de l'Opera, pour y placer la vraie Tragédie ; mais n'avons-nous pas une infinité de Poèmes Lyriques où le merveilleux n'est qu'un accessoire ? La belle reconnaissance d'*Iphigénie* & d'*Oreste*, les Scenes touchantes de *Sangaride* & d'*Atis*, de *Renaud* & d'*Armide*, prouvent bien que l'Auteur n'a pas eu besoin d'exalter prodigieusement son imagination \* pour proposer cette réforme.

Le célèbre Métastasio a enrichi la Scene Lyrique Italienne d'un grand nombre de Tragédies ; mais en attendant que nos Auteurs l'imitent, songeons que l'Opera Français, bien exécuté, est une merveille pour tous les sens ; que tous les Arts concourent à l'embellir ; que ces chan-

---

\* *Adducite mihi psaltem*, dit l'Auteur dans l'enthousiasme de sa rare découverte. Eh ! quoi ! n'avons-nous plus de musiciens, parce que le grand Rameau a pris la liberté de relever un nombre prodigieux de bévues dans le Dictionnaire Encyclopédique ?

gemens subits de décorations , qui supposent un pouvoir surnaturel sont le charme des yeux , & qu'il y aura de l'intérêt autant qu'il en faut dans nos Opera, toutes les fois que le merveilleux y fera ménagé par une main habile.

Gardons-nous de croire , comme on veut nous le persuader , que le merveilleux de l'ancienne Mythologie n'ait pas une poétique fixe & déterminée. Ces Êtres créés par les Poètes ont un vrai caractère qu'ils doivent à l'imagination même de leurs inventeurs. *Jupiter, Apollon, Mars, Vénus, les Parques, les Furies*, ont leurs différences aussi marquées que le *Misanthrope*, le *Jaloux*, l'*Avare*, &c. & ces différences sont fondées sur des principes d'une convention générale dans toute l'Europe. Gardons-nous bien aussi de confondre les immortelles fictions d'Homere, de Virgile & d'Ovide, avec l'impertinent conte de la *Barbe-Bleue*, & de dire, après l'Auteur, que dans le genre merveilleux, il n'y a pas d'ouvrage où l'on ne \* *trouve quelques poils de cette barbe*. Rien ne peut affaiblir le ridicule d'une expression d'aussi mauvais goût.

Enfin l'Auteur veut que nous ayions les Tragédies bourgeoises. Pourquoi pas, pourvu qu'el-

---

\* Page 267.

les ne ressemblent point au *Fils Naturel*? Les Anglais en ont bien. *Mélanide* en est une, ou peu s'en faut. Que l'on en fasse où le tragique domine encore davantage, j'y consens. Mais que l'Auteur ne se donne point l'honneur de l'invention, & qu'il ne propose pas sérieusement dans ces Tragédies \* *un lit de repos; une mere, un pere endormi; un crucifix, un cadavre, &c.* ou qu'il aille faire représenter ses pieces dans sa petite Isle de *Lampedouse* \*\*.

Qu'il ne bannisse pas nos Valets de Comédie, sous prétexte qu'ils sont toujours plaisans, & que c'est une preuve qu'ils sont froids \*\*\*. Ce n'est pas être froid que d'être plaisant dans une Comédie, & l'Auteur nous permettra de croire que les Valets de Moliere & de Regnard valent bien son *Charles* & son *André*.

Une idée qui est entièrement de l'Auteur, mais qui est bien aussi la chose la plus singulière que l'on ait dite, c'est ce qu'il appelle des Comédies de *Condition*. Jusqu'à présent on a fait, dit-il \*\*\*\*, des pieces de caracteres, & les caracteres sont épuisés. Nous avons des

\* Page 201.

\*\* Page 182.

\*\*\* Page 148.

\*\*\*\* Page 262.

financiers dans nos Comédies, mais le financier n'est pas fait. Il y a des peres de famille au Théâtre, mais le pere de famille reste à faire, & l'Auteur part de-là pour nous donner libéralement vingt sujets de Comédies : *L'homme de Lettres*, le *Philosophe*, le *Commerçant*, le *Juge*, l'*Avocat*, le *Politique*, le *Citoyen*, le *Magistrat*, le *Financier*, le *Grand Seigneur*, l'*Intendant*, le *Pere de Famille*, l'*Epoux*, la *Sœur*, les *Freres*, &c.

En vérité je ne fais plus de quel nom appeller ce délire d'imagination. Si je choisis un de ces sujets, le Magistrat, par exemple, il faudra bien que je lui donne un caractère : il sera triste ou gai, grave ou frivole, affable ou brusque, & ce sera ce caractère qui en fera un personnage réel, qui le tirera de la classe des abstractions métaphysiques. Voilà donc le caractère qui redevient la base de l'intrigue & de la morale de la piece, & la condition qui n'est plus que l'accessoire. Il en est de même de tous les sujets proposés. Le projet de l'Auteur n'est donc qu'une chimere, & l'une des plus bisarres peut-être qui ait jamais pris naissance dans une tête humaine.

En honneur, Madame, je pense que M. Diderot s'est moqué de nous; car il n'est pas possible qu'il ait écrit sérieusement ces choses

étranges. C'est une expérience qu'il a voulu faire sur le degré d'ascendant que la qualité de Philosophe peut lui donner sur le Public.

Non , Madame , non. Les caractères ne sont point aussi épuisés qu'il le dit. Ecoutez parler Moliere lui-même dans une de ses Comédies. Voici comme il répond à quelqu'un qui pensait , comme M. Diderot , que les sources du comique allaient lui manquer. Remarquez combien ce grand homme était loin de deviner les Comédies de condition. » Eh ! mon » pauvre Marquis , nous lui fournirons tous » jours assez de matiere , & nous ne prenons » gueres le chemin de nous rendre sages par » tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit. Crois- » tu qu'il ait épuisé dans ses Comédies tous » les ridicules des hommes , & sans sortir de » la Cour , n'a-t-il pas encore vingt caractères » de gens où il n'a pas touché ? N'a-t-il pas , » par exemple , ceux qui se font les plus grands amitiés du monde , & qui , le dos tourné , font galanterie de se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance , ces flatteurs insipides qui n'affaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent , & dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la fa-  
» veur ,

» veur , ces perfides adorateurs de la fortune ,  
 » ne , qui vous encensent dans la prospérité ,  
 » & vous accablent dans la disgrâce ? N'a-t-il  
 » pas ceux qui sont toujours mécontents de la  
 » Cour , ces suivans inutiles , ces incommo-  
 » des assidus , ces gens , dis-je , qui pour ser-  
 » vices ne peuvent compter que des importu-  
 » nités , & qui veulent que l'on les récompense  
 » d'avoir obsédé le prince dix ans durant ?  
 » N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout  
 » le monde , qui promènent leurs civilités à  
 » droite , à gauche , & courent à tous ceux  
 » qu'ils voient avec les mêmes embrassades &  
 » les mêmes protestations d'amitié ? &c... Va ,  
 » va , Marquis , Moliere aura toujours plus de  
 » sujets qu'il n'en voudra , & tout ce qu'il a  
 » touché n'est que bagatelle au prix de ce qui  
 » reste \*.

Est-il bien possible , Madame , que M. Diderot ne voye que des Comédies de condition où Moliere a vu si rapidement tant de choses ? La Philosophie rétrécirait-elle les idées au lieu de les étendre ? Moliere , à la vérité , pouvait avoir quelque génie ; mais son siècle avait-il les lumières du nôtre ? De son tems

---

\* *Impromptu de Versailles* , Scene 3.

fongeaient-on à l'Encyclopédie ? M. Diderot n'est-il pas un des chefs de cette grande entreprise, & ce mérite ne renferme-t-il pas tous les autres ?

S'il était permis d'ajouter aux idées du grand homme que je viens de citer, je ne fais, Madame, si cette Lettre n'indiquerait pas un sujet de Comédie même assez piquant.

Je croirais en trouver encore un dans ce vers du *Méchant* :

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes,

L'homme déplacé ; l'homme fin, dont la finesse échoue toujours contre la naïveté d'un homme simple ; le faux Philosophe ; l'homme singulier, manqué par Destouches \* ; le Tartuffe de société, comme on a fait celui de religion : voilà, ce me semble, des sujets qui n'attendent que des hommes & qui valent

\* On y trouve pourtant ces vers si sensés :

... Je vois souvent de sublimes esprits,  
Des savans dont le monde admire les écrits ;  
Mais je ne leur vois point affecter de manières  
Qu'on puisse, avec raison, prendre pour singulieres :

Et si chez les Anciens, de doctes fanatiques  
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,



bien le *Frere*, la *Sœur*, l'*Epoux*, &c. Ce sont eux, Madame, que je proposerais modestement, & non comme des découvertes. Il est trop triste d'annoncer la pierre philosophale avec des haillons, & l'Auteur du *Fils Naturel* me corrigerait de l'égoïsme, si j'avais quelque pente à m'y livrer. Ses réflexions, dont vous avez un précis, & jusqu'à sa courte préface, tout en est rempli. *Le sixieme volume de l'Encyclopédie venait de paraître*, dit-il, & j'étais allé chercher à la campagne du repos & de la santé, &c. Quel début, Madame ! quelle emphase dans ce peu de mots : *le sixieme volume de l'Encyclopédie venait de paraître* ?

Dans ses Dialogues imaginaires avec *Dorval*, tout est marqué au coin du même amour-propre. Il y manque même de l'adresse. L'Auteur fait des objections contre sa piece, & Dieu fait s'il fait patte de velours. Le prétendu *Dorval* y répond d'une maniere si satisfai-

---

Les plus sages mortels ont toujours méprisé  
 Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.  
 Et Socrate, & Platon, & les Sages de Grece  
 D'un doux extérieur ont orné la sagesse.  
 On ne les a point vus, par singularité,  
 Rompre tous les liens de la société,  
 Affecter des façons qui n'ont point de semblables,  
 Et pour se distinguer, se rendre insupportables.

fante , que M. Diderot est toujours obligé d'être de son avis. Est-ce donc là ce ton de simplicité & de *bonne-homme* dont il se gratifie si modestement à la fin de sa piece \* ?

Voilà pourtant les petites mortifications auxquelles on s'expose en voulant sortir de son genre ; en se faisant annoncer , ou plutôt en s'annonçant soi-même si impérieusement ; en affectant la tyrannie dans une carrière qui doit tout son éclat à la liberté. On s'expose en donnant un ouvrage de cette nature , un ouvrage à la portée de tout le monde , à faire conclure que , puisqu'il est si mal écrit d'un bout à l'autre , on pourrait bien trouver les mêmes fautes dans les productions que l'on admire , & qu'on ne lit point. On compromet dans un jour une réputation de plusieurs années. On indispose des Savans modestes , & qui vont prouver que l'*Essai sur le mérite & sur la vertu* n'est pas , comme on l'a dit , une imitation , mais une traduction servile & fautive de Mylord Shaftersbury ; que les *Pensées Philosophiques* sont presque mot pour mot tirées du même Auteur ; que l'*interprétation de la nature* est toute entière dans Bacon ; que le *Fils Na-*

---

\* Page 199.

*turel* lui-même n'est qu'une copie défigurée du *Vero Amico*, de Mr. Goldoni \* ; enfin que l'Encyclopédie, au lieu de former un corps de Doctrine, n'est qu'un cahos de contradiction, où l'on trouve autant de systèmes & de principes différens, qu'il y a d'Auteurs qui ont fourni des articles. Tout cela est d'une digestion dure pour l'amour propre. Il est vrai qu'on a la ressource de se faire louer dans le *Mercur*.

---

\* *NB.* Que cet Auteur a fait aussi un *Pere de famille*.





L E S  
PHILOSOPHES,  
C O M É D I E.

## A V I S P R É L I M I N A I R E.

**L**A vraie philosophie ne peut avoir d'ennemis qu'aux petites maisons : aussi ce n'était pas elle que l'Auteur avait prétendu jouer. Ceux qui ont affecté de s'y méprendre , prouvaient , par cette équivoque même , qu'ils n'étaient pas véritablement philosophes ; mais ils se permettaient une absurdité , pour tâcher de rendre odieuse une Comédie qui les démasquait. C'était l'expédient qu'on avait employé contre le Tartuffe. On reprochait à Moliere d'avoir joué la religion , tandis qu'il n'avait joué que les Faux dévots.

L'accusation contre Moliere , était même , à quelques égards , moins absurde : car enfin , avec beaucoup de talens & de génie , on pourrait avoir le malheur de n'être pas convaincu de la nécessité d'une révélation ; mais , on le répète , il faudrait avoir perdu le sens commun pour attaquer cette philosophie bienfaisante , sans laquelle il ne peut exister de bonne législation ; qui est , à la fois , la Sauve-Garde des mœurs , & l'unique barrière que la religion elle-même puisse opposer aux attentats de la superstition & du fanatisme ; cette philoso-

phie , en un mot , qui n'est que la raison perfectionnée , & qui a été regardée , dans tous les tems , comme un des plus solides appuis de la félicité publique.

L'Auteur se croit dispensé d'une apologie plus longue contre une accusation qui n'a pas été faite sérieusement , quoiqu'elle ait été renouvelée sans pudeur dans une foule de libelles. C'est à ses ouvrages , c'est à sa Comédie même qu'il ose en appeller. Il se flatte , quoiqu'il ait tâché de les y répandre sans affectation , que tout lecteur impartial y trouvera des témoignages suffisans de son amour pour la vraie philosophie. Peut-être , si cet amour eut été moins sincere , eut-il ménagé davantage ceux qui n'abusent de ce nom respectable , que pour les déshonorer.

Mais , pour ôter à cette misérable équivoque tout prétexte de se reproduire , il va prouver , par des autorités , que ses ennemis mêmes ne recuseront pas , qu'il n'a pris le mot de *Philosophe* , que dans une acception que lui ont donnée souvent les plus distingués de ceux à qui la voix publique en accorde aujourd'hui le nom.

## PORTRAIT D'UN PHILOSOPHE

*Par M. de Voltaire.*

„ Celui qui ménagea toute cette intrigue ,  
„ fut l'Abbé Dubois , devenu archevêque de  
„ Cambray , il espérait la dignité de Cardi-  
„ nal. C'était un homme d'un esprit ardent ,  
„ mais fin & délié. Il avait été quelque tems  
„ précepteur du Duc d'Orléans , enfin de Mi-  
„ nistre de ses plaisirs , il était devenu Minis-  
„ tre d'Etat. Le Duc de Noailles & le Mar-  
„ quis de Canillac , en parlant de lui au Ré-  
„ gent , ne l'appelaient jamais que l'Abbé  
„ Friponneau. Ses mœurs , ses débauches , ses  
„ maladies qui en étaient la suite , sa petite  
„ mine & sa basse naissance jettaient sur lui  
„ un ridicule ineffaçable ; mais il n'en devint  
„ pas moins le maître des affaires.

„ Il avait pour la bulle *Unigenitus* plus de  
„ mépris encore que les Evêques appellans ,  
„ & que tous les parlemens du Royaume ;  
„ mais il aurait essayé de faire recevoir l'Al-  
„ coran , pour peu que l'Alcoran eut contribué  
„ à son élévation.

„ C'était un de ces philosophes dégagés des  
„ préjugés , élevé dans sa jeunesse auprès de la



„ fameuse Ninon l'Enclos \*. *Il y parut bien à*  
 „ *sa mort*, qui arriva deux ans après. Il avait  
 „ toujours dit à ses amis qu'il trouverait le  
 „ moyen de mourir sans les Sacremens de l'E-  
 „ glise, & *il tint parole.*

. . . . .  
 . . . . .

„ Après Dubois *qui mourut en Philosophe*,...  
 „ le Duc d'Orléans.... daigna être premier  
 „ Ministre lui-même.

## PORTRAIT DES PHILOSOPHES

*Par M. Rousseau de Geneve.*

„ Je consultai les Philosophes... je les  
 „ trouvai tous, fiers, affirmatifs, dogmatiques  
 „ même dans leur scepticisme prétendu, n'igno-  
 „ rant rien, ne prouvant rien, se moquant les  
 „ uns des autres, & ce point commun à tous,  
 „ *me parut le seul sur lequel ils ont tous rai-*  
 „ *son.* Triomphans quand ils attaquent, ils sont  
 „ sans vigueur en se défendant. Si vous pesez

---

\* Ce trait rappelle ce vers mis récemment, par M. Dorat, sous un portrait de M. de Voltaire :

Il vit le dernier siècle expirer chez Ninon.

„ leurs raisons , ils n'en ont que pour détruire ; \*  
 „ Si vous comptez les voix , chacun est réduit  
 „ à la fienne ; ils ne s'accordent que pour dis-  
 „ puter . . . . Fuyez ceux qui , *sous prétexte*  
 „ *d'expliquer la nature* \*\* , sement dans les  
 „ cœurs des hommes de désolantes Doctrines ,  
 „ & dont le scepticisme apparent est cent fois  
 „ plus affirmatif & plus dogmatique que le ton  
 „ décidé de leurs adversaires. Sous le hautain  
 „ prétexte *qu'eux seuls* sont éclairés , vrais , de  
 „ bonne foi , ils nous soumettent impérieuse-  
 „ ment à leurs décisions tranchantes , & pré-  
 „ tendent nous donner , pour les vrais prin-  
 „ cipes des choses , les inintelligibles systèmes  
 „ qu'ils ont bâtis dans leur imagination : du  
 „ reste renversant , détruisant , foulant aux pieds  
 „ tout ce que les hommes respectent , ils ôtent

\*

Ils ont Part de détruire ;

Mais ils n'élevent rien , &amp; ce n'est pas instruire.

*Les Philosophes , Acte 2. Scene 5.*

On voit , & on prouverait encore par d'autres passages de M. Rousseau , tous postérieurs à la Comédie de l'Auteur , qu'il est au moins , du même avis que lui sur de certains Philosophes ; & l'on fait que M. Rousseau est connaisseur.

\*\* Ceci semblerait désigner l'Auteur de l'interprétation de la Nature.

„ aux affligés la dernière consolation de leur  
„ misère ; aux puissans & aux riches le seul  
„ frein de leurs passions ; ils arrachent du fond  
„ des cœurs les remords du crime , l'espoir de  
„ la vertu , & *se vantent encore d'être les bien-*  
„ *fauteurs du genre humain !* Jamais , disent-  
„ ils , la vérité n'est nuisible aux hommes :  
„ je le crois comme eux ; & *c'est , à mon*  
„ *avis , une des preuves que ce qu'ils enseignent*  
„ *n'est pas la vérité.*

## A U T R E P O R T R A I T

*D'après un Fragment du même.*

„ Oui , si pour être Philosophe , il faut noir-  
„ cir la réputation de mes semblables , pu-  
„ blier , aux yeux de l'univers , des choses qui  
„ devraient rester ensevelies dans un éternel  
„ silence , tramer & conduire de sourds com-  
„ plots , y présider ; en un mot , si pour être  
„ Philosophe , il faut renoncer à l'humanité ,  
„ à la justice , à la bonne foi , je renonce à  
„ la philosophie , & à la dénomination de Phi-  
„ losophe , & *j'en laisse le titre à tant de four-*  
„ *bes dignes de le porter.*

## REFLEXIONS JUDICIEUSES

DE M. DIDEROT, \*

*Qui s'appliquent , d'elles-mêmes , à tous les murmures que la Comédie des Philosophes a excités , & qui deviennent la préface indispensable de cette même Comédie.*

„ Je fais qu'on dit des ouvrages où les Au-  
„ teurs se sont abandonnés à toute leur indig-  
„ nation : cela est horrible ! on ne traite point  
„ les gens avec cette dureté-là ! ce sont des  
„ injures grossières qui ne peuvent se lire , &  
„ autres semblables discours , qu'on a tenus  
„ dans tous les tems , & de tous les ouvrages  
„ où les ridicules & la méchanceté ont été  
„ peints avec le plus de force , & que nous  
„ lisons aujourd'hui avec le plus de plaisir.  
„ Expliquons cette contradiction de nos ju-  
„ gemens. Au moment où ces redoutables  
„ productions furent publiées , tous les mé-  
„ chans allarmés craignirent pour eux. Plus  
„ un homme était vicieux , plus il se plai-  
„ gnait hautement. Il objectait au satyrique ,

---

\* Elles sont tirées du Dictionnaire Encyclopédique ,  
au mot *Encyclopédie*.

„ l'âge , le rang , la dignité de la personne ,  
„ & une infinité de ces petites considérations  
„ passagères qui s'affaiblissent de jour en jour ,  
„ & qui disparaissent avant la fin du siècle.  
„ Les circonstances momentanées s'oublient ,  
„ la postérité ne voit plus que la folie , le ri-  
„ dicule , le vice & la méchanceté , couverts  
„ d'ignominie , & elle s'en réjouit comme d'un  
„ acte de justice.... C'est une faiblesse répré-  
„ hensible que celle qui nous empêche de  
„ montrer pour la bassesse , l'envie , la du-  
„ plicité , cette haine vigoureuse & profonde  
„ que tout honnête homme doit ressentir.



---

---

*A C T E U R S.*

CYDALISE.

ROSALIE.

DAMIS.

VALERE.

THÉOPHRASTE.

DORTIDIUS.

MARTON.

CRISPIN.

M. PROPICE, *Colporteur.*

M. CARONDAS.

*La Scene est à Paris.*





Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,  
Et je vois moins de fots qui me blessent les yeux.





L E S  
PHILOSOPHES,  
C O M É D I E.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

D A M I S.

**N**On, je ne reviens pas d'un semblable vertige.

Rompre un hymen conclu!

M A R T O N.

Tout est changé, vous dis-je.

D A M I S.

Mais encor?

*Tome II.*

L

M A R T O N.

Mais encor, vous êtes Officier;  
 Notre projet n'est pas de nous méfalloir.  
 Nous voulons un Mari taillé d'une autre étoffe;  
 En un mot, nous prenons un Mari Philosophe.

D A M I S.

Que me dis-tu, Marton?

M A R T O N.

Je vous étonne fort;  
 Mais ne savez-vous pas que les absens ont tort?  
 Trois mois ont opéré bien des Métamorphoses;  
 Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres  
 choses.

Vous pourrez reparaitre alors avec succès;  
 Mais jusques-là, néant. En dépit du procès  
 Qui devait se finir par votre Mariage,  
 Sans appel aujourd'hui la pomme est pour le sage.

D A M I S.

Le moyen que l'on change ainsi dans un moment!

M A R T O N.

Toute Femme est, Monsieur, un animal changeant.  
 On pourrait calculer les jours de Cydalise  
 Par les différents goûts dont son ame est éprise:  
 Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,  
 D'autres fois sérieuse, & boudant par accès;  
 Coquette, s'il en fut, même jusqu'au scandale,

Prude à nous étourdir de son aigre morale ;  
Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons ;  
Tantôt les Directeurs, & tantôt les Bouffons.  
C'était-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'âge  
Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton plus  
sage,

Madame a depuis peu réformé sa maison.  
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raison.  
D'abord on a banni cette gaité grossière,  
Délices des Traitans, aliment du Vulgaire ;  
A nos soupés décens tout au plus on sourit.  
Si l'on s'ennuie, au moins c'est avec de l'esprit.  
Quelquefois on admet, au lieu des Vaudevilles,  
De savans Concerto, de grands Airs difficiles ;  
Car il faut bien encore un peu d'amusement.  
Mais notre fort, Monsieur, c'est le raisonnement.  
Quelque tems, dans le cercle, on parla Politique ;  
Enfin tout disparut sous la Métaphysique.

D A M I S.

Quelque chargé que soit ce bizarre tableau,  
Je livre Cydalise aux traits de ton pinceau ;  
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Rosalie ?

M A R T O N.

Ce que nous faisons tous, Monsieur, elle s'ennuie.

D A M I S.

Aux vœux de mon Rival son cœur s'est-il rendu ?

MARTON.

Non, ce cœur est à vous. L'Amour l'a défendu  
 Contre tous les projets d'un Rival téméraire ;  
 Mais votre fort dépend de l'aveu d'une Mere,  
 Enforcelée au point que je n'ai plus d'espoir.  
 Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut voir.

DAMIS.

Elle fut mon Amie, & je me flatte encore...

MARTON.

Le Bel Esprit, Monsieur, est tout ce qu'elle adore.  
 C'est une maladie inconnue à vingt ans ;  
 Mais bien forte à cinquante. Encore avec le tems,  
 On pourrait espérer un retour de sagesse,  
 S'il en était quelqu'un contre cette faiblesse,  
 Quand à certains degrés elle a fait des progrès.  
 Dans les commencemens, moi-même j'espérais ;  
 Mais fachez tous nos maux & ceux qui vont les  
 suivre.

Entre - nous...

DAMIS.

Eh ! bien ? Quoi ?

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon !

M A R T O N.

Qui même à présent s'imprime *incognito*. /

D A M I S.

Quelque brochure ?

M A R T O N.

Non ; un volume *in-quarto*.

D A M I S.

Je lui conseille fort de garder l'anonyme.

Mais, dans ces beaux esprits que Cydalyse estime,  
N'en est-il donc aucun, assez droit, assez franc,  
Pour lui montrer l'excès d'un travers aussi grand ;  
Pour la défabuser ?

M A R T O N.

Eux ! ils se moquent d'elle ;  
Ils ont tous conspiré de gâter sa cervelle ;  
Sur-tout votre Rival. Comme il connaît son goût,  
Il ne se borne pas à l'applaudir en tout ;  
Il la fait admirer par Messieurs ses semblables,  
Tous charlatans adroits, & flatteurs agréables,  
Ravis de présider dans sa Société,  
D'y porter leurs erreurs, & faisant vanité  
De dominer ici sur un esprit crédule,  
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

D A M I S.

Et ce sont-là, dis-tu, des Philosophes ?

MARTON.

Oui ;

Du plus grand air encor. Paris en est rempli.  
Mais pour établir mieux leur crédit chez Madame,  
Et pour mieux pénétrer jusqu'au fond de son ame,  
Ils nomment aux emplois vacans dans la maison.  
Leur choix, toujours guidé par la saine raison,  
Quel qu'il soit, à Madame est toujours sûr de  
plaire.

Je soupçonne pourtant un certain Secrétaire,  
Reçu par Cydalise à titre de Savant,  
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intrigant,  
De recéler un fourbe, & d'être ici pour cause ;  
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la chose.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger si mal ?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'est votre Rival  
Qui, pour servir ses feux, ici l'impatronise.

DAMIS.

Quel homme est-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchise,  
Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézenas,  
Titré du nom pompeux de Monsieur Carondas.  
Reconnu pour Savant, du moins sur sa parole,

Tout hérissé de Grec & de termes d'Ecole,  
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,  
Et nous citant sans cesse Homere ou Lycophon.

—D A M I S, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

M A R T O N.

Je peins d'après nature.

D A M I S.

Ce Monsieur Carondas est de mauvais augure;  
Mais avec ton secours & celui de Crispin...

M A R T O N.

Quoi! Crispin est ici?

D A M I S.

Vraiment oui. Mon dessein  
Etait de vous unir; tu le fais, & j'espere  
Que tu me serviras de ton mieux.

M A R T O N.

Laissez faire.

Crispin est fort adroit; j'en tirerai parti.

D A M I S.

Je compte sur tes soins.

M A R T O N.

Oh! Monsieur, comptez-y.  
Je déclare la guerre à la Philosophie.

D A M I S.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.  
Mais... ne puis-je un moment?...

M A R T O N.

Ah! je vous vois venir.

Tenez, Monsieur, l'Amour a sû vous prévenir.  
On vient; C'est Rosalie.

---

## S C E N E I I.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

D A M I S.

**A**près trois mois d'absence,  
Quand je reviens ici, guidé par l'espérance,  
Réclamer une foi promise à mon ardeur,  
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon  
bonheur,  
Ose me disputer le seul bien où j'aspire,  
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conspire.  
Ah! rassurez du moins mon cœur désespéré.

R O S A L I E.

Doutez-vous que le mien en soit moins pénétré?  
Je vois avec douleur ce changement extrême,  
Je souffre autant que vous; mais enfin je vous aime.



A ce titre du moins quelque espoir m'est permis.  
Qui pourrait résister à deux amans unis ?  
Ma mere vous aimait. En vous voyant , peut-être  
Dans son cœur combattu, l'amitié va naître.  
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir.  
Je le fais; c'est à vous, Damis, de l'émouvoir;  
Allez, & pour combler le bonheur que j'espere,  
Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

M A R T O N.

Beaux sentimens ! mais moi je ne m'y fierais pas.

R O S A L I E.

Laisse-moi mon erreur.

M A R T O N.

Non : c'est par des combats  
Qu'il faut à la raison ramener Cydalise.

D A M I S.

Encore est-il permis de tenter l'entreprise.

M A R T O N.

Oui ; c'est un beau moyen, des soupirs & des  
pleurs !

Oh ! la Philosophie endurecit trop les cœurs.

R O S A L I E.

Je ne l'aurais pas cru ! mais pourtant si ma mere  
M'immolait sans retour aux desseins de Valere,  
Si ce projet enfin était bien avéré,

Pourquoi jusqu'à présent n'est-il pas déclaré ?  
Qui peut la retenir ?

MARTON.

J'entrerais en colere.

Elle n'a pas encor fait venir le Notaire ,  
Il est vrai : les témoins ne sont pas invités ,  
D'accord : il manque aussi quelques formalités ,  
J'y consens : ajoutez , d'ailleurs , que la journée  
A la rigueur encor n'est pas déterminée ,  
J'en conviens : Cependant ne souffre-t-elle pas  
L'hommage assez public qu'il rend à vos appas ?  
N'en êtes-vous pas même à toute heure obsédée ?  
Mais non ; je me trompais ; ce n'était qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu , Marton , me désoler ainsi ?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Contes que tout ceci ,

Propos en l'air.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Vision chimérique ;

Abfurde.

R O S A L I E.

Mais, Marton....

M A R T O N.

Non, c'est terreur panique,  
Illusion, vous dis-je.

R O S A L I E.

En vérité, Marton,  
Ce cruel badinage est bien peu de faison.

M A R T O N.

J'avais tort.

R O S A L I E, *faisant un mouvement pour sortir.*

Tu poursuis? Eh! bien, je...

D A M I S, *l'arrêtant.*

Rosalie.

R O S A L I E.

Non, Monsieur, c'en est trop.

D A M I S.

Demeurez, je vous prie.

M A R T O N.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment, c'est  
très-bien fait.

Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,  
Falloit-il vous tromper? Je fais bien que le doute  
Suspend l'impression des maux que l'on redoute,

172 *LES PHILOSOPHES;*

Qu'il est très-naturel d'éloigner le danger,  
Et de rendre toujours son fardeau plus léger.  
Moi-même à vous flatter je ferais la première.  
J'aurais soin de fermer vos yeux à la lumière,  
Sans l'intérêt pressant qui me parle pour vous.  
Pardonnez ; mais, ma foi , les amans sont des foux.  
Tranquilles sans raison, désespérés sans cause ,  
Dans un juste équilibre aucun ne se repose ,  
Et le sang froid souvent les conseille bien mieux ,  
Que cet Amour qu'on peint un bandeau sur les  
yeux.

D A M I S.

Comment ! Voilà , parbleu, de la Philosophie !

M A R T O N.

On apprend à hurler , dit-on, de compagnie ,  
En fréquentant les loups. Le proverbe a raison.  
C'est un mal répandu dans toute la maison :  
Mais perdons un moment cette idée importune.

( *A Rosalie.* )

Çà , faisons notre paix. Vous ferez sans rancune ?  
Vous me le promettez ?

R O S A L I E.

Oh ! je te le promets.

M A R T O N.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.

Vous, Monsieur, qui sans soins & sans trouble  
dans l'ame,

Passeriez votre vie à regarder Madame,  
Il faut battre en retraite, & même promptement.  
Songez qu'il est grand jour dans cet appartement,  
Que nous pourrions ici risquer quelque surprise,  
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydalise,  
Avant que de penser à d'autres rendez-vous.

D A M I S.

Je cours m'y disposer, dans un espoir si doux.  
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.  
Vous que j'adore, adieu, ma chere Rosalie.

---

### S C E N E III.

R O S A L I E , M A R T O N .

M A R T O N .

**V**ous, foyez sans faiblesse. Allons, point de  
langueur.

La fermeté, Madame, en impose au malheur.

R O S A L I E .

Si tu pouvais sentir combien je hais Valere!

M A R T O N .

Où : Damis fort d'ici. Mais c'est à votre mere

174    *LES PHILOSOPHES,*

Qu'il importe sur-tout de parler avec feu.  
Si vous aimez Damis , ce fut de son aveu ;  
Je le suppose au moins.

R O S A L I E.

Certainement.

M A R T O N.

Les Filles

Ne font rien , comme on fait , sans l'avis des familles ,  
C'est la règle. Il faut donc déclarer , sans détour ,  
Pour l'un tous vos mépris , pour l'autre votre amour.

R O S A L I E.

Oh ! oui.

M A R T O N.

Vous sentez-vous cette fermeté d'ame ?

R O S A L I E.

Affurément , Marton.

M A R T O N , *malignement.*

Allons , j'entends Madame.

R O S A L I E , *effrayée.*

Ah ! Marton....

M A R T O N

Comment donc ! c'est très-bien débiter.  
Cela promettre.

R O S A L I E.

Aussi, pourquoi m'épouvanter ?  
L'Amour dans le besoin me rendra du courage.

M A R T O N, *la contrefaisant.*

L'Amour ! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage !  
Il y paraît vraiment, à cet air d'embarras,  
Qu'un mot dit au hasard...

R O S A L I E.

Mais enfin tu verras.

M A R T O N.

Ce n'est point à l'Amour à vous tirer de peine,  
Il est trop mal-adroit. Pensez à votre haine ;  
Voilà le sentiment qui doit vous inspirer,  
Dont il est important de vous bien pénétrer.  
Je ne fais si l'amour, que d'ailleurs je révere,  
Est de nos passions en effet la plus chère ;  
Mais ce n'est que faiblesse, & que timidité.  
La haine n'est qu'ardeur & que vivacité.  
L'un abbat, l'autre anime, & dans un cœur femelle,  
Ma foi, je la croirais beaucoup plus naturelle.  
Vous ne connaissez pas encor ce sentiment.  
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui seulement.  
Tenez, j'aime Crispin, & je sens pour Valere...  
Mais, ce n'est plus un jeu, j'apperçois votre mere.

R O S A L I E.

Tu me soutiendras ?

SCENE IV.

CYDALISE , ROSALIE , MARTON.

CYDALISE.

**R**etirez-vous , Marton.

Prenez mes clés ; allez renfermer mon Platon.

De son Monde idéal j'ai la tête engourdie.

J'attendais à l'instant mon Encyclopédie ;

Ce Livre ne doit plus quitter mon cabinet.

( *A Rosalie.* )

Vous , demeurez , je veux vous parler en secret.

( *A Marton.* )

Laissez-nous.

MARTON , *à Rosalie.*

Allons , ferme , & montrez du courage.

CYDALISE.

Obéissez , Marton.



## S C E N E V.

C Y D A L I S E , R O S A L I E .

C Y D A L I S E .

Vous êtes belle & sage ,  
Rosalie , & pour vous j'eus toujours des bontés.  
Je vais connaître enfin si vous les méritez.  
Je ne consulte point ce sentiment vulgaire ,  
Amour de préjugé , trivial , populaire ,  
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous ,  
Et qui n'est , dans le fond , qu'un mensonge assez  
doux,  
Une faiblesse ....

R O S A L I E .

Eh ! quoi , la voix de la Nature ,  
Quoi ! cette impression si touchante & si pure ,  
Ce premier des devoirs , cet auguste lien ,  
( Je définirai mal ce que je sens si bien , )  
N'importe , se peut-il que le cœur de ma mere  
Méconnaisse aujourd'hui ce sacré caractère ?  
Ah ! rappelez pour moi vos sentimens passés.  
En les analysant , vous les affaiblissez.

178    *LES PHILOSOPHES,*  
CYDALISE.

J'ai cru, tout comme un autre, à ces vaines  
chimères,

Dignes du gros bon-sens qui conduisait nos peres.  
Crédule, heureuse même en mon aveuglement,  
Automate abusé, je suivrais le torrent.

Je commence à sentir, à penser, à connaître.  
Si je vous aime enfin, c'est en qualité d'*Être* :  
Mais vous concevez bien qu'un autre individu  
N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah ! permettez, Ma-  
dame,

Souffrez, qu'à vos genoux votre fille réclame  
Un droit plus légitime & des titres plus doux.  
Pourquoi briser les nœuds qui m'attachaient à  
vous ?

Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille !... Et ! quoi ! pour vous l'erreur a tant de  
charmes !

Vous me faites pitié. Consultez la Raison.

Ces puérilités ne sont plus de saison.

Je reconnais vos droits sur le cœur d'une mere ;

Mais je les annoblis, & si je vous suis chere ,

Si j'ai sur vous aussi quelques droits à mon tour,

J'en exclus le hazard, qui vous donna le jour.

## R O S A L I E.

Je ne puis soutenir ce funeste langage.  
Il fait à toutes deux un trop sensible outrage.  
Qui ? Moi ! Le pensez-vous , que je puisse jamais  
Oublier que ma vie est un de vos bienfaits ?  
Non . . . .

## C Y D A L I S E.

Le soin que j'ai pris de votre intelligence  
Doit mériter , sur-tout , votre reconnaissance ;  
Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.  
Vous apprendre à penser , voilà ce que je veux.  
Concevez le bonheur d'érendre son génie ,  
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philosophie ,  
De dissiper la nuit où vos sens sont plongés ,  
D'affranchir votre esprit du joug des préjugés.  
Ce grand art d'exister , qui n'appartient qu'au sage  
Dont je connais enfin le solide avantage ,  
Ce jour de la Raison , dont j'ai dû m'éclairer ,  
Ma Fille , mon amour veut vous le procurer.

J'avais avec Damis conclu votre hyménée.  
De légers intérêts m'avaient déterminée.  
Des rapports de fortune , un procès à finir ;  
Je me souviens qu'alors tout semblait vous unir.  
C'est ainsi que se font la plupart des affaires ;  
Mais enfin , aujourd'hui je romps ces nœuds vul-  
gaires.

Damis a du bon sens, des vertus, de l'honneur;  
Il a ce que le monde exige à la rigueur :

Tout mortel n'est pas fait pour aller au sublime ;  
Dans le fond, cependant , on lui doit de l'estime :

Mais je vous dois aussi, ma fille, un autre Epoux,  
Beaucoup plus convenable & plus digne de vous.

Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour séduire,  
C'est peu de vous aimer , il saura vous conduire ;

En un mot, c'est de lui que mon cœur a fait choix.

### R O S A L I E.

Ainsi, vous oubliez que Damis autrefois

Eut votre aveu, Madame, & celui de mon pere ?

### C Y D A L I S E.

Votre pere ! il est vrai que je n'y songeais guere.

Plaisante autorité que la sienne en effet !

L'Être le plus borné que la Nature ait fait.

Nul talent, nul effor , espece de machine

Allant par habitude , & pensant par routine ,

Ayant l'air de rêver & ne songeant à rien ,

Gravement occupé du détail de son bien ,

Et de mille autres soins purement domestiques ;

Défenseur ennuyeux des préjugés gothiques ,

Sauvage dans ses mœurs , alliant à la fois

La morgue de sa robe au ton le plus bourgeois ;

Ne s'énonçant jamais qu'avec poids & mesure ,

Et qui , toujours grimpé sur la magistrature ,

Hors de son tribunal , aurait cru déroger ;

Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.  
Mais il est mort enfin, laissons en paix sa cendre.

R O S A L I E.

Ah ! Madame, songez . . . .

C Y D A L I S E.

Allez-vous le défendre ?  
Un pere n'est qu'un homme , & l'on peut sensé-  
ment

Remarquer ses défauts , en parler librement.

R O S A L I E.

Si ce sont-là les droits de la Philosophie ,  
Souffrez que j'y renonce , & pour toute ma vie.  
Je perdrais trop , Madame , à m'éclairer ainsi ;  
J'ose vous l'avouer. Daignez permettre aussi  
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore  
Vos premieres bontés que votre fille implore.

C Y D A L I S E.

Non , Valere est l'Amant que j'ai choisi pour vous ,  
Ma fille , & dès ce soir il sera votre Epoux.  
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.  
Quant à vos préjugés sur la Philosophie ,  
Contre eux , à mon exemple , il faut vous aguerir.  
Le tems & la raison sauront vous en guérir.  
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre ,  
Tout fait ombrage alors : mais vous lirez mon  
livre.

J'y traite en abrégé de l'Esprit , du bon sens ,  
Des passions , des Loix , & des Gouvernemens ;  
De la vertu , des mœurs , du climat , des usages ;  
Des peuples policés & des peuples sauvages ;  
Du désordre apparent , de l'ordre universel ,  
Du bonheur idéal & du bonheur réel.

J'examine avec soin les principes des choses ,  
L'enchaînement secret des effets & des causes.

J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond ,  
Je veux l'intituler : *Les devoirs tels qu'ils sont.*

Enfin , c'est en morale une Encyclopédie ,  
Et Valere l'appelle un Livre de génie.

Vous ferez trop heureuse avec un tel Epoux.

Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous ,  
Vous m'en remercierez. Adieu , Mademoiselle ,  
Songez à m'obéir.

## S C E N E VI.

M A R T O N , R O S A L I E.

R O S A L I E , *sans voir Marton.*

Quelle douleur mortelle !  
Que résoudre ? Que faire ? Ah ! te voilà , Marton ?

M A R T O N.

Oui , j'ai tout entendu. Mais quelle déraison !

Quel travers !

R O S A L I E.

Je n'ai plus qu'à mourir.

M A R T O N.

Badinage :

Mourir ! Vous vous moquez , & ce n'est plus  
l'usage.

On ne le souffre pas même dans les Romans,

R O S A L I E.

Mais enfin ....

M A R T O N.

Calmez-vous, & reprenez vos sens.  
Cette crise, après tout, vous l'aviez attendue.

R O S A L I E.

Mon ame en ce moment n'en est pas moins émue.

M A R T O N.

Présumez-vous si peu du succès de mes soins ?

R O S A L I E.

Ah ! Marton ....

M A R T O N.

Commencez par vous affliger moins,  
Si vos vœux sont comblés , dites-moi, je vous  
prie,

A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il servi ?

Oui , si tu réussis ; mais qui m'en répondra ?

M A R T O N.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira ;  
Je vous aiderai même , & n'aurai rien à dire ;  
Mais jusqu'à ce moment , qui vous défend de rire ?  
A tout événement , c'est toujours fort bien fait ,  
Et quand tout irait mal , je crois qu'il le faudrait :  
Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'in-  
commode.

Je le crois inutile , & j'en suis l'antipode.  
C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer ,  
Et l'on a toujours tort , quand on veut s'affliger.

Mais allons concerter quelque heureuse faillie ,  
Venez , & nous verrons si la Philosophie ,  
Quel que soit son crédit , pourra , dans ce grand  
jour ,  
Tenir contre Marton , & Crispin , & l'Amour.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

VALERE.

**F**rontin !

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,  
Je vous l'ai déjà dit ; & devant Cydalise  
Il vous arrivera de me nommer ainsi.  
Frontin ! pour un Savant le beau nom ! songez-y,  
Monsieur : il ne faudrait que cette étourderie  
Pour donner du dessous à la Philosophie.

VALERE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous  
Les tons trop familiers, puisqu'enfin, selon vous,  
Les hommes sont égaux par le droit de nature,  
Je suis , quoique Frontin , votre égal.

VALERE.

Je te jure

Que c'est mon sentiment.

M. C A R O N D A S.

Moi, je l'approuve fort.  
J'avais toujours pensé que les Loix avaient tort ;  
Et même Cydalise , en un certain chapitre ,  
Ne prouve point trop mal à mon gré ....

V A L E R E.

Le beau titre  
Que l'avis d'une folle , à qui dans un moment  
On ferait adopter tout autre sentiment ;  
Qui ne fait que des mots , & n'a rien dans la tête !

M. C A R O N D A S.

Mais entre nous , Monsieur , son Livre est-il si bête ?

V A L E R E.

Pitoyable.

M. C A R O N D A S.

Le style....

V A L E R E.

Ennuyeux à l'excès.

M. C A R O N D A S.

Vous la flattez pourtant du plus brillant succès !

V A L E R E.

Sans doute.

M. C A R O N D A S.

Et le Public ?

V A L E R E.

Nous savons lui prescrire  
Comment il faut penser , parler , juger , écrire ;  
Nous le déciderons aisément.

M. C A R O N D A S.

D'accord ; mais  
Il faut l'apprivoiser , le flatter.

V A L E R E.

Non , jamais.  
Il est , pour le gagner , des méthodes plus sûres.

M. C A R O N D A S.

Le moyen ?

V A L E R E.

Par exemple , on lui dit des injures.  
C'est un expédient par nos Sages trouvé ?  
Le secret est certain , nous l'avons éprouvé.  
Dans peu , ( tu le verras toi-même avec surprise , )  
Nous porterons aux Cieux le nom de Cydalise ;  
Cinq ou six traits hardis , révoltans , scandaleux ,  
Produiront dans son Livre un effet merveilleux.  
Il faut les ajouter.

M. C A R O N D A S.

Bon ! la ruse est nouvelle !  
Et comment lui prouver que ces traits là sont d'elle.

V A L E R E.

Et le reste en est-il ? D'abord avec pudeur

Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne fais; mais pour moi, je rougirais dans l'ame...

V A L E R E.

As-tu donc oublié que Cydalise est femme?

Crois-moi, suppose encore un piège plus grossier,  
L'amour propre est crédule, & l'on peut s'y fier.  
Les femmes sur ce point sont même assez sincères.

M. CARONDAS.

Messieurs les beaux esprits ne leur en doivent  
gueres.

Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou six traits  
Nous devons nous attendre au plus heureux succès?

V A L E R E.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'est pas  
neuve.

Le Livre de *Cratès* n'en est-il pas la preuve?

Jamais production ne prit un tel essor.

Chacun se l'arrachait, on se l'arrache encor :

Pour Livre dangereux partout on le renomme,

Et pourtant nous savons que *Cratès* est bon homme

M. CARONDAS.

Il est vrai.

V A L E R E.

Cydalise aura plus de faveur.

On ne juge jamais son sexe à la rigueur.

Quelques-uns de ces traits qu'on se dit à l'oreille,  
Au Public hébété feront crier merveille !

Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,  
Et rien n'est plus aisé, nous la protégeons tous.

M. C A R O N D A S.

Eh ! bien, quoique nourri, Monsieur, à votre école,  
J'avais, tout bonnement, admiré sur parole  
Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot  
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

V A L E R E.

Le sot !

M. C A R O N D A S.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son Livre,  
Si les Loix s'avisaient, Monsieur, de nous  
poursuivre ?

V A L E R E.

Elle aurait le plaisir de s'entendre louer :  
N'est-ce rien ? Quitte après à tout désavouer.  
D'ailleurs l'amour du vrai va jusqu'à l'héroïsme.  
Ces grands mots imposans d'erreur, de *fanatisme*,  
De *persécution*, viendraient à son secours.  
C'est un ressort usé qui réussit toujours.  
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate  
Opprimé, condamné par sa patrie ingrate ?  
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. C A R O N D A S.

Mais, Monsieur, ce Socrate obéissait aux Loix.

V A L E R E.

Ou, la Philosophie, encor dans son enfance,  
Des préjugés du moins conservait l'apparence;  
Mais nous n'en voulons plus.

M. C A R O N D A S.

Tout devient donc permis?

V A L E R E.

Excepté contre nous &amp; contre nos amis.

M. C A R O N D A S.

Vive le bel Esprit & la Philosophie!  
Rien n'est mieux inventé pour adoucir la vie.

V A L E R E, *avec enthousiasme.*

Comment! sur des rochers on plaçait la Vertu!  
Y grimpait qui pouvait. L'homme était méconnu.  
Ce Roi des animaux, sans guide & sans boussole,  
Sur l'Océan du Monde errait au gré d'Eole;  
Mais enfin nous savons quel est son vrai moteur.  
L'homme est toujours conduit par l'attrait du  
bonheur :

C'est dans ses passions qu'il en trouve la source.  
Sans elles, le mobile arrêté dans sa course  
Languirait tristement à la terre attaché.  
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,  
N'a pû se dérober à la Philosophie,  
Et la morale enfin est soumise au génie.  
Du globe où nous vivons despote universel,

Il n'est qu'un seul ressort, l'intérêt personnel;  
A tous nos sentimens, c'est lui seul qui préside;  
C'est lui qui dans nos choix nous éclaire & nous  
guide.

Libre de préjugés, mais docile à sa voix,  
Le Sauvage attentif le suit au fond des bois.  
L'homme civilisé reconnaît son empire;  
Il commande en un mot à tout ce qui respire.

M. C A R O N D A S.

Quoi ! Monsieur, l'intérêt doit seul être écouté ?

V A L E R E.

La Nature en a fait une nécessité.

M. C A R O N D A S.

J'avais quelque regret à tromper Cydalise;  
Mais je vois clairement que la chose est permise.

V A L E R E.

La Fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. C A R O N D A S.

Oui, Monsieur.

V A L E R E.

La franchise est la vertu d'un sot.

M. C A R O N D A S, *se disposant à le voler.*

Oui, Monsieur... mais toujours je sens quelque  
scrupule

Qui voudrait m'arrêter.

V A L E R E.

Préjugé ridicule ;  
Dont il faut s'affranchir !

M. C A R O N D A S.

Quoi ! véritablement ?

V A L E R E.

Il s'agit d'être heureux , il n'importe comment.

M. C A R O N D A S.

Tout de bon ?

V A L E R E.

Mais sans doute , en flattant Cydalise ;  
Tu remplis un devoir que l'usage autorise.  
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux  
gens ?

Bien voir ses intérêts , c'est être de bon sens.  
Le superflu des fots est notre patrimoine.  
Ce que dit un Corfaire au Roi de Macédoine  
Est très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS , *fouillant dans la poche de  
Valere.*

Oui , Monsieur.

V A L E R E.

Tous les biens  
Devraient être communs ; mais il est des moyens  
De se venger du fort. On peut avec adresse

Corriger



Corriger son étoile, & c'est une faiblesse  
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel.

( *S'apercevant que Carondas veut le voler.* )

Mais que fais-tu donc là ?

M. C A R O N D A S.

L'intérêt personnel...

Ce principe caché... Monsieur... qui nous inspire,  
Et qui commande enfin à tout ce qui respire...

V A L E R E.

Quoi ! traître, me voler !

M. C A R O N D A S.

Non. J'use de mon droit,  
Tous les biens sont communs.

V A L E R E.

Oui, mais sois plus adroit.  
Il est certains malheurs auxquels on se hazarde,  
Lorsque l'on est surpris.

M. C A R O N D A S.

Monsieur, j'y prendrai garde.

V A L E R E.

Ceci, Monsieur Frontin, doit être une leçon ;  
Mais puisqu'il ne faut plus vous nommer de ce  
nom ,

Songez à me servir auprès de Cydalise.  
Jusqu'ici, tout va bien ; sa fille m'est promise.

Vous savez là-dessus quels sont mes sentimens ;  
Ainsi continuez de flatter ses talens.

Vos termes de College ont produit des merveilles ;  
Il faut de plus en plus étourdir ses oreilles ,  
De ce jargon savant qui vous a réussi.

Vous êtes sans fortune , & vous pouvez ici  
Vous faire un petit sort que j'aurai soin d'étendre ,  
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.  
Adieu , foyez discret , je serai généreux.

---

## SCENE II.

M. CARONDAS , *seul.*

**M**On premier coup d'essai n'est pas des plus  
heureux.

Je suis encor trop loin d'atteindre mon modele ,  
Et c'est au second rang que le Destin m'appelle.



## S C E N E III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *sans voir M. Carondas.*

**M**E voilà parvenue à m'en débarrasser.  
 Que l'oisiveté pese alors qu'on veut penser !  
 Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obsédée,  
 Je n'ai pas entrevu le germe d'une idée.  
 On ne peut à ce point outrager le bon sens ;  
 Mais il faut tout souffrir de Messieurs ses parens.

( *A M. Carondas.* )

Ah ! vous êtes ici. Bon ! prenez votre place.  
 Mon Livre va paraître , on attend la Préface ,  
 Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant  
 Que nous eussions Valere.

M. C A R O N D A S.

Il me quitte à l'instant ,  
 Et nous parlions de vous, Madame , avec ivresse.

C Y D A L I S E.

Vous parliez de mon Livre ?

M. C A R O N D A S.

Il en parle sans cesse.

196 *LES PHILOSOPHES ;*

C'est, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité ;  
Vous allez éclipser la docte Antiquité.  
Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage ;  
Mais l'admiration me prend à chaque page.

C Y D A L I S E.

Vous en êtes content ?

M. C A R O N D A S.

Mon esprit s'y confond.  
Votre Livre est nourri d'un savoir si profond  
Que vous me feriez croire au Démon de Socrate.

C Y D A L I S E.

Vous vous y connaissez.

M. C A R O N D A S.

Oui , Madame , on m'en flatte.  
Mais apprenez-moi donc comment cela se fit ?  
Il faut que vous sachiez tout ce qui s'est écrit.

C Y D A L I S E.

Avec nombre de gens je me suis rencontrée ,  
Et c'est un pur hazard.

M. C A R O N D A S.

Vous étiez inspirée.  
Quoi ! vous n'avez pas lû le savant *Vossius* ?

C Y D A L I S E.

Non , jamais.

M. C A R O N D A S.

*Casaubon ?*

C Y D A L I S E.

Encor moins.

M. C A R O N D A S.

*Grotius ?*

C Y D A L I S E.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une femme ?

M. C A R O N D A S.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez , Madame.  
Quoi ! rien de tout cela ?

C Y D A L I S E.

Non , rien , vous dis-je , rien.

M. C A R O N D A S.

Mais vous parlez des Loix mieux que *Tribonien*.  
Oh ! pour *Tribonien* , convenez...

C Y D A L I S E.

Je l'ignore.

M. C A R O N D A S.

Vous connaissez du moins *Thalès* , *Anaxagore* ? ✓

C Y D A L I S E.

Non.

M. C A R O N D A S.

*Le Fils Naturel ?*

198 LES PHILOSOPHES,  
CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.  
Ce sont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en arbitre ;  
Mais j'en aurais jugé , comme vous , sur le titre.

CYDALISE.

C'est aussi mon avis , & je crois qu'en effet  
Un ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.  
C'est un je ne fais quoi... dont notre ame est saisie...  
Cela se sent... enfin c'est l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'est à peu près la vapeur d'un ragoût  
Qui réveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui ; la comparaison est pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle est de *Lycophon*.

CYDALISE.

Ah ! c'est une autre affaire.  
Venons à ma Préface. Allons , je vais dicter.

( *Après un silence & avec emphase.* )

Écrivez. *J'ai vécu* \*. Non , c'est mal débiter.

---

\* Commencement du Livre intitulé : *Considérations sur les Mœurs.*

Effacez , j'ai vécu. Mettez-vous à votre aise.

( Avec de l'aigreur. )

Ah ! Monsieur Carondas , votre plume est mauvaise.

( Elle rêve. )

*J'ai vécu* ne vaut rien.

M. C A R O N D A S,

Je m'en contenterais,

*J'ai vécu* , dit beaucoup !

C Y D A L I S E,

Non , Monsieur , je voudrais  
Un début plus pompeux & plus philosophique.

M. C A R O N D A S.

Cette simplicité , Madame , est énergique.

C Y D A L I S E , *révant.*

Non , non , je cherche un tour qui soit moins familier.

( Avec humeur. )

On n'a jamais écrit sur de pareil papier.

Effacez donc , Monsieur , votre encre est détestable.

( Elle rêve. )

Je ne pourrai trouver un tour plus favorable ?

( Avec impatience. )

Ah ! Valere , après tout , devrait bien être ici.

Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.

( Elle rêve. )

Quoi ! pas même une idée ? Ah ! je suis au supplice.

M. CARONDAS.

Madame, le Génie a ses jours de caprice ;  
Et ceci me rappelle un mot de Suïdas ,  
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Eh ! Monsieur Carondas ,  
Laissez les morts en paix. J'avais un trait sublime  
( *Elle rêve.* )

Qui m'échappe. Attendez... mais , oui ; ce tour  
exprime...

( *Avec impatience.* )

Écrivez. Non, la phrase a trop d'obscurité.  
Je ne sentis jamais cette stérilité.  
Quel métier ! finissons. C'en est fait j'y renonce.  
L'Imprimeur attendra , portez-lui ma réponse.  
Non , revenez. Enfin je l'ai trouvé : j'y suis.  
Vîte , écrivez, Monsieur : *Jeune homme , prends  
& lis.* \*

*Jeune homme , prends & lis.* Le tour est-il unique ?  
Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

M. CARONDAS.

Sublime , magnifique !  
C'est le ton du Génie & de la Vérité.

\* C'est le début fastueux du Livre intitulé : *l'Interprétation de la nature.*



## C Y D A L Y S E.

J'oublie , en le lisant , tout ce qu'il m'a coûté.  
*Jeune homme , prends & lis !* il est inimitable ;  
Et Valere en fera d'une joie incroyable.

M. C A R O N D A S.

D'un doux frémissement vous vous sentez troubler ?  
*Jeune homme , prends & lis :* l'oracle va parler ;  
La Nature à tes yeux ici se manifeste.  
Non , rien n'est si sublime , & pourtant si modeste.

C Y D A L I S E.

Mais que nous veut Marton ?

---

## S C E N E I V.

M A R T O N , C Y D A L I S E ,  
M. C A R O N D A S.

M A R T O N.

**M**Adame, c'est Damis ,  
Qui demande à vous voir.

C Y D A L I S E.

Que son tems est mal pris !  
J'allais finir sans lui. L'importun personnage !  
On ne me permet pas d'achever un ouvrage.

Valere achevera.

M. CARONDA S.

Qu'appellez-vous finir ?

L'ouvrage est fait, Madame, à n'y plus revenir.  
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALISE,

Oui, vous avez raison. Faites-en vingt copies.  
Ah ! je respire enfin, & j'ai dû m'en tirer.

*Jeune homme, prends & lis !* Oui, Damis peut  
entrer.

## SCENE V.

DAMIS, CYDALISE,

CYDALISE,

**V**ous voilà de retour ?

DAMIS,

Oui, je reviens, Madame,  
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon  
ame,

Je n'apperçois que trop, & c'est avec douleur,  
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur ;  
Vous savez à quel point votre fille m'est chere ;

C'est votre aveu, du moins c'est celui de son pere,  
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,  
Puisqu'enfin près de vous j'ai besoin d'un appui.

## C Y D A L I S E.

Le titre, je l'avoue, est assez légitime ;  
Je conviens de mes torts, non pas que mon  
estime,

Ni que cette amitié qui m'attachait à vous,  
Ne soient encor pour moi des sentimens bien doux,  
Et c'est ce que d'abord on aurait dû vous dire :  
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,  
J'ai suivi trop longtems les frivoles erreurs  
D'un monde que j'aimais, L'âge a changé mes  
mœurs,

Aujourd'hui toute entiere à la Philosophie,  
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,  
N'existant plus enfin que pour la vérité,  
Je me suis fait, Damis, une société  
Peu nombreuse, il est vrai: je vis avec des Sages,  
Et j'apprends à penser en lisant leurs ouvrages :  
J'ai choisi l'un d'entr'eux pour ma fille, & ce soir,  
Cette heureuse union doit combler mon espoir.  
C'est à vous de juger si, quoique votre amie,  
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

## D A M I S.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,  
Et la même amitié m'inspirera toujours.

Mais quels sont donc enfin ces rares avantages  
 Attachés, dites-vous, au commerce des Sages ?  
 Je ne prends point pour tels un tas de Charlatans,  
 Qu'on voit sur des tréteaux amener les passans,  
 Qui mettent une enseigne à leur philosophie :  
 De tous ces importans ma raison se défie.  
 De ce vain appareil le Vulgaire est séduit.  
 Moi, je suis de ces gens qui font peu cas du bruit,  
 Et je distingue fort l'ami de la sagesse,  
 Du pédant qui s'enroue à la prêcher sans cesse.

C Y D A L I S E.

Je fais tout le mépris que l'on doit aux pédans,  
 Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.  
 Épargnez-vous, Monsieur, cette satire amère.  
 Ceux que je peux nommer, Théophraste, Valère,  
 Dortidius enfin, sont tous assez connus. . . .

D A M I S.

Je ne connais entr'eux que ce Dortidius.  
 Quoi ! Madame, il en est ?

C Y D A L I S E.

D'où vient cette surprise ?

D A M I S.

Je l'ai connu, vous dis-je ; excusez ma franchise :  
 Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu ;  
 Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.  
 Quelqu'un me le fit voir, & malgré sa grimace,  
 Et les plats complimens qu'il vous adresse en face,

Et le sucre apprêté de ses propos mielleux ,  
Ma foi , je n'y vis rien de si miraculeux.  
Malgré son ton capable, & son air hypocrite ,  
Je ne fus point tenté de croire à son mérite ,  
Et je ne lui trouvai , pour le peindre en deux  
mots ,

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les fots.

## C Y D A L I S E.

Ce jugement fait tort à votre intelligence ,  
Et ce Dortidius fait honneur à la France ;  
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit ,  
Et je ne sçais pourquoi tout le monde en médit.  
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages ,  
Dont je suis redevable au commerce des Sages ,  
Je dois vous en parler & leur en faire honneur.  
Peut-être , après cela , leur tiendrez vous rigueur ;  
N'importe , il faut du moins apprendre à les con-  
naître.

J'avais des préjugés qui dégradèrent mon être ;  
Vainement ma raison voulait s'en dégager ,  
L'habitude bientôt venait m'y replonger  
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre ,  
Je croyais aux esprits , j'avais peur du tonnerre.  
Je rougis devant vous de ces absurdités ;  
Mais on nous berce enfin de ces futilités ,  
Et leur impression n'en est que plus durable.  
Notre éducation , frivole , méprisable ,

Loin de nous éclairer sur le vrai ; ni le faux ;  
 N'est que l'art dangereux de masquer nos défauts.  
 Mes yeux se sont ouverts , hélas ! trop tard peut-être !

A ces hommes divins , je dois un nouvel être.  
 Le hazard présidait à mes attachemens ,  
 J'étais aux petits soins avec tous mes parens ;  
 Et les degrés entre eux réglaient les préférences.  
 Cet ordre s'étendait jusqu'à mes connaissances.  
 J'avais tous ces travers , beaucoup d'autres encor ;  
 Enfin mes sentimens ont pris un autre effor.  
 Mon esprit , épuré , par la philosophie ,  
 Vit l'Univers en grand , l'adopta pour Patrie ,  
 Et mettant à profit ma sensibilité ,  
 Je ne m'attendris plus que sur l'Humanité.

## D A M I S.

Je ne fais , mais enfin dussé-je vous déplaire ,  
 Ce mot d'humanité ne m'en impose guere ,  
 Et par tant de fripons je l'entends répéter ,  
 Que je les crois d'accord pour le faire adopter.  
 Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.  
 C'est un voile à la fois honorable & commode ,  
 Qui de leurs sentimens masque la nullité ,  
 Et prête un beau dehors à leur aridité.  
 J'ai peu vû de ces gens qui le prônent sans cesse ,  
 Pour les infortunés avoir plus de tendresse ,  
 Se montrer , au besoin , des amis plus fervens ,

Être plus généreux, ou plus compatissans,  
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,  
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,

Consoler le mérite, en chercher les moyens,  
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;  
Et pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne  
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer  
personne.

C Y D A L I S E.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

D A M I S.

On en abuse trop, & j'en suis révolté.  
C'est pour le cœur de l'homme un sentiment  
trop vaste,  
Et j'ai vû quelquefois, par un plaisant contraste,  
De ce système outré les plus chauds partisans,  
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

C Y D A L I S E.

En vérité, Monsieur, les Sages sont à plaindre,  
Et vous êtes pour eux un adverfaire à craindre.  
Le siècle & la Patrie ont beau s'en applaudir,  
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,  
Et servir d'interprete & d'organe à l'envie.

D A M I S.

Eh ! quel bien a produit cette Philosophie ?

Je ne découvre pas ces succès éclatans.  
 Je vois autour de moi de petits importans,  
 Qui , pour avoir un ton , enrôlés dans la Secte ;  
 Pensent avoir perdu leur qualité d'insecte ;  
 Se croyant une Cour & des admirateurs ,  
 Pour le malheur des Arts , devenus protecteurs ;  
 Ne se réveillant pas aux traits de la fatyre ,  
 Et ne devinant rien à ces éclats de rire ,  
 Dont en tous lieux pourtant on les voit pour-  
 suivis ;

Préférant à l'honneur de servir leur pays ,  
 L'état de colporteurs de la philosophie :  
 Sont-ce là les succès dont on se glorifie ?

C Y D A L I S E.

J'admire vos raisons , elles sont d'un grand poids ;  
 Et vous me citez là des exemples de choix ,  
 Bien dignes en effet d'appuyer votre cause.  
 Mais un abus jamais prouva-t-il quelque chose ?  
 Faudrait-il renoncer pour quelques importuns ?...

D A M I S.

Madame , ces abus deviennent trop communs.  
 J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataf-  
 trophes ,  
 Et je suis allarmé de tant de Philosophes.

C Y D A L I S E.

Restez , Monsieur , restez dans votre opinion.  
 Il n'est point de remède à la prévention ;



A penser autrement vous auriez du scrupule ,  
Eh ! que peut la raison sur un esprit crédule ?

## D A M I S.

On croit avoir tout dit , Madame , avec ce mot ,  
*Crédule* est devenu l'équivalent de *sot*.  
Aux yeux de bien des gens du moins la chose est  
claire.

Pour moi , que ces gens-là ne persuadent guere ,  
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais ,  
J'ai mon avis , Madame , & si je leur déplais ,  
J'en gémis , mais sur eux. Je crois ce qu'il faut  
croire ;

J'ose le déclarer , je le dois , j'en fais gloire.  
Ces Messieurs peuvent rire , & sans m'humilier :  
Il faut bien leur laisser le droit de s'égayer.  
Mais moi , j'ose à mon tour les trouver ridicules ,  
Et souvent la bêtise a fait des incrédules. \*

## C Y D A L I S E.

Voilà parler en Sage , & je vous applaudis ;  
C'est très-bien fait à vous que d'avoir un avis.  
Mais , sans nous égarer dans ces hautes matieres ,  
Je fais ce que je dois aux talens , aux lumieres  
De ces hommes de bien que vous persécutez.

\* L'incrédulité est quelquefois le vice d'un Sot.

D A M I S.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités ?  
 Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire ;  
 Mais ils n'élèvent rien , & ce n'est pas instruire.  
 Quel fruit attendez-vous de leurs vains argu-  
 mens ?

Je n'en prévois que trop les effets affligeans.  
 Vous irez , sur leurs pas , de sophisme de sophisme ,  
 Vous perdre dans la nuit d'un triste pyrrhonisme.  
 Ah ! renoncez , Madame , à ces perturbateurs ;  
 Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.  
 Abjurez une erreur qui vous est étrangère ,  
 Et reprenez enfin votre vrai caractère.

C Y D A L I S E.

Vous avez donc tout dit ? J'admire le bon sens ;  
 Et la solidité de vos raisonnemens.  
 Dans un très-haut éclat votre mérite y brille ;  
 Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma  
 fille.

Adieu , Monsieur.

( Elle sort. )

D A M I S.

Ah ! Ciel ! Je ne fais où j'en suis !

## S C E N E V I.

C R I S P I N , D A M I S.

C R I S P I N.

E H ! bien , cette démarche a-t-elle eu d'heureux fruits ?

Epousons-nous , Monsieur ? Cydalise , fans doute..

D A M I S.

Je viens de lui parler , Crispin : mais qu'il m'en coûte !

Il me faut renoncer à cet hymen.

C R I S P I N.

Comment ?

D A M I S.

Je suis congédié.

C R I S P I N.

Quoi ! la... formellement ?

D A M I S.

Oui , très-formellement , Crispin.

C R I S P I N.

Nous savons plaire,  
Monsieur , & nous serions éconduits par Valere !

N'est-il point de remède?

D A M I S.

Oh! je n'en vois aucun.

C R I S P I N.

Bon! vous n'y pensez pas : moi j'en vois cent  
pour un.

Il faut tout simplement enlever Rosalie,

C'est le plus court.

D A M I S.

Crispin, quel excès de folie!

Crois-tu qu'elle y consente, & la connais-tu bien

Pour me parler ainsi?

C R I S P I N.

Je goutais ce moyen;

Mais puisqu'il vous déplaît, il faut, dans cette  
affaire,

Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valere,

Et je voudrais, morbleu, lui parler sur un ton

A lui faire, ce soir, désertir la maison.

D A M I S.

Ce ferait en effet le parti le plus sage:

Mais Cydalise...

C R I S P I N.

Eh! bien?

D A M I S.

N'y verra qu'un outrage,

Et c'est précisément le moyen de l'aigrir ,  
Le secret de me perdre , à n'en plus revenir.

C R I S P I N.

Allons, c'est donc à moi, par une heureuse audace,  
D'éclairer Cydalife , & de donner la chasse  
A tous ces discoureurs qui lui gâtent l'esprit.  
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,  
Et pour peu que Marton seconde l'entreprise,  
A la raison bientôt vous la verrez soumise.

D A M I S , *avec joie d'abord.*

Ah! Crispin... mais comment s'en reposer sur toi ?

C R I S P I N , *avec emphase.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi.  
Vous ne connaissez pas encor tout mon mérite ;  
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

D A M I S.

Toi ?

C R I S P I N.

Moi-même, Monsieur ; j'ai fait plus d'un métier :  
Un Sage à ses travaux daigna m'associer ;  
Et quelque jour mon nom eût été sur la liste ,  
Du moins il m'en flattait, quand j'étais son Copiste.

D A M I S.

Comment ?

C R I S P I N.

J'avais déjà quelques admirateurs ;

214 *LES PHILOSOPHES,*

Ah ! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs ,  
Pour vivre dans les bois ! je lui dois la justice  
Qu'il ne connut jamais la brigue , l'artifice.  
De sa Philosophie il était entêté ;  
Au fond , plein de droiture & de sincérité.  
Animal à la fois Misanthrope & Cynique ,  
C'était vraiment un fou , dans son espece , unique.

D A M I S.

Ah ! puis-je t'écouter dans le trouble où je suis ?

---

## S C E N E   V I I .

MARTON, DAMIS, CRISPIN.

M A R T O N

**A**llons, Monsieur, il faut éclaircir ces ennuis ;  
Vite, de la gaité.

D A M I S.

Comment ! Que veux-tu dire ?

M A R T O N.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en rire.

C R I S P I N.

Oui, rions, c'est bien dit.

D A M I S.

Je suis au désespoir !

M A R T O N.

Bon ! Vous n'y pensez pas , & vous voyez trop noir.

C R I S P I N.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige.

M A R T O N.

Consolez-vous.

D A M I S.

Marton....

M A R T O N.

Consolez-vous , vous dis-je.

D A M I S.

Qu'est-il donc arrivé ?

M A R T O N.

Vous l'apprendrez ; venez.

Où , je vous mets au rang des amans fortunés.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

D A M I S.

**J**E ne peux revenir encor de ma surprise !  
C'est donc ainsi, Marton, qu'ils trompaient Cy-  
dalise ?

M A R T O N.

J'espere qu'à la fin elle entendra raison.

D A M I S.

Oh ! je n'en doute plus , ce billet est trop bon !  
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

M A R T O N.

L'heureux hazard , Monsieur , que cette porte ou-  
verte !

Ma foi , je le guettais , & depuis fort longtems ;  
J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.  
Je l'aurais affirmé.

C R I S P I N.

C'est Frontin qu'il se nomme :



A ce nom-là d'abord j'aurois reconnu l'homme.

M A R T O N.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit ?

D A M I S.

Toi.

M A R T O N.

Moi ? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.  
Je n'oserai jamais.

D A M I S.

Marton....

M A R T O N.

A ma Maîtresse

Un billet de ce style ! oh ! non : point de faiblesse,  
Il m'en coûterait trop.

D A M I S.

Mais...

M A R T O N.

Propos superflus ,

Je ne le ferai pas.

D A M I S.

Ni moi.

C R I S P I N.

Ni moi non plus.

218 *LES PHILOSOPHES,*

MARTON.

C'est que d'ailleurs il faut le rendre en leur présence ,

Où nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.

Cydalise , je crois , ne m'a jamais vû ?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je suis inconnu dans toute la maison ?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.  
Donnez-moi ce billet , je prends sur moi l'affaire.  
Allez , Monsieur , allez , je saurai vous servir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réussir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes services.  
Que n'oserai-je pas sous de pareils auspices ?

M A R T O N.

On vient, c'est l'assemblée, éloignez-vous tous deux.

D A M I S.

Je me fie à tes soins du succès de mes vœux.

M A R T O N.

Eh ! vite, éloignez-vous, de crainte de surprise.

---

## S C E N E I I.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faisant une profonde révérence.*

**J**E vais vous annoncer, Messieurs, à Cydalise.

---

## S C E N E I I I.

LES PHILOSOPHES,

THÉOPHRASTE, à Valere.

**E**H ! bien, le mariage est enfin décidé ?

V A L E R E.

Oui, j'épouse ce soir. Le Notaire est mandé.

220 *LES PHILOSOPHES,*  
*DORTIDIUS.*

Parbleu, j'en suis ravi.

*THÉOPHRASTE.*

Que je t'en félicite !

*DORTIDIUS.*

Ma foi, cette fortune est dûe à ton mérite.

*THÉOPHRASTE.*

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

*DORTIDIUS.*

Dans le fond, tu pouvais espérer beaucoup mieux.

*VALERE.*

Messieurs.

*DORTIDIUS.*

Non, je le pense, & c'est sans flatterie.

*VALERE.*

Vous voulez...

*DORTIDIUS.*

Nous savons honorer ton génie.

*VALERE.*

Ah ! tu me rends confus avec ces complimens.

*DORTIDIUS.*

Mais, c'est la vérité.

*VALERE.*

Si j'avais tes talens,

Si je réunissais tes qualités sublimes,  
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

T H É O P H R A S T E.

Et la future enfin consent donc ?

V A L E R E.

A regret ;  
Mais que me fait à moi son déplaisir secret ?

T H É O P H R A S T E.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

D O R T I D I U S.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

V A L E R E.

Je ne fais quel Rival me dispute son cœur,  
Mais Cydalise, au fond, n'en a que plus d'ardeur.

D O R T I D I U S, *en riant.*

Cydalise.... conviens que la dupe est bien bonne.

V A L E R E.

Que mon hymen s'acheve, & je te l'abandonne.  
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus longtems,  
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

D O R T I D I U S.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

T H É O P H R A S T E.

Ma foi, je quitte aussi ; le moyen d'y suffire !

(*A Valere.*)

Toi, du moins, tu pouvais, animé par l'espoir,  
Te faire une raison, t'ennuyer par devoir,  
Et l'Amour....

V A L E R E, *riant.*

Oui, l'Amour! c'est bien ce qui me tente!

D O R T I D I U S.

Il épouse parbleu dix mille écus de rente.

V A L E R E, *à Théophraste.*

Quoi donc! me trouves-tu le ton d'un Amoureux?  
Ce ferait à mon âge un ridicule affreux.

On revient aujourd'hui de cette erreur commune,  
Et l'on songe au plaisir, mais après la fortune,

T H É O P H R A S T E.

Il a vraiment raison.

D O R T I D I U S.

Je pense comme lui.

V A L E R E.

Aurais-je sans cela pu supporter l'ennui  
Qui m'obsédait sans cesse auprès de cette folle?  
Eût-elle été Venus, j'aurais quitté l'idole.  
Oh! je ne donne pas dans de pareils travers,

T H É O P H R A S T E.

On devrait l'avertir de réformer ses airs;  
Elle était autrefois moins difficile à vivre;

D'où vient qu'elle a changé?

V A L E R E.

Mais c'est depuis son Livre.

T H É O P H R A S T E.

Quoi ! sérieusement le fait-elle imprimer ?

V A L E R E.

Oui.

T H É O P H R A S T E.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

D O R T I D I U S.

Sais-tu bien qu'au besoin ce trait pourrait suffire,  
Si tu pensais jamais à la faire interdire ?

T H É O P H R A S T E , à Valere.

Connais-tu son discours sur *les devoirs des Rois* ?

V A L E R E

Ah ! ne m'en parle pas , je l'ai relu vingt fois ;  
Il fallait , à toute heure , effuyer cet orage.

D O R T I D I U S , sérieusement.

Entre nous , cependant , c'est son meilleur ouvrage.  
Le crois-tu de sa main ?

V A L E R E.

Bon ! tu veux plaisanter.

D O R T I D I U S , toujours sérieusement.

Non , d'honneur , il me plaît.

V A L E R E.

Et tu peux t'en vanter !

D O R T I D I U S.

Je te dis qu'il est bien ; mais très-bien.

V A L E R E.

Tu veux rire.

C'est une absurdité qui va jusqu'au délire.

D O R T I D I U S.

Si j'en pensais ainsi , je le dirais très-bas.

V A L E R E.

Va , ton air sérieux ne m'en impose pas.

D O R T I D I U S , *fâché.*

Enfin , Monsieur décide , & chacun doit se taire.

V A L E R E.

Mais au ton que tu prends , je t'en croirais le pere.

D O R T I D I U S.

Eh ! bien , s'il était vrai...

V A L E R E.

Ma foi , tant pis pour toi.

D O R T I D I U S , *plus fâché.*

Mais , mon petit Monsieur.

V A L E R E.

Je suis de bonne foi.

DORTIDIUS.



D O R T I D I U S.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

V A L E R E.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

D O R T I D I U S.

Vous me poussez à bout !

V A L E R E.

Et j'en ris, qui plus est.

D O R T I D I U S, *furieux.*

Ah ! c'en est trop enfin.

T H É O P H R A S T E.

Eh ! Messieurs, s'il vous plaît...

D O R T I D I U S.

Plaisant original, pour me rompre en visière !

T H É O P H R A S T E, *se mettant entr'eux.*

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Molière.

Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

V A L E R E.

Moi, j'ai raison.

T H É O P H R A S T E, *à Valère.*

Sans doute.

D O R T I D I U S.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE à *Dortidius*.

Vraiment , non. Mais enfin on pourrait vous  
entendre ,

Et déjà Cydalise aurait pu nous surprendre.

DORTIDIUS.

L'estime qui toujours devrait nous animer....

THÉOPHRASTE.

Il n'est pas question , Messieurs , de s'estimer ;  
Nous nous connaissons tous : mais du moins la  
prudence

Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.  
C'est par ces beaux dehors que nous en imposons :  
Et nous sommes perdus , si nous nous divisons.  
Il faut bien se passer certaines bagatelles.  
Tenez , on vient à nous. Oubliez vos querelles.

## SCENE IV.

CYDALISE , LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un Livre à la main*.

**P**ardon , si j'ai tardé ; je m'occupais de vous ,  
Et ce sont-là toujours mes momens les plus doux.  
Asseyons-nous, Messieurs. Ah ! vous voilà, Valere ?  
On vient de m'apporter le projet du Notaire ,

Vous en ferez content.

V A L E R E.

Le plus cher de mes vœux,  
Vous le savez, Madame, en formant ces beaux  
nœuds,

C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

C Y D A L I S E.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,  
Je m'acquitte envers vous. Mais, Messieurs, à  
l'instant

Vous parliez avec feu. Quel sujet important  
Pouvait vous diviser? J'ai cru, du moins, entendre  
Que l'on se disputait.

V A L E R E, *avec un peu d'embarras.*

Il est vrai.

C Y D A L I S E.

Puis-je apprendre  
Sur quoi vous dissertiez avec tant d'intérêt?

V A L E R E.

Puisqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

C Y D A L I S E.

Moi?

V A L E R E.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

228 *LES PHILOSOPHES,*  
*CYDALISE.*

Quoi donc?

V A L E R E.

Ah! je ne puis en dire davantage.  
Je ne fais point louer en présence des gens.  
Parlez, Messieurs, parlez.

T H É O P H R A S T E.

Tu permets?

V A L E R E.

J'y consens.

T H É O P H R A S T E.

Dans les siècles passés on cherchait un génie,  
Qu'on pût vous comparer. Je citais Aspasia,  
Et Monsieur se fâchait de la comparaison.

V A L E R E.

Je la trouve choquante, & voici ma raison.  
Aspasia autrefois put briller dans Athènes;  
Mais la Philosophie y fleurissait à peine.  
Tous les peuples frappés de son éclat nouveau,  
Dûrent se prosterner autour de son berceau;  
Tout fut surpris alors. Des talens ordinaires  
Brillaient à peu de frais, dans ces siècles vulgaires;  
Mais de nos jours l'esprit a fait tant de progrès;  
Il est si difficile, après tant de succès,  
De se mettre au niveau de ces hommes célèbres  
Par qui la barbarie a vu fuir ses ténèbres;

Que je ne puis souffrir, fans me mettre en cour-  
roux ,

Que l'on balance encor entre Aspasie & vous.

( *A Théophraste.* )

Comparez donc les tems, & voyez où vous êtes.

T H É O P H R A S T E,

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

V A L E R E.

Allons , vous aviez tort.

T H É O P H R A S T E.

Je le fens , j'en rougis.

C Y D A L I S E.

N'allez pas là-dessus demander mon avis ;

Je fais trop . . .

V A L E R E , *avec un ton de vérité.*

Nous favons que vous êtes sublime.

D O R T I D I U S.

Ce sont nos sentimens; mais comme il les exprime!

Il fait tout embellir.

C Y D A L I S E , *vivement.*

Ah ! c'est la vérité.

V A L E R E , *lui baisant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité ?

## CYDALISE.

Je devrais le gronder, son esprit me désarme ;  
On ne peut y tenir, & je suis sous le charme.\*

## DORTIDIUS.

Personne ne fait mieux se rendre intéressant.

## VALERE, à Dortidius.

Je vois que le génie est toujours indulgent.

## CYDALISE.

Monsieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles?

## DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles :  
Que me fait le succès d'un siège ou d'un combat ?  
Je laisse à nos oisifs ces affaires d'Etat.  
Je m'embarrasse peu du pays que j'habite,  
Le véritable Sage est un Cosmopolite.

## CYDALISE.

On tient à la Patrie, & c'est le seul lien...

## DORTIDIUS.

Fi donc ! c'est se borner que d'être citoyen.  
Loin de ces grands revers qui désolent le Monde,  
Le Sage vit chez lui dans une paix profonde ;  
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur ;

\* Voyez le *Fils Naturel* page 168 : je m'écriai presque sans le vouloir, *il est sous le charme.*

Il est son seul Monarque & son Législateur.  
Rien ne peut altérer le bonheur de son être :  
C'est aux Grands à calmer les troubles qu'ils font  
naître.

T H É O P H R A S T E.

Il voit en philosophe , & c'est voir comme il faut.

C Y D A L I S E.

On ne trouve jamais son esprit en défaut.

V A L E R E.

Madame, il a raison. L'esprit philosophique  
Ne doit point déroger jusqu'à la politique.  
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importants,  
S'enfoncent par degrés dans l'abîme des tems.  
Tout cela disparaît au flambeau du génie ,  
Et si l'on peut parler sans fausse modestie ,  
Excepté vous, & nous, je ne découvre rien  
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

C Y D A L I S E.

Oui , véritablement , ce sont-là des miseres.

T H É O P H R A S T E.

Qu'il faut abandonner à des esprits vulgaires.

C Y D A L I S E.

Je n'appellerai pas de votre autorité.  
A propos , parle-t-on de quelque nouveauté ?

232    *LES PHILOSOPHES,*  
          *V A L E R E.*

Nous n'en protégeons qu'une.

*C Y D A L I S E.*

Un chef-d'œuvre, sans doute?

*V A L E R E.*

C'est une découverte, une nouvelle route,  
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer;  
Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

*C Y D A L I S E.*

Une Tragédie?

*V A L E R E.*

Oui, purement domestique,\*  
Comme nous les voulons.

*C Y D A L I S E.*

Je craindrais la critique;  
Contre les nouveautés elle a toujours raison;  
Et le Public....

*V A L E R E.*

Vraiment, il décide en oïson;  
Nous savons bien cela: mais nous ferons la guerre.

*C Y D A L I S E.*

Je ne fais, le vieux goût tient encore au Parterre.

---

\* Voyez les Entretiens à la suite du *Fils Naturel*.



V A L E R E.

Nous risquons , il est vrai , surtout les premiers  
jours :

Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.

Nous avons des amis , qui de loges en loges ,

Vont crier au miracle , & forcer les éloges ;

N'avons-nous pas d'ailleurs le succès des Soupés ?

C Y D A L I S E.

Oui ; je n'y songeais pas , & vous me détrompez.

V A L E R E.

Nous avons tant de gens qui pour nous se dé-  
vouent ,

Tant de petits Auteurs qui par orgueil nous louent ,

Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens ,

Nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.

T H É O P H R A S T E , *riant*.

Ha , ha , ha , ha , ha , ha , c'est la vérité pure.

V A L E R E.

Mais non , sans plaisanter , j'en ferais la gageure.

C Y D A L I S E.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-  
tems ?

V A L E R E.

Nous sommes occupés de soins plus importants.

C Y D A L I S E.

Quoi donc ?

234 LES PHILOSOPHES,

V A L E R E.

Certain Auteur dans une Comédie  
Veut, dit-on, nous jouer.

C Y D A L I S E.

L'entreprise est hardie.

D O R T I D I U S, *avec feu.*

Nous jouer ! Mais vraiment, c'est un crime d'état.  
Nous jouer !

V A L E R E.

Nous saurons parer cet attentat.

C Y D A L I S E.

Ah ! le Public entier...

D O R T I D I U S.

Nous pourrions nous méprendre,  
Nous l'avons mal mené, s'il allait nous le rendre.

C Y D A L I S E.

Les Magistrats en corps élèveraient la voix.

T H É O P H R A S T E.

Nous nous sommes brouillés avec ces gens de loix.

C Y D A L I S E.

Mais la Cour ...

V A L E R E.

Ne prendra jamais notre querelle ;  
Nous en avons agi lestement avec elle.

## D O R T I D I U S.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

## T H E O P H R A S T E.

Oui, du moins on pourrait essayer s'il a peur.

## V A L E R E.

Le pis aller, Meilleurs, c'est d'attendre l'orage.  
Jusques-là, diffamons & l'Auteur & l'ouvrage ;  
Armons la main des fots pour nous venger de lui ;  
Portons des coups plus sûrs en nous servant  
d'autrui.

Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices ?  
Nous aurons un parti jusques dans les coulisses.  
Il faut de la Cabale exciter les rumeurs,  
Nous montrer, même en loge, aux yeux des  
spectateurs.

Je connais le Public, nous n'avons qu'à paraître :  
Il nous craint.

## C Y D A L I S E.

C'est bien dit : qui le brave est son maître.  
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.  
Il devrait être ici : qui peut le retenir ?

## D O R T I D I U S.

Peut-être est-il là bas.

## C Y D A L I S E.

C'est ce que je soupçonne.  
Holà ! quelqu'un.

S C E N E V.

UN LAQUAIS , CYDALISE , LES  
PHILOSOPHES.

LE LAQUAIS.

**M**adame ?

CYDALISE.

Il n'est venu personne

Pour des Livres ?

LE LAQUAIS.

Personne.

CYDALISE, *avec un mouvement d'inquiétude.*

Un ordre clandestin

L'aurait-il fait saisir ? ... Appelez Valentin.

LE LAQUAIS.

Madame, il est fort mal, & l'on craint pour sa vie.

DORTIDIUS.

Tant mieux ! c'est un sujet pour notre anatomie.

CYDALISE.

Mais est-il donc si mal ?

LE LAQUAIS.

Il est désespéré,

Madame, & je le tiens pour un homme enterré.

D O R T I D I U S.

Le pauvre Valentin ! c'est un garçon que j'aime,  
Et qu'il me tarde bien de différer moi-même.

( *A Cydalise.* )

Mais vous deviez, je crois, commencer votre  
cours,

Madame ; cependant vous différez toujours.

C Y D A L I S E.

Ce projet, de ma part, n'était qu'un pur caprice...

L E L A Q U A I S.

Voici le Colporteur.

( *Il sort.* )

## S C E N E V I.

M. PROPICE, CYDALISE,  
LES PHILOSOPHES.

C Y D A L I S E.

**E**Ntrez, Monsieur Propice.  
Avez-vous du nouveau ?

M. P R O P I C E.

Je ne cours pas après,

238 LES PHILOSOPHES,

Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiscrets*?

C'est une gaillardise assez philosophique,

Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en est comique,

Mais cela n'est plus neuf.

M. PROPICE.

Cela se vend toujours.

CYDALISE.

Passons.

M. PROPICE.

Connaissez-vous la *Lettre sur les sourds*?

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit présent.

DORTIDIUS.

Tout son mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Pere de famille*?

Cela n'est pas trop bon.

DORTIDIUS, *ironiquement*.

Vous vous y connaissez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois assez.

Pour le *Livre des Mœurs*, je me souviens,

Madame,

De vous l'avoir vendu.

( *Il lit les titres.* )

*Réflexions sur l'Ame.*

C Y D A L I S E.

Voyons. Je le connais. Est-ce tout ?

M. P R O P I C E.

Vraiment, non.

*L'interprétation de la Nature.*

C Y D A L I S E.

Bon.

C'est un Livre excellent !

D O R T I D I U S.

Sublimé !

T H É O P H R A S T E.

Nécessaire !

C Y D A L I S E.

Je le garde ; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. P R O P I C E.

Ceci, c'est le *Discours sur l'inégalité.*

C Y D A L I S E, *le prenant.*

Ah ! je vais le relire avec avidité.

Quel est cet autre écrit... là... que je vois en tête ?

M. P R O P I C E.

Madame, ce n'est rien ; c'est le *Petit Prophète.*

240 *LES PHILOSOPHES,*

*CYDALISE.*

Ah! ah! Je m'en souviens; il est très-amusant.

*M. PROPICE.*

Oui, c'est un badinage infiniment plaisant.

N'attendez-vous plus rien de mon petit service?

*CYDALISE.*

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monsieur Propice.

---

## *S C E N E VII.*

*CYDALISE, LES PHILOSOPHES.*

*CYDALISE.*

**A**H! Je relirai donc mon Livre favori.

*V A L E R E.*

Quoi? *l'Inégalité*? C'est bien le mien aussi.

*T H É O P H R A S T E.*

Ce Livre est un trésor; il réduit tous les hommes  
Aurang des animaux, & c'est ce que nous sommes.  
L'homme s'est fait esclave en se donnant des loix.  
Et tout n'irait que mieux s'il vivait dans les bois.

*CYDALISE.*

Pour moi, je goûterais une volupté pure  
A nous voir tous rentrer dans l'état de Nature.

*THÉOPHRASTE.*



## T H É O P H R A S T E.

Les esprits dans l'erreur sont encor trop plongés ;  
Et l'on est retenu par tant de préjugés ;  
Il est tant de savans qui n'en ont pas l'étoffe !...

C Y D A L I S E.

Mais , que nous veut Marton ?

---

## S C E N E   V I I I .

M A R T O N , C Y D A L I S E ,  
L E S   P H I L O S O P H E S .

M A R T O N .

**M** Adame , un Philosophe  
Demande à vous parler.

C Y D A L I S E .

Il se nomme ?

M A R T O N .

Crispin.

C Y D A L I S E .

Le nom est singulier.

D O R T I D I U S .

Oui , parbleu !

242    *LES PHILOSOPHES,*  
CYDALISE.

Mais enfin ,  
Les noms ne prouvent rien : ah ! Ciel ! quelle surprise !

---

S C E N E IX.

CRISPIN , CYDALISE , LES PHILOSOPHES , MARTON.

CRISPIN , *allant à quatre pattes.*

**M** Adame , elle n'a rien dont je me formalise.  
Je ne me règle plus sur les opinions ,  
Et c'est-là l'heureux fruit de mes réflexions.  
Pour la Philosophie un goût à qui tout cede  
M'a fait choisir exprès l'état de quadrupede ;  
Sur ces quatre pilliers mon corps se soutient  
mieux ,  
Et je vois moins de fots qui me blessent les yeux.

CYDALISE , *à Valere.*

Il est original du moins dans son système.

V A L E R E.

Mais il est fort plaisant.

M A R T O N.

Moi , je sens que je l'aime.

## C R I S P I N.

En nous civilisant , nous avons tout perdu ,  
La santé , le bonheur , & même la vertu.  
Je me renferme donc dans la vie animale ;  
Vous voyez ma cuisine , elle est simple & frugale.\*  
On ne peut , il est vrai , se contenter à moins ;  
Mais j'ai su m'enrichir en perdant des besoins.  
La fortune autrefois me paraissait injuste ;  
Et je suis devenu plus heureux , plus robuste  
Que tous ces Courtisans dans le luxe amollis ,  
Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.  
Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages ,  
Madame , je venais vous rendre mes hommages ,  
Inviter ces Messieurs , peut-être , à m'imiter ;  
Du moins , si mon exemple a de quoi les tenter.

## C Y D A L I S E.

Savez-vous qu'on démêle , à travers sa folie ,  
De l'esprit ?

## D O R T I D I U S.

Mais beaucoup.

## M A R T O N.

Je dirais du génie ,  
Et jamais Philosophe à ce point ne m'a plu.

---

\* Il tire une Laitue de sa poche.

C'est ce que nous cherchions ; un homme convaincu

Qui plein de son système , & bravant la critique ,  
Aux spéculations veut joindre la pratique.

C Y D A L I S E.

Dans le fond , ce serait un homme à respecter ,  
Mais par les préjugés on se sent arrêter.

C R I S P I N.

Ma résolution peut vous sembler bizarre.

C Y D A L I S E.

Vous donnez , à vrai dire , un exemple bien rare ;  
Mais votre empressement ne peut qu'être flatteur ;  
Vous êtes Philosophe , & même à la rigueur.

C R I S P I N.

Je me suis interdit de consulter les modes ,  
J'ai cru que des habits devaient être commodes ,  
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

T H É O P H R A S T E.

On juge ici , Monsieur , l'homme par ce qu'il vaut ,  
Et non par les habits.

C R I S P I N.

C'est penser en vrai Sage.

C Y D A L I S E.

Mais qui peut nous venir ?

## S C E N E X.

M. CARONDAS, CYDALISE,  
LES PHILOSOPHES, CRIS-  
PIN, MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Crispin ;  
& marquant de l'embarras.*

**J'**Ai rempli mon message ,  
Madame.... & le Notaire... arrive en un moment.

C Y D A L I S E.

Qu'avez-vous ?

M. CARONDAS , *montrant Crispin qui  
se cache un peu derriere Cydalise.*

Quel est donc cet animal plaissant ?

C Y D A L I S E.

C'est un grand Philosophe , il sera de la fête.

C R I S P I N.

En vérité... Madame...

M. CARONDAS, *à Valere.*

Ah ! la maudite bête !

Nous sommes découverts.

246      *LES PHILOSOPHES,*  
*V A L E R E.*

Eh ! comment ?

*M. C A R O N D A S.*

C'est Crispin ,

Le valet de Damis.

*C R I S P I N , se relevant.*

Eh ! oui , Monsieur Frontin :

Parlez haut ; oui , c'est lui.

*C Y D A L I S E.*

Quel est donc ce mystere ?

*C R I S P I N , en montrant Valere à Cydalise.*

Le valet de Monsieur est votre Secretaire ,

Et je me suis servi de ce déguisement ,

Pour remettre en vos mains un billet important ?

( *Montrant Monsieur Carondas.* )

Surpris chez ce fripon.

*C Y D A L I S E , ouvrant le billet.*

Je connais l'Ecriture ;

( *A Valere.* )

C'est la vôtre , Monsieur.

*C R I S P I N.*

Lisez , je vous conjure.

*V A L E R E , aux Philosophes.*

Ah ! nous sommes perdus !

CYDALISE, *lit haut, mais d'une voix altérée, & qui s'affaiblit peu-à-peu.*

» Je te renvoye , mon cher Frontin , ce re-  
 » cueil d'impertinences que Cydalise appelle son  
 » Livre. Continue de flatter cette folle , à qui  
 » ton nom savant en impose. Théophraste , &  
 » Dortidius viennent de me communiquer un  
 » projet excellent qui achevera de lui tour-  
 » ner la tête , & pour lequel tu nous feras  
 » nécessaire. Ses ridicules , ses travers , ses...

C R I S P I N.

Elle baisse la voix ,  
 Et n'ira pas plus loin , à ce que je prévois.

M. C A R O N D A S.

Ah ! traître de Crispin !

D O R T I D I U S , à Valere.

L'aventure est fâcheuse ,  
 Mais nous y sommes faits.

V A L E R E , *bas.*

Quelle disgrâce affreuse !  
 Que lui dire ? Sortons.

C Y D A L I S E.

Lisez , Monsieur , lisez ;  
 Et justifiez-vous après , si vous l'osez.  
 De vos séductions j'étais donc la victime !  
 Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l'abîme !

248 LES PHILOSOPHES,

Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi ?

Allez , & de vos jours ne paraîſſez ici.

Votre conſuſion ſuffit à ma vengeance.

Ingrats ! d'autres peut-être auront moins d'indulgence.

C'eſt le dernier eſpoir de mon cœur outragé,

Partez.

V A L E R E , *furieux.*

Ah ! malheureux !

M. C A R O N D A S.

Voilà notre congé,

( *Ils ſortent* )

C Y D A L I S E.

Les cruels , à quel point ils m'avaient prévenue !

---

SCENE DERNIERE.

DAMIS , ROSALIE , CYDALISE ,  
MARTON , CRISPIN.

C Y D A L I S E.

Venez, Damis, venez ; je ſens que votre vue  
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

D A M I S.

Les voilà démaſqués ; l'erreur n'a qu'un moment :



Ils sont assez punis de n'être plus à craindre ,  
Et ce n'est plus à vous, Madame, de vous plaindre.

C Y D A L I S E.

A ces hommes pervers j'avais sacrifié  
Les devoirs les plus saints , & même l'amitié.  
Vous êtes bien vengé. Ma chere Rosalie ,  
Je reconnais mes torts : que ton cœur les oublie.  
Je les répare tous en te donnant Damis.

D A M I S.

Vous trouverez en moi les sentimens d'un fils.

R O S A L I E.

Tous mes vœux sont remplis ; le Ciel me rend  
ma mere,

C R I S P I N.

Moi , j'épouse Marton pour terminer l'affaire.

M A R T O N , *au public.*

Des Sages de nos jours nous distinguons les traits :  
Nous démasquons les faux , & respectons les vrais.

*Fin du troisieme & dernier Acte.*



---

---

# EXAMEN

## DE LA COMÉDIE

### *DES PHILOSOPHES.*

PEu de personnes ont envisagé cette Comédie sous un rapport qui la caractérise particulièrement, & qui consiste dans une difficulté vaincue, dont on se rappelle peu d'exemples.

On n'a gueres entrepris de faire rire sur la Scene, aux dépens de quelque personnage, sans le dégrader, en quelque sorte, aux yeux des spectateurs, en lui prêtant, ou des idées ridicules auxquelles il attache une importance comique, ou une maniere de s'exprimer triviale & risible, ou bien, enfin, en lui supposant une crédulité sans bornes, & qui le fait donner dans tous les pieges qu'on veut lui tendre. Ce sont à-peu-près là toutes les sources du ridicule : aussi le divin Moliere s'est-il servi de tous ces moyens dans la Comédie des *Femmes Savantes*. *Trissotin* & *Vadius* disent & font beaucoup de sottises. On

s'extasie sur le mot *Amarante* ; on s'épuise en commentaires sur le *quoi qu'on die*, & sur la réflexion ridiculement platte que fait *Trissotin* en voyant tomber un Laquais :

Bien lui prend de n'être pas de verre.

Le Sonnet & le Madrigal sont deux chefs-d'œuvre d'impertinence. Le comique abonde ; mais aussi l'Auteur a-t-il recours à toutes les manières de charger ses personnages ; il les livre à la risée du peuple même , capable de sentir toutes les balourdises qu'il leur prête.

L'Auteur des *Philosophes*, au contraire, ne pouvait dégrader les siens , sans les rendre méconnaissables. Il fallait à la fois les représenter comme ridicules, & leur conserver de l'esprit, des connaissances, même, & ce ton fastueux, imposant, élevé, qu'ils ont pris dans le monde & dans leurs ouvrages. Il fallait attacher du comique à des idées nouvelles au Théâtre, telles que les sentimens philosophiques de *Cydalise* pour sa fille, ceux de *Valere* sur l'intérêt personnel ; enfin il fallait peindre par l'action l'embarras d'une femme savante qui veut écrire, dans l'absence de celui qui l'assiste ordinairement dans ses productions : voilà ce qui rendait, peut-être, ce sujet un des plus difficiles qui eût jamais été traité sur la Scene.

Eh ! que l'on ne dise pas que le *Misanthrope* & le *Méchant* sont deux caractères qui font rire, sans le mélange de cette charge qu'il est d'usage de donner aux personnages que l'on veut rendre comiques. L'intention de Molière, ni de M. Gresset, n'a pas été de jeter du ridicule sur ces deux personnages. *Cléon* est un homme agréable & dangereux ; *Alceste* est un caractère outré, mais respectable. Ni l'un ni l'autre ne sont dégradés pour devenir plaisans, au lieu que le dessein de l'Auteur des *Philosophes* était de rendre véritablement ridicules les personnages qu'il a introduits sur la Scène, de faire rire à leurs dépens, & il y a réussi, sans altérer la sorte de dignité dont ils se prévalent, & sans les rapprocher du peuple par aucune plaisanterie qui fût au-dessous de son sujet.

Ceux qui auront pesé cette difficulté, & fait attention au genre dans lequel l'Auteur a écrit, ne seront point étonnés qu'il n'ait pas donné à sa Pièce plus d'étendue, & qu'il ne l'ait pas portée à la mesure des cinq Actes. Il ne pouvait se dissimuler la sensation vive que son ouvrage allait produire, l'esprit de parti d'un grand nombre de ses spectateurs, & si sa Pièce eût été plus forte d'intrigue, s'il eût donné au Public le tems de respirer, il est constant qu'il n'avait plus de succès à prétendre. A peine eut-

on écouté ce qui eût servi à préparer, à fonder, à lier les événemens. En un mot, on eut affecté de trouver faible tout ce qui n'eut pas été faillie, trait, Epigramme, & la mauvaise volonté eût faisi avidement le premier prétexte qui se fût offert de troubler la représentation, & d'anéantir l'effet de l'ouvrage.

L'Auteur révèle aujourd'hui son secret. Ce fut celui d'Aristophane dans la Comédie des *Nuées*, & dans la plûpart de ses pieces.

Ce grand Poëte s'occupoit faiblement de sa fable, bien moins essentielle, en effet, dans les jeux de Thalie, qui ne doit jamais sortir de la classe des événemens communs, & qui a toujours raison lorsqu'elle a fait rire, que dans les prestiges de Melpomene, qui ne peut intéresser que par la régularité, l'importance & la majesté de son action. On voit même qu'il affectait de masquer son but par les titres bisarres & indéterminés \* qu'il donnait à presque toutes ses Comédies. Au moyen de cette précaution, les surprises qu'il ménageoit à ses Spectateurs, n'en devenaient que plus piquantes, & il déconcertait, en même-tems, la malignité de ses ennemis, qui ne pouvaient

---

\* On en peut juger par ces titres mêmes : *Les Nuées*, *les Guêpes*, *les Grenouilles*, &c.

hazarder contre ses pieces des critiques prématurées , ni lui reprocher d'avoir mal rempli un objet , que lui-même avait eu l'art de ne point annoncer.

Cette adresse d'Aristophane consistoit , surtout , à laisser sur lui le moins de prise qu'il pouvait à ses Censeurs. Sûr de la richesse de son exécution , du feu de ses détails , & des scenes vives & brillantes qu'il savoit amener dans sa fable , de quelque maniere qu'elle fût conduite , il négligeait tout ce qui aurait pu le gêner dans sa marche , & rallentir l'effet de ces faillies fortement comiques , qui n'appartenaient qu'à lui seul , & que depuis on n'a retrouvées que dans Moliere.

Ce qu'il regardait comme important , & ce qui est véritablement le plus grand mérite de la Comédie , c'était de peindre ses caracteres avec assez de vérité , pour que la charge théatrale , dont il abusait quelquefois , ne pût en altérer la ressemblance. Voilà ce que l'Auteur a tâché d'imiter , & le nom d'Aristophane que ses ennemis mêmes lui ont donné , prouve qu'ils ont été forcés de reconnaître qu'en effet il avait su s'approcher de son modele.

Une des singularités , non moins remarquable de sa Comédie , mais dont on ne connaît pas d'exemple , c'est la hardiesse qu'il eut de

se produire lui-même, en quelque façon, sur la scene, \* & de prédire tous les Libelles qu'on ne manquerait pas de répandre contre lui. Il est bien étonnant qu'il ne se soit trompé sur aucun point, & que ses ennemis n'aient pas eu quelque pudeur de se servir *du canevas* qu'il leur avait, pour ainsi-dire, tracé. Il avait dit que l'on se comparerait à Socrate \*\* ; que l'on rappellerait par conséquent les *Nuées* d'Aristophane; que l'on *diffâmerait* & *l'ouvrage* & *l'Auteur*, & c'est précisément ce qui arriva. On n'écrivit rien de plus, ni de moins : cela seul prouverait combien il avait rencontré juste dans la ressemblance qu'il s'était proposé de donner à ses portraits.

Qu'il lui soit permis, après avoir laissé si long-tems le champ libre à la calomnie, de tirer de la foule des ouvrages qui parurent alors pour & contre lui, quelques *Réflexions* \*\*\* qui furent imprimées dans le tems sur sa Comédie, & qui termineront cet Examen.

» Il est aisé de voir que M. Palissot a été

\* Acte 3. Scene 4.

\*\* Acte 2. Scene premiere, &c.

\*\*\* Elles sont tirées d'un ouvrage intitulé : *Réponse aux différens écrits publiés contre la Comédie des Philosophes*, par M. de la Marche Courmont, Officier Français, mort depuis quelques années dans l'Inde, où il était chargé des ordres du Roi.

## 256 EXAMEN DE LA COMÉDIE

» plus modéré dans ses expressions qu'Aristo-  
 » phane & Moliere. S'il a cru, comme eux,  
 » pouvoir prononcer sur le Théâtre ce mot  
 » sacré de *Philosophie*, il n'a point traité les  
 » Philosophes de *pieds-plats*, de *gredins*, de  
 » *voleurs*, &c.

» Aristophane n'hésite point à peindre So-  
 » crate volant des manteaux. M. *Carondas*,  
 » dira-t-on, vole bien la boîte de *Valere*;  
 » mais *Carondas* n'est point un Philosophe.  
 » C'est une espece de Valet, qui autrefois a  
 » étudié; qui, métamorphosé en pedant, tire  
 » une conclusion toute naturelle du système  
 » de son maître qui ne vole point, lui; mais  
 » qui a des opinions dont il serait facile d'a-  
 » buser dans la pratique. Cette action de *Ca-*  
 » *rondas* est un trait de génie. Combien d'ar-  
 » gumens n'eût-il pas fallu entasser pour dé-  
 » montrer les suites dangereuses d'un système  
 » aussi séduisant que celui qui ramene toutes  
 » les actions des hommes à l'intérêt personnel!  
 » M. Palissot les indique toutes par le seul  
 » geste d'un de ses personnages.

» M. *Triffotin*, dans les *Femmes savantes*,  
 » n'est pas peint avec des couleurs plus adou-  
 » cies, que *Valere* & *Dortidius*, dans les *Phi-*  
 » *losophes*. Dans cette dernière piece, *Valere*  
 » n'est coupable que de flatter la folie d'une  
 » femme



» femme dont il veut épouser la fille par in-  
 » térêt. J'avoue que ce manège suppose de  
 » la fausseté ; mais combien cette fausseté,  
 » sous le nom de politique, n'est-elle pas  
 » commune dans la société ! Molière a mis  
 » *Trissotin* dans une situation plus odieuse. Il  
 » a été informé, par la propre bouche d'*Hen-*  
 » *riette*, de toute l'horreur qu'elle a pour lui ;  
 » elle le menace même, si elle devient son  
 » épouse, du sort qu'il mérite. Il passe sur  
 » tout. C'est un tyran qui ne connaît de loi  
 » que la force & l'intérêt, un lâche, un in-  
 » grat, qui abandonne, au premier revers,  
 » une femme qui venait de lui offrir sa for-  
 » tune. Le caractère de *Valère* ne comporte  
 » ni cette dureté, ni cette bassesse. Il dit bien,  
 » il est vrai, que, sans l'espoir d'épouser  
 » *Rosalie*, il eût, depuis longtems, renoncé  
 » à la société de *Cydalise* qui l'ennuie ; mais  
 » l'eût-il abandonnée dans le malheur, après  
 » tout ce qu'il savait que cette femme crédule  
 » voulait faire pour lui ? M. Paliflot nous le  
 » laisse du moins ignorer. *Vadius* est un co-  
 » quin en action, qui a recours à des Lettres  
 » Anonymes pour perdre un de ses amis, dans  
 » une maison dont celui-ci lui a donné l'entrée\*.

---

\* Notez, à l'avantage de l'Auteur moderne, que  
 Tome II. R

» Je ne justifierai point la Scene de la dis-  
 » pute des Philosophes de quelque ressem-  
 » blance avec celle de *Trissotin* & de *Vadius*.  
 » Je dirai seulement que, dans la Piece nou-  
 » velle, cette Scene me paraît plus adroite,  
 » plus serrée; que *Trissotin* est obligé de se  
 » déclarer brusquement l'Auteur du Sonnet,  
 » au lieu qu'une mauvaise honte empêche *Dor-*  
 » *tidius* de s'avouer le pere du *Discours sur*  
 » *les devoirs des Rois*, & que *Valere* le devine  
 » au ton sérieux avec lequel il prend la dé-  
 » fense de cet ouvrage. J'ajouterai qu'enfin  
 » M. Palissot sentant la ressemblance s'ap-  
 » procher, l'a évitée en terminant la dispute  
 » par ce vers si heureux qu'il met dans la bou-  
 » che de *Théophraste* :

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.

» Dans les *Philosophes*, l'arrivée de *Cydalise*  
 » rend la Scene plus théâtrale. Cette entrée  
 » met les caracteres des personnages dans tout  
 » leur jour. On voit quel art ces séducteurs em-  
 » ploient pour subjuguier *Cydalise*, qui de son

---

*Trissotin* & *Vadius* étaient deux personnages réels, re-  
 connus du tems de Moliere, & que celui de *Valere*,  
 dans la Comédie des *Philosophes*, n'a pas même occa-  
 sionné une application.

» côté montre le fonds inépuisable de sa cré-  
 » dulité

» La querelle de *Trissotin* & de *Vadius* se  
 » passe en présence de *Philaminte*, chose peu  
 » décente, surtout selon les mœurs du tems  
 » de Moliere, qui ne permettaient pas une  
 » scene d'injures dans l'appartement d'une fem-  
 » me honnête. *Philaminte* & les autres Ac-  
 » teurs pâtiſſent pendant cette Scene à laquelle  
 » ils ne prennent aucune part, & que l'on se  
 » met un peu tard en devoir d'appaiser. D'ail-  
 » leurs cette Scene est entièrement épisodique;  
 » elle ne tient à rien; elle ne produit rien,  
 » non plus que le ressentiment & la Lettre  
 » Anonyme de *Vadius*.

» La dispute des Philosophes est bien au-  
 » trement liée au sujet; elle est d'un plus  
 » grand intérêt. On voit le parti prêt à se di-  
 » viser, & à faire tout manquer par cette di-  
 » vision. *Cydalise*, ou du moins ses ouvra-  
 » ges, sont le principal objet de la dispute:  
 » le spectateur craint qu'elle ne l'ait entendue;  
 » qu'éclairée sur la maniere dont ces Messieurs-  
 » là trompent, elle ne rompe le mariage de  
 » *Valere*, & que la piece ne finisse brusque-  
 » ment. L'embarras où l'arrivée de *Cydalise*  
 » jette les Philosophes, l'adresse avec laquelle  
 » ils se tirent de ce pas glissant, produisent

» une Scene admirable ; le dénouement qu'on  
 » avait entrevû s'éloigne , & la piece se sou-  
 » tient encore pendant fix Scenes.

» Le rôle de *Propice* , on en convient , est  
 » épifodique ; mais ne tient-il pas au fond du  
 » fujet plus qu'on ne penfe ? Ce Colporteur  
 » ne femble-t-il pas amené pour déprimer les  
 » talens des Philofophes , non feulement aux  
 » yeux du Public , mais même à ceux de *Cy-  
 » dalife* ; en un mot , pour donner atteinte à  
 » l'empire qu'ils fe font établi fur fon efprit  
 » par leur réputation ufurpée ?

» De cette Scene , neuve au Théâtre , &  
 » qui est un excellent canevas de critique , il  
 » fort une fituation vraiment comique , celle  
 » de *Dortidius* , qui voit tous fes ouvrages  
 » critiqués par un vil Colporteur , dont les  
 » décifions font cependant d'un grand poids ,  
 » puifqu'il ne fe donne que comme l'écho de  
 » la voix publique. Cette fituation adroite est  
 » une fuite de la difpute , & fait à peu près  
 » la même impreflion fur le fpectateur. On  
 » craint encore que le fenfible , l'orgueilleux ,  
 » le bouillant *Dortidius* , qui prend la défenfe  
 » de tous les livres qui font de lui , & qu'il  
 » n'ofe avouer , ne rompe enfin la glace , dût-  
 » il par quelque imprudence éclairer *Cydalife*.  
 » Ce prétendu Philofophe , que fon amour

» propre met à la torture , est un tableau bien  
 » choisi & bien peint. Dès que *Cydalise* a paru,  
 » *Dortidius* s'est couvert du manteau de la Phi-  
 » losophie & du stoïcisme ; mais ce manteau  
 » devient peu à peu une draperie légère , à tra-  
 » vers laquelle on apperçoit le nud\*.

» Dans la Comédie de Moliere , *Philaminte*  
 » est une femme qui se croit en état de juger ;  
 » mais qui n'a jamais écrit ; qui a quelques  
 » connaissances dont elle fait un usage ridicule ,  
 » & dont le fort est la Grammaire.

» *Cydalise* a la fureur de se croire Auteur ;  
 » mais sa folie est la Métaphysique , la Morale ,  
 » & même la Politique. *Philaminte* n'est que  
 » ridicule , *Cydalise* est pervertie par des systé-  
 » mes pernicioeux , qui lui font étouffer les  
 » sentimens les plus tendres de la Nature ,  
 » qu'elle ne prend plus que pour des préjugés.  
 » *Philaminte* est une femme sans génie , qui ne  
 » s'occupe que de mots ; *Cydalise* a de l'esprit ;  
 » mais elle en veut trop avoir ; elle prétend au  
 » génie ; enfin elle croit avoir fait un Livre ,  
 » & ce Livre est l'ame de toute la piece.

» *Trissotin* est un pédant , un poëte ridicule

---

\* Cette Scene du Colporteur prépare d'ailleurs , avec assez d'adresse , l'arrivée de *Crispin* , en portant la conversation sur le Livre de l'*Inégalité des Conditions*.

» & décrié; *Valere* est un Philosophe en re-  
 » putation, un homme du monde qui donne  
 » le ton; il est le chef d'un parti florissant; il  
 » a subjugué le Public; il a tourné l'esprit de  
 » *Cydalise* en la remplissant de ses systèmes;  
 » quelles oppositions!

» Un reproche flatteur que l'on a fait à M.  
 » Palissot, c'est d'avoir brusqué le dénouement  
 » de sa piece. Ce reproche semble venir du  
 » plaisir même qu'elle a fait. J'ai entendu dire  
 » que *Cydalise* passait trop rapidement de l'extrê-  
 » me confiance, au parti de bannir les Philoso-  
 » phes de sa société; mais ce passage rapide de  
 » l'affection à la haine & au mépris, lorsque nos  
 » yeux se sont ouverts sur le compte de ceux  
 » qui nous ont abusés, est dans la nature, &  
 » plus il est subit, plus il est dans l'ordre des  
 » passions.

» Ce dénouement, d'ailleurs, n'est point aussi  
 » brusque qu'on voulait le croire. Il est préparé,  
 » annoncé dès la première Scene du troisième  
 » Acte. On l'attend dès que l'on voit paraître  
 » *Crispin*; on fait que ce *Valet* s'est proposé  
 » de détromper *Cydalise*; on fait qu'il est por-  
 » teur de la Lettre interceptée qui doit pro-  
 » duire cet effet. Ce dénouement ne tombe donc  
 » pas des nues, & n'est donc point aussi pué-  
 » rile (qu'on me permette cette expression)

» que celui des *Femmes Savantes* ; que ces deux  
 » Lettres fabriquées dont personne ne saurait  
 » être la dupe. Il est encore plus moral. Mo-  
 » lière ménage à *Trissotin* l'honneur de la re-  
 » traite , ce qui est un peu contre le but de  
 » la Comédie. Les deux personnages odieux  
 » ne sont point punis. Il n'arrive rien à *Va-*  
 » *dus* de sa Lettre Anonyme, & l'ingrat &  
 » lâche *Trissotin* n'a que le désagrément d'a-  
 » voir refusé un mariage qui lui aurait été  
 » avantageux , malheur qui arrive à beaucoup  
 » d'honnêtes gens : le dénouement des *Philo-*  
 » *sophes* est certainement plus complet.

» J'ai indiqué & discuté tous les points de  
 », ressemblance dont la Critique a pu s'armer  
 », contre cette Comédie. Qu'il me soit permis à  
 », présent, de demander aux Censeurs à quoi  
 », ils peuvent assimiler les Scènes neuves qui  
 », sont dans cette pièce ? Celle de *Cydalise* &  
 », de *Rosalie* au premier Acte ; celle de *Carondas*  
 », & de *Valère* au second ; celle de *Cydalise*  
 », avec les Philosophes assemblés ; celle de *Pro-*  
 », *pice* & de *Crispin*, Scènes dont aucun Théâ-  
 », tre ne fournit d'exemples, & que le Public  
 », a si bien reçues que les principaux vers en  
 », ont passé en proverbe, & ont déjà fourni le  
 », sujet de cent gravûres.

», Je pourrais convenir de quelques défauts

„ échappés à l'Auteur de cette Comédie ; mais  
 „ je n'ai entrepris ni un éloge , ni une critique.  
 „ J'ai cru devoir détruire de fausses imputa-  
 „ tions , & j'ai pensé que l'on pouvait , sans  
 „ se déclarer en faveur d'aucun parti , prendre  
 „ la défense de la vérité , & celle d'un homme  
 „ assez courageux pour avoir tenté d'affranchir  
 „ la République des Lettres du joug qu'elle  
 „ était prête à subir : d'un homme assez phi-  
 „ losophe pour avoir attaqué des principes  
 „ contraires aux mœurs & à l'harmonie de la  
 „ société. ”

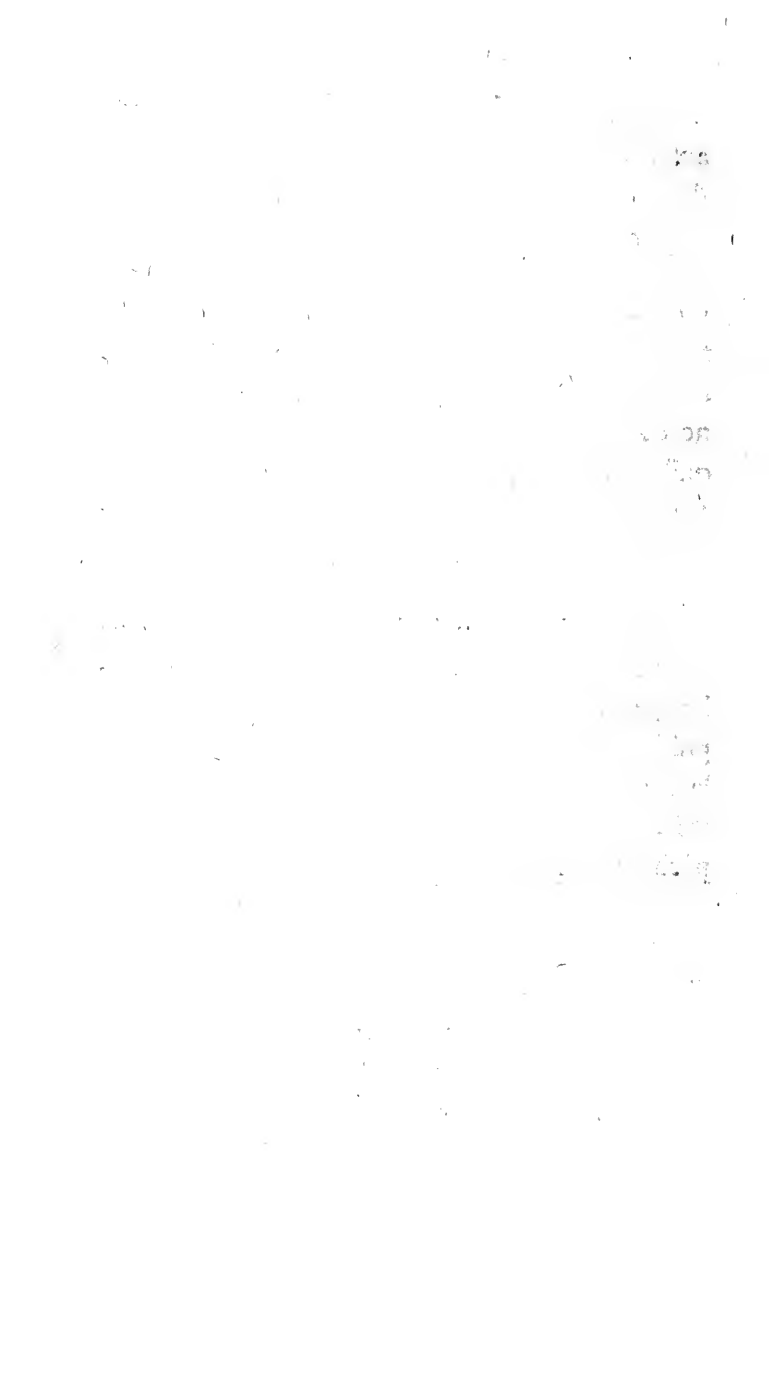
L'Auteur ne pouvait avoir un commentateur qui fît plus d'honneur à sa Piece. Il n'ajoutera qu'un mot à ces Réflexions , sans doute trop flatteuses. C'est qu'en travaillant un sujet du tems , il a tâché par un style vigoureux & correct de franchir les bornes du tems. Il ne s'est point occupé des petits détails , des petites superfluités , qui ne donnent à tant d'ouvrages qu'une vie momentanée. Il n'y a pas dans sa Piece vingt vers *Vaudevilles* , c'est-à-dire , de ces vers qui pourraient exiger une note au bas des pages ; il y en a un plus grand nombre dans les *Femmes Savantes* , & même dans les *Nuées* d'Aristophane , qui fait sans cesse quelque allusion , soit à des vers d'Euripide , soit à quelques usages de son siècle , qui deviennent



autant d'énigmes pour la plupart des lecteurs. Aussi la Comédie des *Philosophes* n'a-t-elle pas été moins accueillie chez les Etrangers qu'à Paris même. Il est peut-être vrai, qu'en employant des couleurs moins fortes, l'Auteur se fût concilié, pour le moment, un plus grand nombre de suffrages; mais il a vû que son sujet ne devait pas moins appartenir à la postérité, qu'à son siècle, & sans être retenu par ce qu'il pouvait prévoir & craindre, il a eu le courage d'envifager l'avenir, en cherchant à désabuser la Nation.

Ceux qui ont eu la bassesse d'imprimer que l'Auteur n'avait fait sa Comédie que pour de l'argent, ignoraient sans doute, qu'il avait fait présent au Comédien Préville des honoraires de la représentation. Il est vrai que Préville lui-même a paru ne s'en pas souvenir : ce qui n'empêche pas qu'il ne soit un excellent Crispin.





L'HOMME  
DANGÉREUX,  
COMÉDIE.

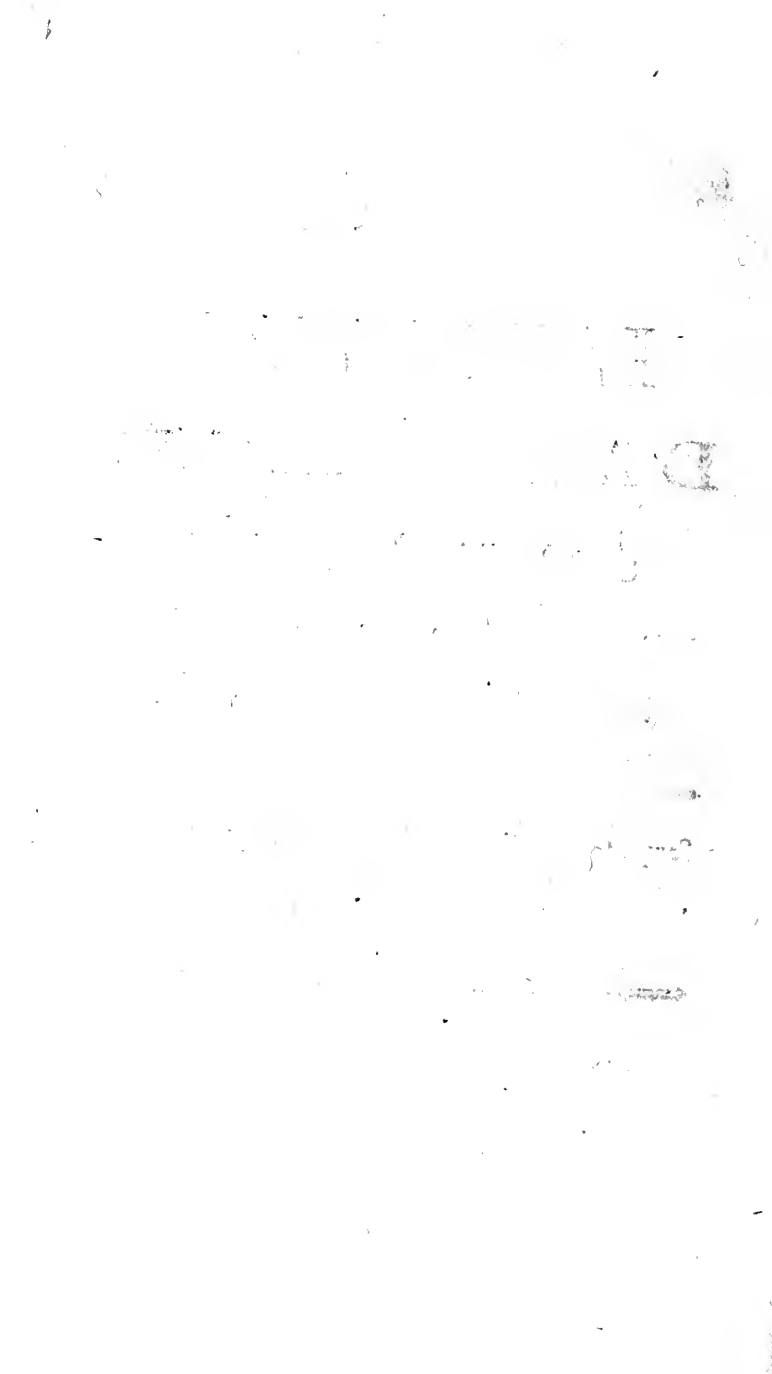
PAR L'AUTEUR DE LA COMÉDIE  
DES PHILOSOPHES.

---

*Semper ego auditor tantùm, nunquamque reponam,  
Vexatus toties ?*

JUVENAL.

---



---

## AVIS DES ÉDITEURS,

*Rédigé d'après quelques Lettres de l'Auteur, & d'autres Mémoires qui leur ont été adressés de Paris.*

**L**A représentation de cette Comédie eût été un des événemens les plus singuliers de l'année 1770. Le projet de l'auteur n'avait eu d'exemple dans les fastes littéraires d'aucune Nation.

Pope chez les Anglais, Boileau & Moliere parmi nous, s'étaient attiré, par la liberté courageuse avec laquelle ils avaient vengé le goût, la raison & les mœurs, une assez grande quantité d'ennemis, pour oser eux-mêmes ce qu'avait entrepris l'auteur de cette piece; mais l'idée ne leur en vint pas.

Placé à-peu-près dans les mêmes circonstances que ces hommes de génie (auxquels pourtant il est bien loin de se comparer) ayant indisposé contre lui tous les écrivains médiocres par son poëme de la Dunciade, & tous les charlatans de philosophie par sa comédie des Philosophes, M. Palissot, suffisamment pourvu de cette espece d'ennemis dont la haine honore,

avait conçu le projet de mettre à profit leur animosité même , & de la faire servir à sa gloire. Il composa, dans le plus grand secret, la piece dont nous parlons , & il en traça le principal caractère d'après l'idée injurieuse que ces Messieurs ont cru donner de sa personne dans une foule de Libelles calomnieux. Il eut soin de faire répandre ensuite que cette piece était une satire sanglante contre lui , & qu'il en était très-vivement affecté. A cette nouvelle, la joie fut inexprimable. \* Ils se proposèrent tous d'applaudir cette Comédie , avec d'autant plus de chaleur qu'ils la regardaient comme une vengeance pour leur amour propre ; & que d'ailleurs , ils avaient souvent représenté , dans leurs petites brochures clandestines, cet écrivain célèbre comme un homme très-noir & très-dangereux.

On imagine aisément quelle eût été leur surprise & leur confusion , lorsqu'enfin M. Palissot eût avoué ce même ouvrage , & qu'il eût repoussé sur eux l'ignominie qui devait en résulter. Ce moment allait devenir pour le public l'époque

---

\* Un de nos plus impertinens beaux-esprits , & l'un de ceux dont l'auteur a le moins ménagé la vanité dans sa Dunciade , s'écria dans un accès d'enthousiasme bizarre qui est devenu familier à ces Messieurs : *il y a donc enfin un honnête homme !*

d'une Comédie plus piquante encore que la piece même, & pouvait produire en faveur du goût la révolution la plus avantageuse.

M. Palissot avait dirigé toutes ses vûes du côté de cette révolution devenue nécessaire. Non-seulement il s'était proposé pour modele cet ancien genre comique, si regretté de la nation, & qui n'est abandonné aujourd'hui que faute de talens & de protecteurs; mais il avait choisi l'époque la plus convenable & la plus heureuse pour tâcher de remettre en faveur ce même genre, par qui la scene française n'a point encore de rivale.

Une jeune Dauphine, l'honneur de deux nations, & déjà non moins chere à la Cour de Versailles qu'à celle de Vienne, venait d'arriver en France, & d'intéresser tous les cœurs par les vertus & par les graces qu'elle a héritées de son auguste Mere. Les fêtes les plus brillantes, qui n'étaient qu'une faible expression de la joie publique, se multipliaient autour d'elle. La seule littérature n'avait produit aucune nouveauté digne de contribuer à ses amusemens; & c'est pour la seconde fois que les Lettres éprouvent à Paris cette espece d'humiliation. On fait que le Roi de Dannemarck, uniquement frappé de la gloire du Roi, ne vit d'ailleurs, en France, aucun spectacle digne de lui, ni de la renommée de la nation.

Cette difette des Arts, si voisine du siecle le plus glorieux de notre histoire, & dans un tems où nous nous enorgueillissons si fastueusement des prétendus progrès de nos connaissances, affligeait sensiblement l'auteur de la piece dont nous parlons. Il s'était flatté, du moins, de donner à Madame la Dauphine une faible preuve de zele, qu'il lui devait, peut-être, plus qu'aucun autre auteur français, étant né Lorrain, & toute sa famille ayant eu l'honneur d'être attachée au service de sa maison Impériale.

Un Drame lugubre & sombre eût été, pour le moins, très-déplacé dans de pareilles circonstances. Un effort pour ramener tous les esprits vers la Comédie agréable, semblait convenir beaucoup mieux à ces jours de divertissemens & de fêtes; & c'est ce que l'auteur s'était particulièrement proposé. Le projet singulier dont nous avons rendu compte, n'était, dans son idée, qu'un accessoire à cet objet principal: aussi sa piece, travaillée d'après les modeles de l'ancien genre, n'est pas seulement une vraie Comédie de caractère; mais, comme il supposait qu'elle aurait l'avantage de paraître devant Madame la Dauphine, il s'applaudissait, surtout, d'avoir fait choix d'un sujet dont l'utilité morale ne peut échapper à aucun Lecteur.

Cette piece attaque les faiseurs de Libelles,  
espece



espece d'imposteurs actuellement plus communs que ceux qui ont été livrés à un ridicule si juste dans le chef-d'œuvre de Moliere. Les atteintes que des écrivains audacieux ont osé porter de nos jours à la Religion des Bossuet & des Pascal, ayant rendu la véritable piété plus rare qu'elle ne l'était dans l'autre siècle, on a vu nécessairement diminuer le nombre de ceux qui abusaient de son extérieur respectable pour masquer leurs vices. Mais si en détruisant tout le bien que produisait, d'ailleurs, dans l'Etat une religion sainte & épurée, les faux philosophes ont, en effet, contribué à purger la nation de quelques monstres, ils n'ont fait qu'augmenter la foule, non moins dangereuse, des imposteurs de société ; & ce sont ces nouveaux Tartuffes, ces hypocrites de mœurs que M. Palliot avait entrepris de démasquer dans sa Comédie.

La fureur avec laquelle ses ennemis, ne le soupçonnant point d'être l'auteur de cette piece, commençaient à lui en appliquer le principal personnage, le triomphe qu'ils se préparaient par avance, n'était pour lui qu'une conviction de plus, qu'il avait parfaitement saisi le caractère de ces mêmes ennemis. En effet, comme il ne s'est permis de sa vie aucun écrit anonyme, & surtout aucun libelle, & qu'au

contraire ces Messieurs en ont fait de très-violens contre lui , \* & contre des particuliers infiniment plus recommandables , il était bien sûr de troubler leur petite jouissance , & de les accabler d'un ridicule ineffaçable dès qu'il se fut déclaré l'auteur de la piece. L'ignominie ferait retombée tout naturellement sur ceux qui se l'étaient attirée. Le dernier degré de leur confusion eût été d'avoir contribué à leur propre honte , en applaudissant , dans sa comédie , les traits qui leur ressemblent le plus ,

---

\* Voyez dans le Libelle connu sous le titre des *Facéties Parisiennes* , les Libelles intitulés les *Quand* , les *Qu'est-ce* , la *Vision*. On portait dans ce dernier la licence jusqu'à outrager une femme du premier rang , qui alors était mourante. Voyez les Epitres dédicatoires qui sont à la tête d'une Traduction du *Véritable ami* , & du *Pere de famille* du célèbre Goldoni , & l'Epigraphe insolemment indécente qui est sous le frontispice du même ouvrage. Voyez , dans l'Encyclopédie , l'article *Parade* , imputé faussement , comme on l'a démontré , à M. le Comte de Tressan. Toutes ces horreurs , & une infinité d'autres dont le public n'a pas besoin qu'on lui rappelle les titres , ont été imprimées , à la honte de leurs auteurs , & de ce siècle prétendu philosophique ; mais il en est qui , par leur atrocité , sont demeurées manuscrites. Telle est une parodie audacieuse d'une des plus belles Scenes de la Tragédie de Cinna. Et ces Messieurs osent se plaindre ! Et ils ont des partisans & des vengeurs ! Et on leur épargne même le ridicule !

& qu'ils n'auraient attribués à l'auteur que parce qu'ils ont eu l'audace de le peindre , d'après eux-mêmes , dans leurs libelles calomnieux. Il est évident qu'ils ne se feraient jamais relevés de cet excès de ridicule , mais des circonstances imprévues les en ont garantis.

M. Palissot avait confié son secret à Monsieur le Maréchal de Richelieu , qui avait jugé la piece digne de toute sa faveur , & qui voulut bien la faire passer lui-même aux Comédiens , comme un ouvrage qu'on lui avait adressé de Bordeaux. Elle fut reçue avec applaudissement , apprise , répétée , & annoncée dans les petites affiches de Paris. Elle devait être jouée le Samedi 16 Juin , & toutes les places du spectacle avaient été retenues avec un empressement dont on n'avait pas vu d'exemple depuis la Comédie des Philosophes. Mais quelques acteurs , à la lecture & aux répétitions , avaient cru reconnaître le style & la maniere de M. Palissot. En vain ce dernier , pour mieux cacher son secret , avait apporté à Paris le poeme de la Dunciade entièrement corrigé , augmenté de sept chants , & terminé par des mémoires très-curieux sur notre littérature depuis François premier , jusqu'à nos jours : en vain le bruit qu'excitait cet ouvra-

ge , sans modele encore dans notre langue , faisoit-il une diversion très-utile aux vûes de l'auteur , & très-propre à détourner les soupçons qui commençaient à naître , & qui lui attribuaient la piece nouvelle ; ces soupçons mêmes allarmerent & la secte des faux philosophes , & tout le vulgaire du Parnasse. Ces deux partis glacés de crainte , mais éclairés par la haine , se réunirent , & vinrent à bout , par leurs clameurs , d'inspirer de l'inquiétude au Magistrat. Il est des momens où la prudence , la sagesse , la justice même sont forcées de plier sous l'audace & la témérité. Louis XIV. quoique protecteur de Moliere , avait lui-même été obligé de céder aux importunités des détracteurs du Tartuffe. La piece de M. Palissot eut le sort de cet immortel ouvrage , & fut arrêtée le jour même où elle devait être représentée. On employa contre elle les mêmes objections \* , les mêmes manœuvres ; & si quelque Comédie pouvait être comparable au Tartuffe , les annales du théâtre ne fourniraient pas deux événemens plus semblables ; mais l'auteur est vivement pénétré du tort que lui ont fait ses ennemis , en assimi-

---

\* On les verra en nature , avec les réponses de l'auteur , dans le volume des *Mélanges*.

lant ainsi sa fortune à celle de Moliere. Il se flatte seulement que les personnes impartiales voudront bien, en comparant les faits, ne pas comparer les ouvrages. Dans la décadence où nous sommes, on ne doit plus s'attendre à ces productions vigoureuses qui caractérisaient un siècle de gloire & de génie.

Ce nouvel exemple d'une pièce persécutée par une cabale puissante, prouve combien il est dangereux, dans tous les tems, d'attaquer les vices trop accrédités; &, selon toute apparence, il sera regardé comme le dernier coup porté à la liberté d'écrire des Comédies.

On foumet au public cet ouvrage dénué de l'illusion des succès du théâtre. On a mis en notes le petit nombre de traits que l'auteur y avait répandus pour servir d'amorce à la malignité de ses ennemis, & qui deviennent inutiles, dans le texte, aujourd'hui que son secret est divulgué. On verra qu'il avait pris la peine de mettre en vers quelques-unes des injures qu'on lui a dites dans plusieurs libelles, & qu'il les méprise assez pour ne les avoir point affaiblies.

La postérité jugera cet ouvrage d'après le plan fidele que nous venons d'en exposer. Elle n'aurait sçu que par récit l'action singuliere &

plaisante qui se ferait passée à Paris, & le tableau que nous la mettons à portée de s'en faire, est exactement pour elle celui que le public de nos jours aurait eu sous les yeux. L'auteur seul a perdu l'un des plus beaux momens de sa vie; &, à l'égard du projet qu'il avait eu, il ne peut jouir, en quelque sorte, que d'une gloire posthume. Mais ce qu'il desire que l'on remarque, surtout, dans sa Comédie, c'est qu'elle ne contient rien qui puisse blesser ni directement, ni indirectement, les loix, la religion & les mœurs, & que pourtant il a semblé convenable de la défendre, & de sacrifier le bien qu'elle pouvait faire, à la crainte des rumeurs que la représentation paraissait devoir exciter. La singularité de cet événement augmente encor lorsqu'on vient à penser qu'il a eu lieu dans le même tems où la sagesse & la vigilance des Magistrats ne peuvent qu'à peine arrêter le torrent des écrits licencieux & abominables qui se reproduisent tous les jours. Cette réflexion justifie un mot de l'auteur qui nous est parvenu, & qui nous a paru plein de sens & d'énergie. » Le siècle » passé (disait-il à un des hommes les plus » dignes d'entendre la vérité) était un siècle » de liberté sans licence : celui-ci est un siècle de licence sans liberté. »

---



---

 LETTRE DE L'AUTEUR

A

## UN MAGISTRAT.

*M O N S I E U R ,*

**V**Oici la dernière fois que je prendrai la liberté de vous parler de ma Comédie. Je fais combien vos momens font précieux ; mais Louis XIV. permettait à Moliere de lui donner tous les éclaircissémens qui pouvaient servir d'apologie à la piece du Tartuffe ; & , quoique ce prince eut crû devoir en défendre la représentation , il daignait recevoir les mémoires de l'auteur , & il se rendit enfin aux raisons de cet homme de génie , parce qu'il fut assez grand pour croire qu'il avait pu se tromper.

Je suis loin , Monsieur , de me comparer à Moliere ; mais je suis dans l'âge où il commença d'écrire. Je vis dans un siècle où les grands talens font plus rares qu'ils ne l'étaient dans le sien. La bonne comédie , surtout , semble être absolument oubliée , quoique jamais elle n'eût été plus nécessaire ; & dans le monde

où on la regrette, j'ai eu souvent l'honneur d'être nommé comme un de ceux qui paraissaient avoir le plus de dispositions pour en ressusciter le genre.

Voudriez-vous, Monsieur, m'écarter d'une carrière dans laquelle je ne pourrais me distinguer sans honorer la nation ? Non, vous aimez trop les Arts pour donner lieu à cette idée ; mais n'ayant pu m'expliquer avec vous que très-imparfaitement sur ma pièce, il n'est pas surprenant qu'elle vous ait fait naître quelques difficultés que je vais tâcher de résoudre.

Vous semblez craindre, Monsieur ( & cette crainte est très-obligeante pour moi ) que mon secret ayant été mal gardé, je ne me trouvasse actuellement compromis si l'on représentait cette Comédie, & qu'une partie du public ne me fit une application injurieuse du personnage de l'homme dangereux.

Pour vous démontrer, Monsieur, que votre crainte à cet égard est mal fondée, permettez-moi de supposer seulement que vous ne me regardiez pas comme un sot.

J'ai dû combiner tous les événemens qui pouvaient résulter de ma Comédie, & j'avais le plus grand intérêt qu'aucune des combinaisons possibles ne m'échappât. C'est mon attention, peut-être, à les saisir toutes, qui rendait cet



ouvrage véritablement singulier. Vous allez voir, Monsieur, qu'il se conciliait avec toutes les suppositions imaginables, & qu'il n'était pas indigne de la faveur dont Monsieur le Maréchal de Richelieu a bien voulu l'honorer.

*Mon secret parfaitement gardé*, la piece pouvait réussir ou tomber. Si elle réussissait, j'avais l'avantage de donner le change à tous mes ennemis, de leur faire applaudir avec fureur un ouvrage dans lequel ils auraient affecté malicieusement de me reconnaître. Leur haine eût contribué à ma gloire, & leur confusion eût égalé leur surprise, lorsque je me ferais déclaré l'auteur de ce même ouvrage. Il est évident, Monsieur, que, dans cette supposition, tel eût été le succès singulier de ma Comédie, succès dont l'histoire du Théâtre ne présente aucun modele.

Si la piece fût tombée, le secret ayant été parfaitement gardé, je pouvais me féliciter publiquement de cette chute, & en feignant de partager l'erreur commune, & de croire que c'était moi qu'en effet on avait eu l'intention de jouer, je n'aurais pas manqué de rire de la disgrâce de l'ouvrage, comme d'une tentative malheureuse de la part de mes ennemis. Vous voyez, Monsieur, que l'alternative était presque également à mon avantage.

*Dans une autre supposition*, celle où mon secret moins exactement gardé eût donné lieu à beaucoup d'incertitude dans l'esprit du public, je ne courais encore aucun danger d'être compromis. Que la moitié de Paris me crût l'auteur de la piece, l'autre moitié ne le croyant pas, il n'y avait là qu'une scene très-divertissante par les gageures que cette incertitude pouvait occasionner. En me nommant, en cas de succès, je réunissais en ma faveur tous les esprits non prévenus, & j'affligeais mes seuls ennemis. En cas de chute, il me suffisait de ne point me nommer, & si une partie du public eût toujours soutenu que j'étais l'auteur de la piece, l'autre partie, appuyée de mon silence, eût toujours dit qu'elle n'était pas de moi. C'était un procès qui n'eût jamais été jugé, & qui ne pouvait exciter que des contestations purement amusantes dans la société.

Enfin, Monsieur, *la dernière supposition*, qui est précisément celle où les difficultés m'ont amené, eût été d'être généralement connu pour l'auteur de la piece. Or, dans cette supposition, au moyen de quelques vers supprimés, & de quelques autres ajoutés (corrections que je tenais toutes prêtes) il était encore impossible que je fusse un seul instant compromis.

Qu'est-ce que ma Comédie ? j'ose vous en attester vous-même, Monsieur. C'est un ouvrage utile & moral , dans lequel un calomniateur , un faiseur de libelles , un honime qui abuse de ses talens pour nuire & pour diffamer , se trouve confondu comme il le mérite. C'est l'imposteur de société couvert d'ignominie , comme l'imposteur de Religion en est couvert dans la Comédie du Tartuffe.

Il est évident , Monsieur , qu'on ne peut m'appliquer ce rôle exécrable , dont j'ai si bien fait sentir toute l'atrocité. Non-seulement je n'ai fait de ma vie aucun Libelle ; mais on en a fait contre moi d'infames ; je n'aurais eu besoin que d'en rappeler le souvenir dans une préface , & de demander hardiment qu'on produisît les miens.

Où sont , Monsieur , je ne dis pas les Libelles que j'ai faits ; mais ceux mêmes dont j'aurais pu être témérairement soupçonné ? La notoriété publique est ici toute entière pour moi.

Je fais bien que peut-être on a osé me peindre à vous-même comme un Ecrivain hardi dont il fallait se défier. Cependant quel sujet de méfiance ai-je jamais donné au Gouvernement ? je défie à la haine de produire le moindre ouvrage que j'aye fait imprimer sans

avoir pris l'attache des loix. Je me condamne si l'on peut en citer un seul, fut-il même très-innocent.

Quel est donc mon malheur, si, dans un tems aussi fertile en Écrits licencieux, abus contre lequel je me suis toujours élevé, n'ayant jamais pris de routes détournées ni clandestines pour faire paraître mes Ouvrages, & n'ayant de ma vie décliné les Tribunaux établis pour la police de la littérature; quel est, dis-je, mon malheur si des hommes artificieux, injustes, & suspects eux-mêmes de licence, viennent à bout de me faire regarder comme un Ecrivain de leur trempe, avec lequel on doit se tenir sur ses gardes!

Daignez en convenir, Monsieur, on a tenté de vous inspirer ces sentimens. D'après cette prévention, vous avez lu & fait lire mon ouvrage avec une attention plus inquiète que s'il eût été question de l'ouvrage d'un autre. Dans une pareille disposition, & n'ayant pas eu le loisir de m'entendre, vous avez privé le public d'une nouveauté singulière, & dont l'exemple ne se retrouvera peut-être jamais. Vous m'avez enlevé l'honneur de toutes ces combinaisons si bien prévûes qui pouvaient me donner, même aux yeux de mes ennemis, un caractère capable de leur en imposer,

& d'arracher enfin leur propre suffrage. Vous m'ôtez jusqu'à la ressource de paraître à visage découvert , comme j'en aurais le noble orgueil , attendu qu'un succès ne peut jamais me procurer une gloire médiocre , & qu'une chute n'est qu'un événement qui peut être commun à toutes les pieces , & bien moins cruel pour moi que pour un autre , parce qu'on n'ignore pas que j'ai l'honneur d'avoir beaucoup d'ennemis. Vous arrêtez , Monsieur , une piece dont la morale & l'utilité sont sensibles , un ouvrage dans le genre que la nation regrette , & qui fera toujours dans le vrai goût François. Vous me découragez , vous anéantissez mon talent que l'on daignait citer toutes les fois qu'on parlait de la bonne Comédie. Voilà ce que votre intention n'est certainement pas de faire , & pourtant ce que vous faites. Voilà , peut-être , au milieu des actions qui feront votre gloire , & auxquelles personne n'a plus applaudi que moi-même , le seul trait de rigueur dont j'ose me flatter que vous aurez un jour quelque regret. Faut-il qu'il tombe précisément sur un de vos plus sinceres admirateurs , & sur un homme qui , malgré ses ennemis , ou même à cause d'eux , sera connu de la postérité ? Je soumets ces réflexions à votre bon cœur. C'est dans le moment de

l'affliction la plus vive, & dans l'accès du découragement le plus absolu, que j'ai l'honneur de vous écrire; mais je n'en ferai pas moins toute ma vie, avec un très-profond respect.

MONSIEUR, &c.



L'HOMME  
DANGÉREUX,  
COMÉDIE.

---

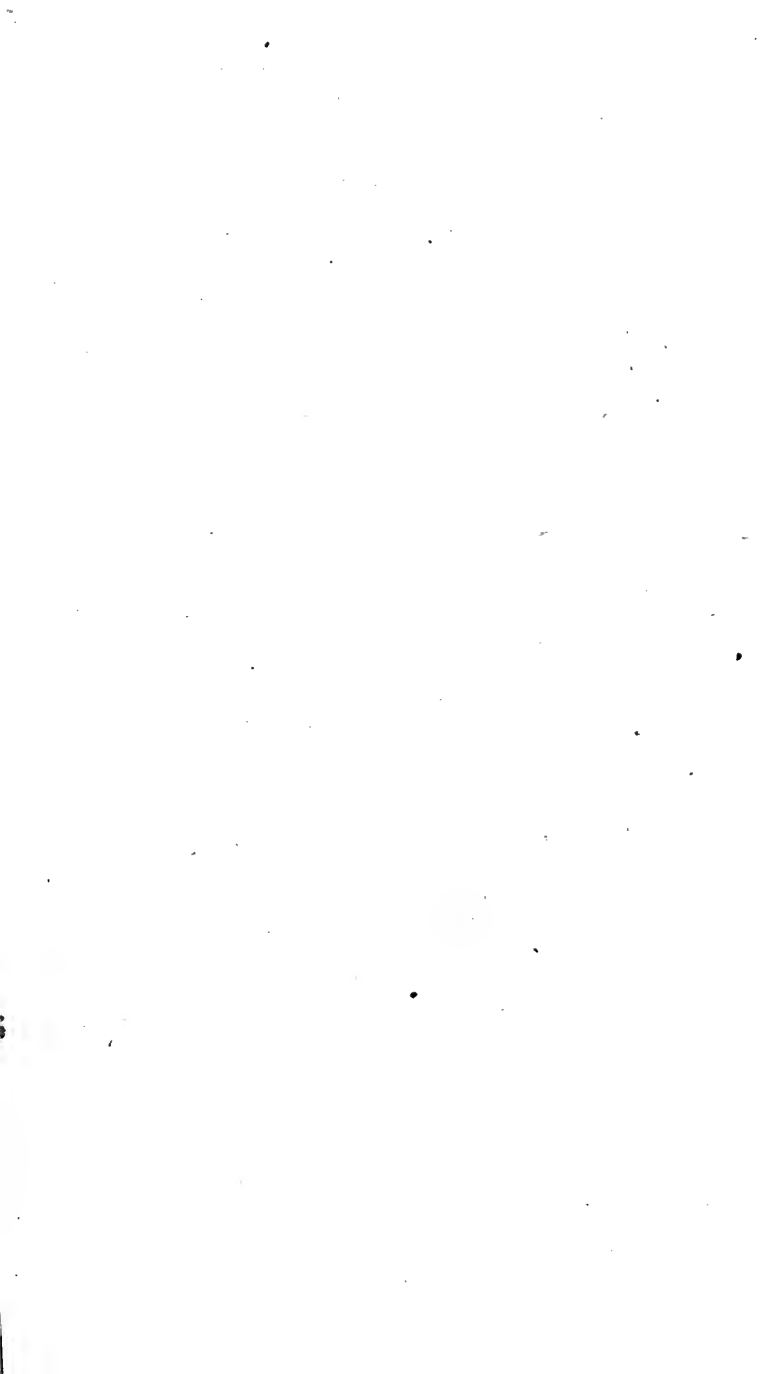
## PERSONNAGES.

( On y a joint les noms des acteurs qui devaient les représenter. )

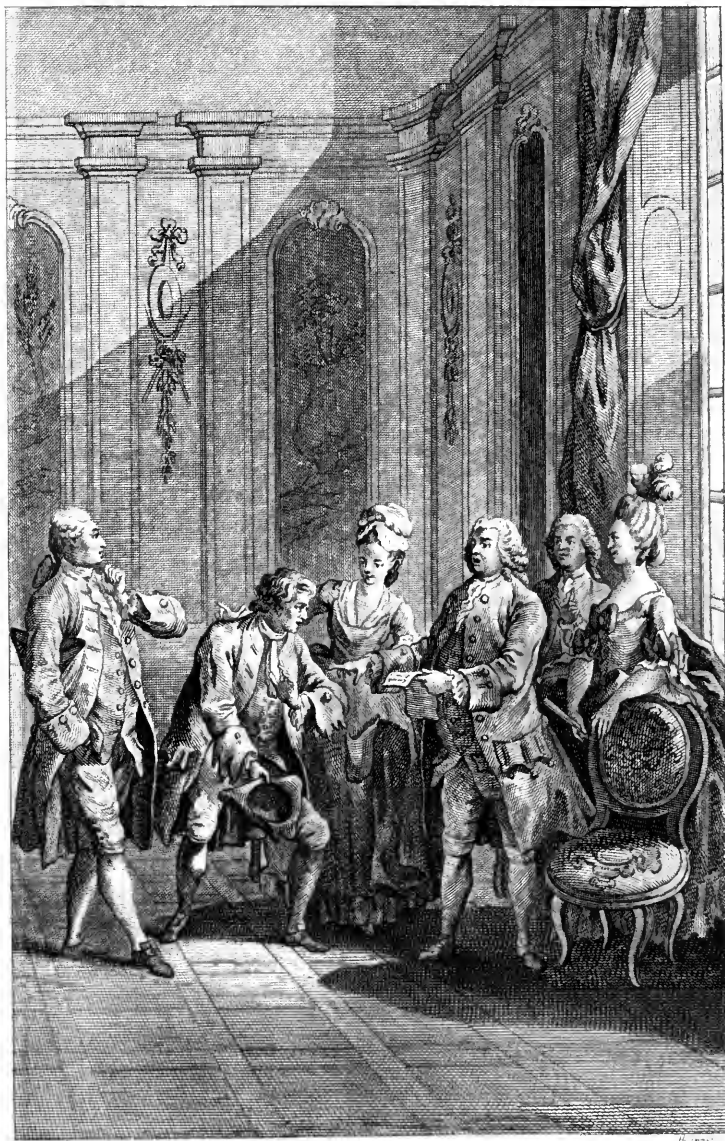
|                         |                |
|-------------------------|----------------|
| ORONTE.                 | M. BONNEVAL.   |
| JULIË pupille d'Oronte. | Mlle. DOLIGNY. |
| VALERE.                 | M. MOLÉ.       |
| DORANTE.                | M. D'AUBERVAL. |
| MARTON.                 |                |
| PASQUIN.                | M. PRÉVILLE.   |
| M. PAMPHLET.            | M. AUGER.      |
| Un laquais d'Oronte.    |                |

*La Scene est à Paris dans la maison d'Oronte.*





L'HOMME DANGEREUX.



mon 5<sup>e</sup>

H. 1791

Le traître !  
Et jusqu'à ce moment j'ai pu le méconnaître !



L' H O M M E  
D A N G É R E U X ,  
C O M É D I E .

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul écrivant.*

L'Heureux talent , morbleu ! que celui de mé-  
dire !

Le trait est excellent , je veux qu'il en expire .  
Qui peut se refuser aux charmes d'un bon mot ?  
Au plaisir d'affliger l'amour propre d'un sot ?

*Il écrit.*

Vous apprendrez enfin , mon cher monsieur  
Oronte ,

A distinguer les gens. Vous connaîtrez la honte.

Séduit par votre accueil , je croyais entrevoir  
 Que sur vous le mérite avait quelque pouvoir ,  
 Que vous saviez sentir , honorer le génie ;  
 Et dans le même instant votre aveugle manie  
 Accueillait à mes yeux tous ces froids beaux-Es-  
 prits ,

Rebuts de la Province , Oracles de Paris ,  
 Tout cet obscur fatras d'Ecrits économiques ,  
 De la France aujourd'hui fléaux épidémiques.  
 Parbleu , mon cher ami , l'on vous chançonnera.  
 Vous prodiguez l'éloge , & l'on vous sifflera.

*Il écrit & après un moment de silence.*

Mais , n'est-ce point trahir mes projets sur Julie ?  
 Elle est à mon égard prévenante , polie ,  
 Et même à mes propos souvent elle sourit.  
 Peut-être n'ai-je fait qu'amuser son esprit.  
 Dorante plus heureux aurait-il sçu lui plaire ?  
 Non. Raisonneur abstrait & philosophe austère ,  
 Il a dû l'excéder de son triste entretien.  
 Que m'importe après tout ? Ceci me venge bien.

*Il écrit.*

Je ne sentis jamais la verve qui m'inspire.  
 Rien n'éveille l'esprit autant que la satire.  
 Mais c'est Oronte , ô ciel ! s'il m'avait entendu ?  
 Renfermons cet écrit.

## S C E N E II.

O R O N T E , V A L E R E .

V A L E R E .

Vous m'avez prévenu.  
J'allais chez vous , Monsieur.

O R O N T E .

Excuse-moi , Valere ,  
De t'avoir dérangé , parle-moi sans mystere ,  
Tu composais ?

V A L E R E .

Moi ? non.

O R O N T E .

Tu m'en fais un secret ;  
Mais j'ai vu ce papier.

V A L E R E .

C'est un simple projet ,  
Une misere.

O R O N T E .

Quoi ? Chançon ? Epithalame ?

V A L E R E *avec dédain.*

Ah !

O R O N T E.

Ne ferait-ce pas plutôt quelque Epigramme ?  
On t'accuse, entre nous, d'avoir l'esprit malin,  
Et de gloser, par fois, aux dépens du prochain.

V A L E R E.

Prêteriez-vous l'oreille à cette calomnie ?  
Sur quelques Écrivains dépourvus de génie  
J'ai pu, dans ma jeunesse, & maltraité par eux,  
Décocher quelques traits d'un ridicule heureux ;  
Mais tous ces jeux d'esprit n'ont rien de condam-  
nable.

Dès qu'un auteur ennuie, il est assez coupable  
Pour qu'on puisse en riant lui faire son procès.

O R O N T E.

Il vaudrait encor mieux laisser un sot en paix.

V A L E R E.

C'est bien dit ; mais souvent l'exemple nous égare.  
Boileau....

O R O N T E.

Boileau, fans doute, eut un talent très-rare,  
On le fait ; mais pourtant par un fâcheux destin,  
A son triste enjouement il fallait un Cotin.  
Eh ! que m'importe à moi Magnon & la Morliere,\*

\* Allusion à ces vers de Boileau.

On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiére.  
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere.

*Art Poétique, Chant IV.*

Et tant de plats auteurs qu'il a mis en lumière ?  
Je l'en estime moins , & c'est un triste lot  
De ne pouvoir briller qu'à la faveur d'un sot.

V A L E R E.

Vous auriez intérêt d'être un peu moins sévère  
Sur la plaisanterie agréable & légère.  
Il ne tiendrait qu'à vous de passer pour méchant.

O R O N T E.

Moi !

V A L E R E.

Vous. Je vous connais pour un cœur excellent ;  
Mais vous savez railler autant qu'homme de  
France ,  
Je vous en avertis.

O R O N T E.

Tu te moques , je pense.

V A L E R E.

Non. Ce que vous disiez à l'instant sur Boileau  
Est un trait , par exemple , impayable & nouveau.  
Je voudrais l'avoir dit.

O R O N T E.

Ce n'est point par critique.

V A L E R E.

Je le crois : mais le trait est plein de sel attique.  
Oh ! parbleu , vous avez l'épigramme à la main !

O R O N T E.

Je ne m'en doutais pas.

V A L E R E.

Tenez, un mot divin  
Qui vous est, une fois, échappé sur Dorante,  
Le perça jusqu'au vif.

O R O N T E.

La chose est bien plaisante !  
Je ne m'en souviens point.

V A L E R E.

Oh ! j'y pris garde, moi.  
Aussi, depuis ce tems, sans trop savoir pourquoi,  
Il m'attaque toujours à propos de satire ;  
Vous l'avez vu fronder le talent de médire ;  
Hé bien, tout cela n'est que pour tirer sur vous.

O R O N T E.

Comment donc ?

V A L E R E.

Il vous craint ; & même il est jaloux  
Du ton vif & léger, du sel, des traits de flammes  
Dont vous assaisonnez toutes vos épigrammes.

O R O N T E.

C'est donc sans nul dessein.

V A L E R E.

Voilà le vrai talent.



Il s'ignore lui-même , & n'est que plus faillant.  
C'est un instinct qui porte à la plaisanterie ,  
Et qui n'offense en rien la bonté. Je parie  
Que vous étiez bien loin de soupçonner en vous  
Ce singulier rapport qui se trouve entre nous.

O R O N T E.

J'aurais pu l'ignorer , ma foi , toute ma vie.  
Cependant... quand je pense à cette sympathie  
Qui me parle pour toi , je croirais en effet  
Que nous nous ressemblons quelque peu.

V A L E R E.

Trait pour trait.

O R O N T E.

A propos, nous parlions à l'instant de Dorante.  
Que penses-tu de lui ?

V A L E R E.

Moi !... je fais qu'on le vante.  
Je le connais fort peu.

O R O N T E.

Parle-moi franchement.

V A L E R E.

Eh ! mais par quel motif ?

O R O N T E.

Il est très-important.

Tu connais ma pupille. Elle est sage , elle est belle.

296 *L'HOMME DANGÉREUX*,  
Son pere en expirant, plein d'allarmes pour elle,  
Me confia son sort que je veux rendre heureux.  
Je pense que Dorante en est fort amoureux,  
Et je voudrais connaître à fond son caractère.

V A L E R E.

Avez-vous fort à cœur de finir cette affaire ?

O R O N T E.

Oui. J'aime assez Dorante, & s'il ne déplaît point,  
Ce serait un parti sortable de tout point.  
Il annonce des mœurs, de l'esprit, de l'usage,  
Qu'en penfes-tu !

V A L E R E.

Moi ? rien. S'il a votre suffrage,  
Tout est dit.

O R O N T E.

Non. Je veux en savoir ton avis.

V A L E R E.

Il est fort en faveur chez certains beaux esprits;  
Mais...

O R O N T E.

Quoi, mais ?

V A L E R E.

Entre nous, j'ai peu de confiance  
En ces beaux esprits-là.

O R O N T E.

Comment ?

V A L E R E.

Leur suffisance ,  
Leur ton m'a révolté. Sous des dehors flatteurs ,  
Ils semblent occupés à corriger les mœurs.  
Leur masque est imposant ; mais moi , je me défie  
De ce zèle affecté pour la philosophie.

O R O N T E.

Dorante est philosophe ?

V A L E R E.

Il s'en donne le nom ,  
Comme tous ces Messieurs , qui , fiers de leur raison ,  
Se croyant appelés à réformer la terre ,  
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.  
Petits pédans obscurs qui pensent à la fois  
Éclairer l'univers & régenter les Rois ;  
Fanatiques d'orgueil , dont la folle manie  
Est de se croire un droit exclusif au génie ;  
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs.  
De tout ce qu'on révere audacieux frondeurs ;  
Pleins de crédulité pour des faits ridicules ;  
Et sur tout autre objet sottement incrédules ;  
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrants ,  
Prêchant la tolérance & très-intolérans.  
Qui sur un tribunal , érigé par eux-mêmes ,  
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes ;  
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs ,  
De quiconque les brave ardens persécuteurs ,

298 *L'HOMME DANGEREUX,*

Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,  
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

O R O N T E.

Tu ne me parais pas être de leurs amis ?

V A L E R E.

Je conviens qu'en effet ils sont mes ennemis.

O R O N T E.

Tu me vantais tantôt mon talent pour médire ;  
Mais je te reconnais pour mon maître en satire.  
Oh ! je n'irai jamais aussi loin que cela.

V A L E R E.

Je vous ai vu cent fois de cette force-là.  
Votre intérêt pourtant est tout ce qui m'inspire.

O R O N T E.

Je le crois. J'ai peu vu ces sages qu'on admire.  
Je fais qu'on les a peints de fâcheuses couleurs,  
Et, philosophe ou non , tout homme a ses erreurs.  
Je suis loin , toutefois , d'approuver l'indécence  
Où voudrait s'emporter une aveugle licence,  
Et puisqu'enfin Dorante à tes yeux est suspect...

V A L E R E.

J'aurais , pour m'expliquer , été plus circonspect ;  
Mais j'aurais cru blesser l'amitié qui nous lie,  
Et ce qu'on doit d'égards , d'intérêt à Julie.  
J'ai consulté , sur-tout , ce dernier sentiment,

Et n'ai pu me permettre aucun déguisement.

O R O N T E.

Mais , au tendre intérêt que ta bouche respire,  
Ma pupille aurait donc pris sur toi quelque empire?

V A L E R E *d'un ton doux & hypocrite.*

Pour la voir sans l'aimer, Julie a trop d'appas;  
Je vous en fais l'aveu, non sans quelque embarras.  
Peut-être, tout-à-l'heure, en parlant de Dorante,  
N'ayant pas le sang froid d'une ame indifférente,  
Eprouvant, malgré moi, sans doute un peu d'ai-  
greur,

J'aurai trop écouté le penchant de mon cœur.  
J'ai pu charger les traits , & me laisser surprendre  
Aux mouvemens jaloux d'un sentiment trop ten-  
dre.

O R O N T E.

Ta franchise me plaît & marque ta bonté :  
Mais sur mon amitié tu n'as donc pas compté ?  
Tu me devais...

V A L E R E.

J'ai craint que mon peu de fortune...

O R O N T E.

Ecartons désormais cette idée importune.

V A L E R E.

J'ai craint mes ennemis.

300 *L'HOMME DANGÉREUX,*  
O R O N T E.

Quoi ! jusqu'à ce moment,  
As-tu vu dans mon cœur le moindre changement ?  
Je ne me règle point sur la rumeur publique.  
Tu m'as fait de ta vie un récit pathétique,  
Et j'ai fort bien compris que tu n'avais pas tort.  
Le mérite est toujours en guerre avec le sort.  
Mais pourtant, si Dorante a trouvé l'art de plaire?...

V A L E R E.

Non, Marton me l'eût dit. D'ailleurs il ne doit guère  
Se flatter, entre nous, d'inspirer du retour ;  
Et tout homme de robe est peu fait pour l'amour.  
Julie encor livrée aux grâces du bel âge  
S'accommoderait mal d'un époux si sauvage.

O R O N T E.

Moi, je n'aime pas trop tous ces gens à parti.

V A L E R E.

Ils sont très-dangereux.

O R O N T E.

Je le soupçonne ainsi.  
Nous vivrons plus en paix. Ce projet là m'en-  
chante.  
Je m'en fais par avance une image touchante.  
Adieu. J'ai sur Julie un absolu pouvoir,  
Et tu pourras, mon cher, l'éprouver dès ce soir.

## S C E N E III.

V A L E R E *éclatant de rire.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah, peste de l'imbécille !  
Il s'agit maintenant de gagner la pupille ,  
Et pour peu que Marton seconde mon dessein ,  
Quel revers pour Dorante ! ah ! te voilà Pasquin ?

## S C E N E IV.

P A S Q U I N , V A L E R E .

P A S Q U I N (*à part.*)

O Ui, je rentre à l'instant. Que diable a-t-il à  
rire ?

C'est du mal qu'il a fait , ou du mal qu'il va dire.  
*haut.*

J'admire en vous, Monsieur , certain air de gaîté.  
Qui me charme.

V A L E R E .

En effet , tu me vois enchanté.

P A S Q U I N .

Quoi ! sauriez-vous déjà tous les bruits de la ville ?

302 *L'HOMME DANGÉREUX,*

V A L E R E.

Non. Je n'ai vu personne.

P A S Q U I N.

Il court un Vaudeville

Sanglant contre Cloris.

V A L E R E.

Bon ! la vieille en mourra.

P A S Q U I N.

On dit un mal affreux du nouvel Opéra.

V A L E R E.

Tu me parais instruit. Qui te fait tes nouvelles ?

P A S Q U I N.

Vous n'êtes pas au bout. J'ai des amis fideles.

On fait qu'auprès de vous je dois avoir appris

A me connaître un peu, Monsieur, en beaux esprits.

V A L E R E.

Est-ce tout ?

P A S Q U I N.

Non , vraiment ; & cette tragédie

Qu'avec tant de fureur on avait applaudie ,

Ne trouve plus d'acteurs.

V A L E R E.

Oh ! qu'elle en trouve ou non ,

J'ai déjà mis la piece & l'auteur en chanfon.



Après.

P A S Q U I N.

L'Académie a refusé Chryfante.

V A L E R E.

Bon !

P A S Q U I N.

L'abbé Moralès a la place vacante.

V A L E R E.

Quoi ! l'abbé Moralès ? \* le choix est bien plaisant.  
C'est de tous nos abbés l'abbé le plus pesant.  
Je doute s'il distingue un nom d'avec un verbe ,  
Et partout sa bêtise est passée en proverbe.

P A S Q U I N.

Ah ! j'allais oublier le pauvre Dorilas ,

---

\* On voulait absolument faire changer ce nom de *Moralès* , parce qu'on prétendait qu'il désignait trop sensiblement je ne sais quel compilateur nommé *Morellet*. Voilà comment les auteurs comiques se trouvent toujours exposés à des interprétations malignes auxquelles ils n'ont jamais songé.

1°. Il est évident que *Moralès* est dérivé de *Morale* , & *Morellet* ne dérive de rien.

2°. Quoiqu'il l'Académie ne soit pas toujours très-difficile dans ses choix , il n'y a pas eu , il n'y a point , & on peut croire qu'il n'y aura jamais de *Morellet* dans cette compagnie savante. Nous laissons donc subsister l'abbé *Moralès* qui n'est qu'un nom fait à plaisir , comme celui de *Vadius* , ou de *Caritidès*.

304 *L'HOMME DANGÉREUX,*  
Le seul de nos auteurs de qui vous fassiez cas.  
Il vient....

V A L E R E *avec joie.*

D'être sifflé ?

P A S Q U I N.

Non, Monsieur, au contraire.  
Il a trouvé moyen de fléchir le parterre ,  
Et c'est un bruit....

V A L E R E.

Tant pis.

P A S Q U I N.

Mais vous l'aimez pourtant,  
Vous disiez....

V A L E R E.

Ce succès va le rendre insolent.

P A S Q U I N *lui remettant un paquet.*  
Le paquet que voici contient d'autres nouvelles.

V A L E R E.

Je pourrais t'en apprendre à l'instant des plus  
belles :

Mais je te défierais de les imaginer.

P A S Q U I N.

Je ne me pique pas, Monsieur, de deviner.

V A L E R E.

Eh ! bien ce soir , peut-être , Oronte me marie.

PASQUIN.

P A S Q U I N.

Vous, Monsieur?

V A L E R E.

Oui, moi-même.

P A S Q U I N.

A qui donc ?

V A L E R E.

A Julie.

P A S Q U I N.

A Julie !

V A L E R E.

Oui, tu peux m'en faire compliment.

P A S Q U I N.

Je ne m'attendais pas à cet événement.

Julie a des attraits.

V A L E R E *riant*.

C'est bien ce qui m'enchanté !

P A S Q U I N.

Eh ! quoi donc !

V A L E R E.

Le plaisir de tourmenter Dorante.

P A S Q U I N.

Fort bien, mais la fortune...

V A L E R E.

A de quoi me tenter ;

306 *L'HOMME DANGÉREUX,*  
J'en conviens.

P A S Q U I N.

Tâchez donc, Monsieur, de surmonter  
Votre goût pour la haine; & par reconnoissance  
Faites-vous pour Oronte un peu de violence.  
Le bien qu'il veut vous faire, est un titre, je croi;  
Qui doit à votre cœur imposer cette loi.  
Oronte est si bon homme.

V A L E R E.

Oh! treve de morale.  
La vengeance est un bien qu'à mes yeux rien  
n'égale.

Je te l'ai déjà dit. Dans ce beau projet là  
Je ne vois que l'humeur que Dorante en aura.  
On l'attend aujourd'hui. Je fais qu'il me déteste,  
Et son retour ici pourrait m'être funeste.  
Le moment est venu de lui faire expier  
Sa fureur de me nuire & de me décrier.  
Je n'en veux qu'à l'orgueil de sa philosophie,  
Et m'embarasse peu d'Oronte & de Julie.

P A S Q U I N

Vous haïssez donc bien les philosophes?

V A L E R E.

Non.

Bien loin de les juger avec prévention,  
J'ai fait de ces Messieurs une étude profonde,

Et par eux, autrefois, introduit dans le monde,\*  
Je tiens, au fond du cœur, à tous leurs sentimens.  
Leur audace me plaît; mais depuis quelque tems  
Ils sont fort décriés. Leur nom même épouvante,  
Et je les fronde ici pour écarter Dorante.  
Son style à leur jargon n'est pas mal assorti.  
Oronte prévenu le croit de leur parti.  
J'entretiens son erreur avec un soin extrême.  
Dorante en ce projet me servira lui-même.  
Il n'est pas de nos gens; mais il brigue l'honneur  
Que le vulgaire attache au nom de raisonneur.  
Le siècle lui paraît plein de goût, de génie,  
Enfin voir tout en beau c'est sa douce manie.  
A la philosophie imputant ses travers,  
Dans l'esprit du vieillard en secret je le perds.  
Le seul mot de parti fait peur à sa faiblesse;  
Et je ferai si bien par force, ou par adresse,  
Que Dorante aujourd'hui recevra son congé.

## P A S Q U I N.

Tout cela me paraît assez bien arrangé;  
Mais Julie...

---

\* Cette réplique dans laquelle Valere avoue, sans détour, sa passion pour la nouvelle philosophie, & qui par conséquent ne pouvait convenir aux intentions secrètes de l'auteur, n'eût point été dite aux premières représentations.

V A L E R E.

Aisément j'obtiendrai son suffrage.

Dorante seul ici pouvait me faire ombrage ;  
Mais il me vient encore un projet merveilleux.  
Oui... ce moyen me charme... Oronte furieux,  
Et crédule à l'excès ira jusqu'à l'extrême.  
Ecoute. Il faut aller trouver à l'instant même,  
Dans le plus grand secret, ce petit imprimeur  
A qui j'ai tant de fois servi de protecteur.

P A S Q U I N.

Monfieur Pamphlet !

V A L E R E

Lui-même. Il me fert avec zèle.

Porte-lui cet écrit.

P A S Q U I N *à part.*

Bon ! c'est quelque libelle.

V A L E R E.

Avant que midi sonne , en le suivant des yeux ,  
Il pourra t'en livrer un exemplaire ou deux.  
Fais partir le premier à l'adresse d'Oronté.  
Qu'il arrive au plus tard pour le diner. J'y compte.  
L'autre sera pour moi. Ne perds pas un moment.

P A S Q U I N.

Mais à Monfieur Pamphlet il faudra de l'argent.

V A L E R E *avec un peu d'humeur.*

Il en aura.

P A S Q U I N.

Monfieur, fi vous alliez vous nuire !  
Tant de revers fâcheux auraient dû vous inftruire.

V A L E R E.

Croyez , Monfieur Pafquin , qu'ici tout eft prévû.  
Songez qu'à me fervir vous n'avez rien perdu ,  
Et qu'on peut m'offenfer avec des remontrances.

P A S Q U I N.

Ah ! craignez de trahir toutes vos ef pérances.  
Ce que je vous en dis , au fond , n'eft pas pour moi.  
Je vous aime, Monfieur, fans trop favoir pourquoi,  
Car vous n'aimez rien vous; mais je fuis d'habitude.  
De grace examinez...

V A L E R E.

Sois fans inquiétude.

Je ne hazarde rien qu'avec réflexion.  
Sois tranquille & discret. Mais j'apperçois Marton;  
Elle doit me fervir auprès de fa maîtrefle.  
Pour la faire parler emploie un peu d'adrefle.

---

## S C E N E V.

M A R T O N , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

P Ourrais-je me flatter que l'aimable Marton  
Defirait de me voir?

310 *L'HOMME DANGÉREUX,*

M A R T O N.

Non.

P A S Q U I N.

De me parler ?

M A R T O N.

Non.

P A S Q U I N.

De ce ton laconique as-tu pris l'habitude ?

M A R T O N.

Oui.

P A S Q U I N.

De me désoler tu te fais une étude,  
Je n'éprouvai jamais un pareil traitement,

M A R T O N.

Eh bien , tu t'y feras , c'est un commencement.

P A S Q U I N.

Mais ne puis-je savoir , ô beauté rude & fiere ,  
Ce qui peut m'attirer la faveur singuliere  
De ces oui , de ces non , placés à tout propos ?  
Que diable ! as-tu donc peur de prodiguer tes mots ?

M A R T O N.

Eh bien , je parle , soit. N'as-tu pas vu mon maître ?

P A S Q U I N.

Oronte ?



M A R T O N.

Apparemment. Est-il ici ?

P A S Q U I N.

Peut-être.

M A R T O N.

Comment , peut-être !

P A S Q U I N.

Oui.

M A R T O N.

Tu le prends sur ce ton ?

P A S Q U I N.

Oui.

M A R T O N.

Mais , Monsieur Pasquin !

P A S Q U I N.

Je t'imité , Marton.

M A R T O N.

Ah ! Monsieur le maraut , vous m'imité ?

P A S Q U I N.

Sans doute.

M A R T O N.

Vraiment , je t'en fais gré.

P A S Q U I N.

Tout de bon ?

Mais écoute.

Si ton but est céans de faire un long séjour ,  
Et qu'il t'arrive encor de me parler d'amour ,  
Sans égard pour tes feux, ni même pour ton maître,  
Je ne te dis qu'un mot : regarde la fenêtre.

PASQUIN.

Je choisis l'escalier ; je t'entends. Serviteur.

( à part. )

Ma foi , cet accueil-ci me paraît peu flatteur.

## SCENE VI.

JULIE, DORANTE, MARTON.

JULIE, à Marton.

EH bien, Oronte ?...

MARTON.

Oronte est parti.

JULIE.

Quel supplice !

Mais d'où lui peut venir un semblable caprice ?

MARTON.

Je ne fais.

JULIE.

Ah ! Dorante , auriez-vous soupçonné

Ce revers imprévu ?

D O R A N T E.

Non , je suis étonné

De tous ces changemens produits en mon absence.  
Comment Oronte , lui , qui , depuis votre enfance ,  
Ne semblait s'occuper que de votre bonheur ,  
Peut-il donc vous traiter avec tant de rigueur ?  
Il faut vous opposer à son choix. Il vous aime.

J U L I E.

Mais je suis avec lui d'une faiblesse extrême ;  
Et c'est précisément son excès de bonté  
Qui fait à tous ses vœux plier ma volonté.  
Le meilleur caractère a souvent sa manie.  
La sienne est l'engoûment ; & quand sa fantaisie  
Est frappée une fois en faveur de quelqu'un ,  
Donnez-lui des avis , il n'en écoute aucun.  
Son obstination est à peine croyable.

M A R T O N.

Le voilà bien. Il est entêté comme un diable.  
Quoiqu'indulgent & doux , son caractère est  
prompt.

Il ne faut pas heurter ses sentimens de front.  
Il revient , toutefois , pourvu qu'avec adresse  
On sache , en l'éclairant , ménager sa faiblesse ,  
Et qu'on ne choque pas avec trop de roideur  
De ses préventions la première chaleur.

314 *L'HOMME DANGÉREUX,*  
*D O R A N T E.*

Et quel est ce rival qu'Oronte me préfère ?

*M A R T O N.*

Vous l'avez vû céans. C'est ce même Valere,  
Cet homme avantageux qu'un ami du vieillard  
Introduisit ici lors de votre départ.

*D O R A N T E.*

Quoi ! Valere ?

*M A R T O N.*

Oui , Monsieur. Le bonhomme en raffole.  
Il le prône, il le cite , enfin c'est son idole.  
Il l'a même forcé de s'établir chez nous.

*D O R A N T E.*

Valere est mon rival ? Et le connaissez-vous ?

*J U L I E.*

Je ne fais trop encor quel est le personnage ,  
Il montre de l'esprit.

*D O R A N T E.*

Il aura le suffrage  
De tous ceux qui séduits par des dehors heureux ,  
N'approfondiront pas son caractère affreux.  
D'autant plus dangereux que par un long usage ,  
Il fait de la raison affecter le langage ,  
Et que pour mieux trahir il emprunte souvent  
L'air de la vérité , le ton du sentiment.

M A R T O N.

Vous le connaissez donc ?

D O R A N T E.

Très-bien, &amp; dans le monde

Il n'a plus un ami sur lequel il se fonde.

Tout Paris est imbu de sa perversité.

Misantrope jaloux, cynique détesté,

Raillleur sans nul égard, vain jusqu'à l'impudence,

Rien ne peut de ses traits arrêter la licence.

» On le démasque en vain, jamais il ne rougit ; \*

---

\* C'est ici que l'auteur avait jetté toute l'amorce que la malignité de ses ennemis n'eût pas manqué de saisir avec avidité. A la place de ces deux vers marqués par des guillemets, & qui expriment, si heureusement, le vrai caractère de l'homme dangereux, on eût dit aux premières représentations, les vers suivans, qui ne sont que la prose des Libelles de ces Messieurs, habillée en poésie :

Bel Esprit abhorré de tous les bons Esprits,  
Il pense, par la haine, échapper au mépris.  
Il unit, pour flétrir les talens qu'il profane,  
La rage de Zoïle au fiel d'Aristophane,  
A force d'attentats il se croit illustré,  
Et s'il n'était méchant, il serait ignoré.  
Voilà du personnage, &c.

Comme ces Messieurs auraient applaudi, sans imaginer que c'était là leur propre portrait : à l'exception pourtant qu'ils ont bien, en effet, toute la rage de Zoïle, mais qu'ils n'ont absolument rien de commun avec Aristophane.

316 *L'HOMME DANGEREUX,*

» Séduisant quand il parle, affreux quand il agit :  
Voilà du personnage une esquisse légère.  
Je ne le juge point en rival trop sévère,  
Et je ne suis ici que l'écho du public.

M A R T O N.

Ah! Monsieur, mais vraiment c'est pis qu'un basilic.

J U L I E.

Vous me faites frémir. Son adroite conduite ,  
Sa gaîté, ses bons mots m'avaient un peu séduite.  
Je lui soupçonnais bien quelque malignité ;  
Mais non cette noirceur & cette atrocité.  
Combien je dois rougir ! mon inexpérience  
M'allait à ce pervers livrer sans défiance.  
Il aura cru me plaire.

M A R T O N.

Eh ! Madame , tant mieux.  
Le traître avait aussi trouvé grace à mes yeux ;  
Mais puisqu'en sa faveur il nous croit prévenues,  
Que son erreur du moins soit utile à nos vûes.  
Il faut l'entretenir, & sans changer de ton ,  
Flatter sa vanité pour le perdre.

J U L I E.

Ah! Marton ,  
De quel piège effroyable étais-je la victime ?  
Comment de mon Tuteur a-t-il gagné l'estime ?  
Je ne le conçois pas.

D O R A N T E.

Cette crédulité

Prouve moins d'imprudence encor que de bonté.  
Mais il faut à l'instant...

M A R T O N.

Ah ! n'allons pas si vite.

Cette amitié d'Oronte incroyable & subite  
Veut être ménagée ; & c'est précisément  
Ce que nous vous disions, son maudit engoûment.

D O R A N T E.

Quel fruit espères-tu de tes lentes mesures ?

M A R T O N.

Lentes , si vous voulez ; mais ce sont les plus sûres.  
Vous avez vos raisons pour presser les momens ,  
Et cette impatience est commune aux amans.  
Ils veulent tout régler au gré de leur caprice.  
Le plus léger délai leur paraît un supplice ;  
Mais vous ! un philosophe !...

D O R A N T E. \*

Épargne-moi ce nom ,  
Respectable jadis aux yeux de la raison ,  
Mais enfin profané depuis que la licence  
Osa se l'arroger avec tant d'insolence.

---

\* Cette réplique de Dorante , & ce qui y donne lieu ,  
ne devait pas être dit aux premières représentations.

Ce nom masque aujourd'hui des gens très-dangereux.

Valere veut ici me confondre avec eux ;  
 Mais je brave à la fois sa haine & ses outrages.  
 Je hais les charlatans , j'honore les vrais sages ;  
 Et le plus grand des torts de Valere envers moi ,  
 ( à Julie. )

C'est d'avoir prétendu m'enlever votre foi.

M A R T O N.

Il en fera puni ; mais craignez de vous nuire ,  
 Et pour votre intérêt , laissez-moi vous conduire.  
 Le plus adroit trompeur ne peut tromper longtemps.

Il n'évitera pas le piège où je l'attends.  
 Mon espoir le plus sûr est dans son caractère.  
 Il me croit avec lui naturelle & sincère ;  
 On impose aisément à la fatuité ,  
 Et l'indiscrétion suit la méchanceté.

*Fin du premier Acte.*





---

A C T E II.

---

## SCENE PREMIERE.

V A L E R E.

**J**E compte les momens. Avant qu'il soit une heure,  
Les couplets nous viendront. Cette triste demeure  
Va me payer enfin l'ennui que j'ai souffert,  
Et ceci va d'Oronte égayer le dessert.  
Il me semble le voir, & j'en ris par avance.  
De Julie avec moi l'heureuse intelligence  
Va produire un grand bien; &, si j'en crois Marton,  
J'ai lieu de l'espérer, non sans quelque raison.  
La soubrette est bavarde. Elle n'a pû me taire  
Que le Dorante envain s'était flatté de plaire.  
Je m'en doutais assez. Elle devait ici  
Venir me retrouver. Je l'attends. La voici.

---

## S C E N E II.

M A R T O N , V A L E R E.

V A L E R E.

**D**Ois-je croire, Marton, un récit qui m'en-  
chante?

Je vous l'ai déjà dit, elle abhorre Dorante ;  
Mais comme il paraissait aimé de son Tuteur ,  
Elle a sçu prudemment renfermer son aigreur.  
Vous savez à quel point Oronte est susceptible ?

VALERE.

Oui.

MARTON.

Vous avez pû voir combien il est sensible  
Lorsqu'on veut le fronder dans ses opinions ,  
Comme il est obstiné dans ses préventions.  
Julie aime la paix, & se montre docile  
A la facheuse humeur d'un vieillard difficile.

*Avec finesse.*

Vous me permettrez bien d'en dire un peu de mal.  
Inquiet, emporté, capricieux, brutal,  
Et dupe cependant de la moindre louange,  
Ma foi, c'est de tout point un animal étrange.

VALERE.

Ta franchise me charme, & même à ton portrait  
Tu pourrais au besoin ajouter quelque trait.  
Fier de son lourd bon sens, il se croit fort habile.  
Je conviens qu'il n'est pas tout-à-fait imbécile ;  
Mais il s'en faut si peu ! Son obstination  
Prouve un fonds de bêtise & de présomption  
Qu'on n'assembla jamais dans un degré plus rare.  
C'est trop que d'être sot à la fois & bizarre,

Et

Et mon dégoût pour lui ne saurait s'exprimer.

M A R T O N.

Mais cependant, Monsieur, il paraît vous aimer.

V A L E R E.

Oui. L'on fait, malgré foi, de si tristes conquêtes!

Le malheur de l'esprit est de charmer les bêtes.

Mais j'ai dû cependant lui marquer des égards.

Si tu savais, Marton, combien à mes regards,

Julie est à la fois intéressante & belle!

Le suprême bonheur serait d'être aimé d'elle.

A-t-elle de l'esprit?

M A R T O N.

Le vôtre est de son goût.

V A L E R E.

Tu me flattes, peut-être?

M A R T O N.

Ah! Monsieur, point du tout.

Julie a la gaieté qui convient à son âge,

Elle applaudit au sel de votre badinage.

Vous avez pû la voir, même plus d'une fois,

A certains de vos traits fourire en tapinois.

V A L E R E.

J'ai cru le remarquer.

M A R T O N.

Vous connaissez les femmes.

322 *L'HOMME D'ANGEREUX*,  
Toutes ont, plus ou moins, le goût des Epigrammes.  
Vous vous moquez de tout, & c'est comme on leur  
plaît.

V A L E R E.

D'après cela, Marton, je conçois qu'en effet  
Dorante n'a pas dû lui sembler fort aimable.

M A R T O N.

Aussi je vous réponds, qu'avec son ton capable,  
Son éternel amour & ses airs doucereux,  
Il a très-fort le don de déplaire à ses yeux.

V A L E R E.

Eh! tu ne me dis rien de sa philosophie.  
Oh! ma foi, c'est par là que sur-tout il ennuie.  
Ses dissertations qu'il place à tout propos,  
Son maintien de palais imposant pour les fots,  
Cette fureur qu'il a d'encenser tout le monde,  
Et cette aménité dont sans cesse il abonde,  
Ce manteau de vertu dont il fait se couvrir,  
Ne recele qu'un fat odieux à mourir.

M A R T O N.

Ah! que vous peignez bien, Monsieur!

V A L E R E.

D'après nature.

M A R T O N.

Je pense comme vous, & ma foi, je vous jure  
Que je n'ai rien appris qui flatte plus mes vœux

Que cet aveu d'Oronte en faveur de vos feux.

V A L E R E.

D'où me vient de ta part une bonté si grande?  
Tu m'aimes donc, Marton?

M A R T O N.

Oh! la belle demande!

Je n'ose point, Monsieur, porter mes vœux si haut;  
Et le pauvre Pasquin est tout ce qu'il me faut.

V A L E R E.

Tu prétends à Pasquin?

M A R T O N.

Pour lui, je le confesse;  
Je me sens quelquefois des momens de faiblesse.

V A L E R E.

Je ne m'oppose point à cette belle ardeur.  
Je t'aurais cru pourtant le goût un peu meilleur.

M A R T O N.

Comment Pasquin?

V A L E R E.

Ma foi, le choix est malhonnête.

M A R T O N.

C'est un bon garçon.

V A L E R E.

Oui, qui s'est mis dans la tête

Que depuis qu'il me sert Minerve lui fourit ;  
 Qui se croit obligé de prétendre à l'esprit ;  
 Et qu'on verra bientôt , aux gages d'un Libraire,  
 Griffonner tous les mois un journal Littéraire.

M A R T O N.

Lui ?

V A L E R E.

Sans doute ; & Paris régorge de Frélons ,  
 De la Littérature importuns avortons ,  
 Médisante recrue à l'opprobre livrée ,  
 Et dont les candidats sont pris dans la livrée.

M A R T O N.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, j'ai du faible pour lui ;  
 Et je vois tant de gens griffonner aujourd'hui ,  
 Qu'un de moins, un de plus ne fait pas grand dé-  
 fordre.

Peut-être plaira-t-il pour peu qu'il aime à mordre.  
 Ce métier, m'a-t-on dit, n'est pas des plus mau-  
 vais.

D'ailleurs sur vos bontés je compte désormais.

V A L E R E.

Ah ! tu peux y compter ; mais, dis-moi, ta maî-  
 tresse

A dans mes yeux, sans doute, apperçut ma tendresse ?

M A R T O N.

Quelle femme jamais se méprend à cela ?

Moi, je savais le mot de cette énigme là.

VALERE *avec vivacité.*

Eh bien, Marton, il faut pour l'amour de Julie,  
Songer à l'affranchir du pédant qui l'ennuie.  
Unissons nos efforts. J'ai des moyens tout prêts  
Que tu peux seconder.

MARTON *d'un grand air de vérité.*

Pour servir vos projets  
Fiez-vous sans réserve à mes soins, à mon zèle.

VALERE,

Va, sois certaine aussi....

MARTON.

(*bas.*) J'entends Mademoiselle.  
Sachons ce qu'il médite.

---

### S C E N E III.

JULIE, VALERE, MARTON, *faisant souvent à sa maîtresse des signes pour l'engager à se contraindre & à dissimuler.*

VALERE *d'un ton faussement passionné.*

AH! dois-je me flatter,  
Madame, qu'à mes vœux vous daigniez vous prêter,

Que mon juste respect & l'amour le plus tendre  
 Fassent sur vous l'effet que j'ai droit d'en attendre,  
 Et que de mes rivaux heureusement vainqueur ,  
 De votre seul penchant j'obtienne votre cœur ?  
 Je ne me prévaux point du suffrage d'Oronte ,  
 Et pour régler mon sort , c'est sur vous que je  
 compte.

*JULIE d'une voix concentrée & gênée.*

Vous le savez, Monsieur, maître de mon destin ,  
 Oronte doit lui seul disposer de ma main.  
 Il m'a parlé de vous , c'est à moi de souscrire  
 Aux loix que pour l'hymen il voudra me prescrire.

V A L E R E.

Ah ! vous seule avez droit de disposer de vous ,  
 Et ma flamme espérait un langage plus doux.  
 Je l'avourai, mon cœur , alarmé par Dorante ,  
 Craint toujours de le voir traverser mon attente.

*JULIE du même ton.*

Puisqu'Oronte est pour vous , que craignez-vous  
 de lui ?

V A L E R E.

Rien , si dans votre cœur l'amour est mon appui.  
 Mais Oronte l'aimait. Peut-être il l'aime encore.  
 Ils pourraient me priver de tout ce que j'adore.

M A R T O N.

Eh ! oui , voilà le nœud. Monsieur l'a bien fait,



Tout vieillard est changeant, Madame, songez-y.

*bas.*

*haut.*

Soyez donc moins timide. Oronte par faiblesse,  
Consultant son caprice & non votre tendresse,  
Vous forcerait, peut-être, au choix que nous  
fuyons.

J U L I E *en soupirant.*

Il est vrai.

V A L E R E.

Rendez-vous à ces réflexions.

M A R T O N.

Dorante est à Paris. Quelque intrigue nouvelle  
Peut de votre tuteur retourner la cervelle.

V A L E R E *vivement.*

Sans doute, & pour parer ce triste événement ;  
On pourrait... les brouiller... irrévocablement.

J U L I E.

J'ai peu de goût, Monsieur, pour la tracasserie.

M A R T O N.

Vous vous effarouchez d'une plaisanterie.

V A L E R E *ironiquement.*

Le scrupule est décent.

M A R T O N.

Mais il est déplacé.

*bas à Julie.**haut.*

Contraignez-vous. Au fonds le projet est sensé.  
 Pourquoi dissimuler? Vous l'approuvez dans l'ame;  
 Il faut vous y prêter.

V A L E R E.

Daignez songer, Madame;  
 Que si vous faites grace à mes timides feux,  
 Dorante est en effet un obstacle à nos vœux:  
 Non que d'un œil jaloux ici je l'envifage.

M A R T O N *ironiquement.*

Ce rival est bien fait pour donner de l'ombrage.  
 V A L E R E *s'approchant de l'oreille de Julie,*  
*& d'un ton avantageux.*

Il doit vous excéder, & je tiens de Marton  
 Que son amour vous blesse encor plus que son ton.

J U L I E *en souriant.*

Marton est indiscrete.

V A L E R E.

Et vous êtes cruelle.

Pourquoi la condamner d'un effet de son zele?

*Très-bas à l'oreille de Julie, mais élevant*  
*un peu la voix au dernier vers.*

On peut s'en méfier pour l'intrigue. D'ailleurs  
 Je la juge fidele, & je lui crois des mœurs.

M A R T O N.

Ne nous écartons point. Comment bannir Dorante?

V A L E R E.

Il en est cent moyens.

M A R T O N.

Mais encor.

V A L E R E.

Dans l'attente

D'une meilleure idée , il me vient un projet.

M A R T O N.

Dites-nous-le donc vite.

V A L E R E.

Oui , je crois qu'en effet

Il aurait sur Oronte un succès infailible.

M A R T O N.

Nous vous seconderons.

V A L E R E.

Le vieillard est sensible.

Sous le nom de Dorante...on répandrait...sous main

Quelque plaisanterie... un écrit clandestin ,

Qui mettant au grand jour tous les vices d'Oronte ;

Sans trop charger les traits, le couvrirait de honte.

J U L I E , *à part.*

Le scélérat !

M A R T O N , *bas à Julie.**( haut. )*

Paix donc. Le projet est heureux.

330. *L'HOMME DANGEREUX,*  
J U L I E.

Je le trouve un peu fort.

M A R T O N.

Il est miraculeux.

V A L E R E , *à Julie.*

Vous saurez à propos vous taire & vous contraindre.

J U L I E.

Si vous saviez , Monsieur , qu'il m'en coûte de feindre !

M A R T O N.

Mais vous n'avez , Madame , à feindre qu'un moment.

Il s'agit d'écarter avec ménagement

L'homme qui vous obsède ; & , quoiqu'il vous en coûte ,

L'artifice devient nécessaire.

V A L E R E.

Sans doute.

M A R T O N.

Tout cela dans le fond ne produira qu'un bien.

J U L I E.

Mais Oronte affligé le comptez-vous pour rien ?

V A L E R E.

Affligé , dites-vous ? Eh ! quel homme en délire

Voudrait à ses dépens nous empêcher de rire ?  
S'afflige-t-on encor de ces misères là ?  
Accoutumez-vous donc à l'esprit que l'on a.  
D'ailleurs , le ridicule est souvent très-utile.  
Je corrigeai Daphné par un seul Vaudeville.  
Tous ses égaremens étaient assez connus ;  
Je la rendis dévote , & l'on n'en parle plus.  
Qui fait si d'un bon mot la malice excusable  
Ne rendra pas Oronte un peu plus supportable ?  
Et si nous n'avons pas ce succès glorieux ,  
Dorante au moins nous quitte & devient odieux.

M A R T O N.

Fort bien ; mais où trouver un auteur anonyme ?

V A L E R E.

Ah ! mon amour consent à se charger du crime.  
Pour Dorante en secret pressentant vos dégoûts ,  
J'ai déjà tout prévu.

J U L I E.

Quoi ! Monsieur ?...

V A L E R E.

Entre nous,

Oronte dès ce jour recevra la satire.  
Ne m'approuvez vous pas ?

J U L I E *bas.*

Je souffre le martyre.

MARTON.

Eh bien , vous le voyez. Que vous avais-je dit ?  
Il est charmant. Ma foi , vivent les gens d'esprit !

JULIE.

J'admire dans Monsieur ce rare excès de zèle.

MARTON.

Vous voilà raisonnable. Allons , Mademoiselle ,  
Un peu de bonne humeur.

JULIE.

Monsieur... Oronte vient.

VALERE.

Gardez de vous trahir , & le bon homme en tient.

JULIE *bas à Marton.*

Je vais tout révéler.

MARTON *bas à Julie.*

Nous n'avons point de preuve ,  
Vous hazarderiez tout. Attendez.

JULIE.

Quelle épreuve !



## S C E N E IV.

ORONTE, DORANTE, JULIE,  
VALERE, MARTON.

ORONTE *à Dorante.*

OUI, Valere a monchoix. Un rapport singulier  
De goût, de sentimens, tout devait nous lier.  
Mais les voilà tous-deux.

DORANTE *à Oronte.*

Vous m'enlevez Julie,  
Vous m'accablez, Monsieur.

O R O N T E.

Non. La philosophie  
Adoucira bientôt vos regrets.

JULIE *bas à Dorante.*

Tout va bien.

VALERE *à Marton, en lui montrant Dorante.*  
Qu'il paraît consterné!

O R O N T E.

Pour changer d'entretien,  
Parlons de Dorilas. Son succès m'intéresse.

*à Valère.*

Il est de tes amis?

334 *L'HOMME DANGEREUX,*

*V A L E R E froidement.*

*Je le connais.*

*O R O N T E.*

*Sa piece*

*Pourra nous amuser un moment. La voilà.*

*Il la tire de sa poche.*

*V A L E R E prenant la piece des mains d'Oronte.*

*Voyons.*

*O R O N T E.*

*En attendant le diner , lisons-la.*

*à Marton.*

*Des sieges.*

*Marton donne des sieges & sort.*

---

## *S C E N E V.*

*ORONTE, JULIE, DORANTE,  
V A L E R E.*

*O R O N T E.    Ils s'assèyent tous.*

*C*ommençons.

*V A L E R E avec dédain.*

*Le titre m'indispose.*

*Le Méchant puni , Drame en cinq actes , en prose.*



Je déteste la prose & les Drames aussi.

D O R A N T E.

Le sujet cependant me paraît bien choisi.

J U L I E *prenant la piece & la parcourant pendant une partie de la scene.*

Il promet du plaisir.

V A L E R E.

Il me semble assez fade ,  
Ce sera sûrement quelque jérémiade ,  
Quelque mauvais sermon greffé sur un Roman ,  
Quelque atrocité bête.

O R O N T E.

On m'écrit que le plan  
Est assez bien conduit , & sur-tout pathétique.

V A L E R E.

Pouvez-vous approuver cet étrange Comique ?

O R O N T E.

Il a des partisans.

D O R A N T E.

Il est utile aux mœurs.

V A L E R E.

Je ne saurais souffrir ces bourgeois douleurs  
Dont on veut profaner la scene de Moliere ;  
Et , loin de l'agrandir , c'est borner la carrière.

336 L'HOMME DANGEREUX,  
D O R A N T E.

Le sentiment, Monsieur, ne peut donc vous toucher ?

V A L E R E.

Il faut me faire rire, & non pas me prêcher.

D O R A N T E.

Et voilà comme on ose avec un ridicule  
Sur les plus grands objets s'égayer sans scrupule !  
Cet art si merveilleux de plaisanter toujours,  
Est-il donc pour les mœurs d'un utile secours ?  
Eh ! quel bien a produit cette gaîté légère  
Que le français long-tems prit pour son caractère,  
Et qu'on vit trop souvent affliger la raison ?  
Ne saurait-on instruire à moins d'être bouffon ?  
Que dis-je ! N'est-ce point dégrader la Morale ?  
N'est-ce point l'avilir ? Et peut-on sans scandale  
Souffrir qu'un Trivelin, qu'un farceur effronté  
Fasse de ses bons mots rougir la vérité ?  
Ah ! qu'un noble intérêt a de prix & de charmes !  
Qu'il est beau d'arracher de vertueuses larmes !  
D'avoir brisé les cœurs, & d'avoir excité  
Le cri de la nature & de l'humanité !

V A L E R E *éclatant de rire.*

A merveille ! On ne peut vous disputer la gloire  
De savoir à propos attendrir l'auditoire.  
Cotin contre Moliere était moins véhément.  
Jamais il n'eut prêché si pathétiquement.

Je

Je ne me pique pas de ce ton emphatique ,  
 De ce style imposant , lugubre , magnifique ;  
 Mais j'ose maintenir que vos Drames bourgeois  
 Outragent Melpomene & Thalie à la fois ;  
 Que c'est mal-à-propos embrouiller les deux scènes ;

Que tous ces lieux communs , & ces peintures  
 vaines

De crimes révoltans , d'incroyables vertus ,  
 Ces traits exagérés & toujours rebattus ,  
 Aussi loin du bon sens que loin de la nature ,  
 Sont du plus mauvais goût la preuve la plus sûre.

O l'utile présent à faire à nos Français  
 Que tous ces noirs tableaux dérobés aux Anglais ,  
 Délire infortuné de quelque tête creuse !

Et ne serait-ce pas une merveille heureuse  
 Que d'avoir introduit chez notre nation  
 Le goût du suicide & la consommation ?

## O R O N T E.

Je pense comme lui. J'aime assez que l'on fronde  
 Toutes ces nouveautés dont le flux nous inonde.  
 Je m'en tiens au bon sens de nos simples ayeux ,  
 Et si nous pensons bien , je crois qu'ils faisaient  
 mieux.

V A L E R E *bas à Oronte.*

Courage , mon ami , ferme sur l'épigramme !

338 *L'HOMME DANGEREUX,*  
*Haut à Julie qui parcourt le Drame de M. Dorilas.*

Quoi ! Monsieur Dorilas vous fait pleurer, Madame ?

J U L I E.

Oui , je suis attendrie.

V A L E R E *ironiquement.*

Et quels sont les malheurs?...

D O R A N T E.

Vous voilà réfuté. Que répondre à ses pleurs ?

V A L E R E.

Rien. La mélancolie a quelquefois ses charmes,  
Et plus d'une Romance a fait verser des larmes.  
J'ai même vu pleurer à l'Opéra bouffon.

O R O N T E.

Moi , j'ai souvent pleuré pour rien.

V A L E R E *vivement.*

Le trait est bon.

*bas à Oronte.*

Il réfute Monsieur plaisamment. A miracle !

ORONTE, *comme encouragé par les applaudissemens de Valere.*

J'aimerais , j'en conviens , de revoir au spectacle  
De ces tableaux piquans qui m'amusent... Enfin  
Tels que le Misanthrope , ou Crispin Médecin.

D O R A N T E.

J'entends. Mais il faudrait trouver des caractères,  
Et je crois qu'à présent il n'en reste plus gueres.  
Moliere a de son art épuisé tous les traits.

V A L E R E.

C'est le talent qui manque, & non pas les sujets;  
Ils me crévent les yeux; j'en vois de toute espee.  
Ces railleurs vénimeux dont la langue traîtresse  
Outrage insolemment les vertus, la beauté,  
Qui sont le désespoir de la société,  
Frondeurs par habitude & méchans par système,  
Et qui, faute de mieux, tireraient sur eux-mêmes,  
Où ferait donc le mal de rire à leurs dépens?

O R O N T E.

Il a parbleu raison.

D O R A N T E.

Quant à moi, j'y consens;  
Et pour exterminer leur race toute entiere,  
Je voudrais de bon cœur qu'il revint un Moliere.

*A Julie.*

Qu'en pensez-vous, Madame?

J U L I E *montrant Valere.*

Oui, Monsieur a raison.

O R O N T E.

Le sujet est heureux; mais ce n'en est qu'un.

340 L'HOMME DANGEREUX,  
V A L E R E.

Bon!

Et notre ami Dorval , protecteur par manie  
De tous les faux talens , & fléau du génie ;  
Automate orgueilleux qui sans regle & sans goût ,  
A pourtant la fureur de se connaître à tout ,  
Ne fournirait-il pas un sujet à la scène ?  
N'avons-nous pas encor l'intrigante Climene ,  
Qui détrompée enfin des erreurs de l'amour ,  
Et par désœuvrement assidue à la Cour ,  
Fatigue les bureaux de sa triste présence ,  
De chaque emploi vacant dispose par avance ,  
Et se fait en secret un très-gros revenu  
En vendant un crédit qu'elle n'a jamais eu ?

O R O N T E.

A merveille !

V A L E R E *bas à Oronte.*

C'est vous à qui je dois ma verve.

*Haut.*

Et nos petits auteurs rimant malgré Minerve ,  
Sifflés de tout Paris , & qui savent pourtant  
Enchaîner à leur char l'amour propre d'un grand ,  
Trafiquer avec lui d'une vaine fumée ,  
Lui prouver que leurs vers feront sa renommée ,  
Et qui dupant ainsi le fastueux Mydas ,  
Font servir son orgueil à venger des piés-plats.

D O R A N T E.

Monfieur ne tarit point. Il excelle à médire.

O R O N T E.

Je ne vois point cela.

V A L E R E , *bas à Oronte.*

Bon ! C'est fur vous qu'il tire.

Que vous avais-je dit ? Son naturel jaloux  
S'irrite de me voir du même avis que vous.

O R O N T E.

Des traits si généraux ne font tort à personne.

V A L E R E , *montrant Dorante.*

Monfieur ne médit point. Il a l'ame si bonne !  
Il voudrait que chacun eût fa bénignité ;  
Mais je fais peu de cas de cette aménité.  
Ces fades complimens qu'on promene à la ronde ,  
Cette affectation d'estimer tout le monde ,  
Ce ton si doucereux qu'on nous prône aujourd'hui  
Est loin de la franchise , & voisin de l'ennui.  
Cet excès d'indulgence érigée en scrupule ,  
N'annonce que la peur qu'on a du ridicule.

O R O N T E.

C'est bien dit.

D O R A N T E.

Eh ! fur quoi pourraient tomber ses traits ?  
Le fiecle , à tous égards , a fait tant de progrès

342 *L'HOMME DANGEREUX*,  
Qu'il a droit de braver & la haine & l'envie.

V A L E R E.

Sans doute , & l'on ne vit jamais tant de génie ,  
Tant de productions charmantes , plus de mœurs !  
Eh ! quoi de plus sensé que nos jeunes seigneurs ?  
Quel usage admirable ils font de leurs richesses !  
Quel goût dans leurs plaisirs ! quel choix dans  
leurs maîtresses !

De nos femmes , surtout , l'honneur n'est point  
suspect ;

'Aussi je m'interdis d'en parler par respect.  
J'admire nos savans. Que leur philosophie  
A répandu de fleurs, d'agrément sur la vie !  
Graces à leurs travaux , nous sommes dégagés  
Du fardeau des devoirs & des vieux préjugés.  
D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent.  
A leurs soupés divins nos Financiers raisonnent.  
Nos Abbés sont décens , nos Robins studieux :  
Je suis de votre avis , le siècle est merveilleux !

D O R A N T E.

'Aux yeux de la raison que l'ironie est triste !  
Eh ! que prouve , Monsieur , cette odieuse liste  
De traits exagérés & d'antiques abus ?  
Vous comptez nos travers. Parlons de nos vertus.  
Examinons un peu , malgré tous vos outrages ,  
Tout le bien qu'ont produit les véritables sages.  
Dans quel tems a-t-on vu de plus rares talens ?



Quand les arts ont-ils fait des progrès plus brillans ?  
 Tout est mieux éclairci, Commerce, Agriculture,  
 Finance, Politique. . .

V A L E R E, *se pressant d'interrompre.*

Et c'est là, je vous jure,  
 C'est là ce qui surtout produit un très-grand mal.  
 Pour le Gouvernement je crains l'abus fatal  
 De raisonner ainsi sur toutes les matieres.  
 Tant d'avis partagés donnent peu de lumieres.  
 J'ignore, à dire vrai, si l'Etat va bien mieux  
 Depuis que tant de gens d'un zele officieux,  
 De l'art de gouverner font leur unique étude.  
 Cet art est difficile, il veut de l'habitude ;  
 Et je ris quand je vois tant de petits auteurs  
 Se partager l'emploi de Ministres penseurs.  
 Peut-être il fut un tems où cette maladie  
 Eût fourni le sujet de quelque comédie :  
 Au fonds, il n'en est pas qui me parut meilleur,  
 Et je l'appellerais Crispin Législateur.

D O R A N T E.

Continuez, Monsieur, vous avez les suffrages ;  
 Mais apprenez pourtant à respecter les sages.  
 Je vais vous démontrer. . .

SCENE VI.

UN LAQUAIS D'ORONTE,  
& les Acteurs précédens.

Le LAQUAIS, à Oronte.

Monsieur, on a servi.

ORONTE, à Dorante.

Allons, car aussi bien vous n'auriez pas fini,  
Et l'humeur commençait à vous gagner, Dorante.  
Je vous trouve aujourd'hui d'une aigreur surprenante.

( Il emmene Valere. )

---

SCENE VII.

JULIE, DORANTE.

DORANTE.

Concevez-vous, Julie, un tel aveuglement?

JULIE.

Il ne peut, croyez-moi, subsister qu'un moment.  
Valere va se perdre en cherchant à vous nuire.  
Par un moyen affreux il prétend vous détruire.  
Il m'a tout dit, je fais ses horribles secrets;  
Mais croyez que mon cœur veille à vos intérêts.

*Fin du second Acte.*

---

## A C T E III.

---

### SCENE PREMIERE.

M A R T O N.

**M**A foi, l'on ne rit plus , & la fête est troublée.  
Oronte est furieux , Julie est accablée.  
On voit le seul Valere, avec un ris malin ,  
Savourer la noirceur de l'Ecrit clandestin.  
Son amere gaité se contenait à peine.  
Dans ses yeux , malgré lui , j'ai vu briller la haine.  
Il faut de ces couplets prouver qu'il est l'auteur ,  
Sans brusquer , toutefois , le crédule Tuteur.  
Il ne voudra céder qu'à l'évidence même ;  
Mais j'apperçois Pasquin... De ce noir stratagème  
Il peut avoir conduit le complot ténébreux.  
Le voici. Pénétrons ces mysteres affreux.  
Il faut l'épouvanter.



S C E N E II.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

ON est encore à table.  
J'ai beau chercher, l'instant n'est pas trop favorable  
Pour le rencontrer seul. Ah, Ah ! bon jour, Marton.  
Comment te portes-tu ?

MARTON.

Bon jour, maître fripon.

PASQUIN.

Qui moi, fripon !

MARTON.

Pendart eût été mieux peut-être.  
Tu viens chercher ici ton détestable maître,  
Tu le verras bientôt dans un bel embarras,  
Je t'en répons.

PASQUIN.

Comment ?

MARTON.

Tu ne devines pas ?  
Va, l'Enigme dans peu te paraîtra plus claire.

P A S Q U I N.

L'Enigme!

M A R T O N.

On est allé chercher un Commissaire.

P A S Q U I N.

*( bas. )**( haut. )*

Je tremble. Qu'est-ce à dire?

M A R T O N.

Il s'agit d'un faquin ;  
 D'un fripon subalterne , & qu'on nomme Pasquin,  
 Qui doit à ses pareils , dans la place publique ,  
 Donner incessamment un exemple tragique.

P A S Q U I N.

Je ne le connais pas.

M A R T O N.

Je le connais bien , moi.

P A S Q U I N.

Tu le connais?

M A R T O N.

Sans doute , &amp; ce maraut c'est toi.

P A S Q U I N.

Ceci devient bien fort.

M A R T O N.

L'Ordonnance est formelle ;

348. *L'HOMME DANGEREUX,*

Tout scélérat obscur convaincu d'un Libelle,  
S'il en est reconnu pour le fabricant,  
Ou même seulement s'il en est colporteur,  
Pour la première fois doit s'attendre aux galères,  
Tu peux, d'après cela, mettre ordre à tes affaires.

P A S Q U I N.

Ma foi, je suis bien fou de t'écouter. Adieu.

M A R T O N *l'arrêtant.*

Non, non, Monsieur Pasquin, il me faut un aveu.  
D'où viens-tu?

P A S Q U I N *embarrassé.*

Du Palais.

M A R T O N.

Qu'y faire?

P A S Q U I N.

Des Emplettes.

M A R T O N.

Ne crois pas m'abuser par de vaines fornettes.  
Réponds, ou sur le champ la Verdure, Germon,  
Lorrain, Basque, Picard, à grands coups de bâton,  
Vont te faire parler de la bonne manière.

P A S Q U I N.

De tes vagues soupçons quelle est donc la matière?  
Explique-toi.

M A R T O N.

J'attends que tu daignes parler.

P A S Q U I N.

Je n'ai rien à te dire.

M A R T O N.

Ah ! je vais appeller.

P A S Q U I N.

Encore !

M A R T O N.

Oui. Tu devrais mourir de pure honte.  
Mettre un pareil paquet à l'adresse d'Oronte !  
Complice de ton maître , artisan de noirceurs ,  
Tu te prêtes , Pasquin , à de telles horreurs !

P A S Q U I N.

Moi ! j'aurais mérité de semblables reproches ?

*bas.*

Je frissonne.

M A R T O N.

A l'instant , il faut vider tes poches  
En présence d'Oronte , & je cours le chercher.

P A S Q U I N.

Eh bien donc, puisqu'envain je voudrais te cacher...  
Tu te moques de moi.

MARTON *faisant un mouvement comme pour  
sortir.*

Tu railles , double traître ?

350 *L'HOMME DANGEREUX,*

PASQUIN *à genoux, l'arrêtant.*

Ah ! ne me punis pas des fautes de mon maître.

MARTON.

Soit ; mais il faut d'abord me livrer tes papiers.

PASQUIN.

Les voilà. Serviteur.

MARTON.

Attends. Sont-ils entiers ?

PASQUIN.

Oui, d'honneur.

MARTON.

Beau ferment !

PASQUIN.

Je me ferais scrupule

De t'avoir dérobé, Marton, une virgule.

MARTON *examinant les papiers, & lisant.*

*Prospectus d'un journal.*

PASQUIN.

Ah ! rends moi ce brouillon.

Cet ouvrage est de moi, je veux me faire un nom.

MARTON.

Vraiment, il te sied bien, Ecumeur littéraire,  
De joindre à tes forfaits ce métier de Corsaire.

PASQUIN.

Un vain desir de gloire égara mes esprits.



M A R T O N.

Le sot ! Mais poursuivons. *Les Amours de Cloris*,  
Parade satyrique en dix actes.

P A S Q U I N.

La peste !

M A R T O N.

Est-ce encor de toi ?

P A S Q U I N.

Non, mon style est plus modeste.

M A R T O N.

Tout ceci m'instruit mal. Mais quel est ce billet  
Pour Valere ?

*Elle l'ouvre.*P A S Q U I N, *comme pour l'arrêter.*

Ah ! Marton, c'est de Monsieur Pamphlet.

M A R T O N *lisant.*

» Monsieur, ce n'est pas tout que de m'a-  
» voir tiré du For-l'Evêque, où je n'avais été  
» renfermé que pour avoir imprimé un de vos  
» Ouvrages. Pardonnez à ma pressante misere  
» si je me trouve réduit à vous importuner. Je  
» vous cherche depuis six semaines dans tout  
» Paris, allarmé par le bruit qui a couru que  
» vous étiez sorti du Royaume. Heureusement  
» Pasquin vient de me rassurer ; & je me propose  
» d'aller incessamment vous présenter le Mé-

» moire de mes petites avances. Je vous remet-  
 » trai en main propre votre manuscrit ; je  
 » l'aurais rendu à Pasquin ; mais toute réflexion  
 » faite , il ne m'est pas possible de m'en des-  
 » faisir sans argent.

ABRAHAM PAMPHLET.

( *à Pasquin.* )

Ce billet peut servir. Monsieur le journaliste,  
 Evitez en partant une scène plus triste.

Pour vous en garantir je veux bien vous chasser.

P A S Q U I N.

Que les talens en France ont de peine à percer !

---

### S C E N E III.

M A R T O N.

**J**E ne tiens pas encor ce fourbe de Valere.  
 J'eusse arrêté Pasquin ; mais de tout ce mystere  
 Son maître aurait sur lui rejeté le soupçon ,  
 Ou nous accuserait d'inspirer ce fripon.  
 Il vaut mieux l'opposer à son propre complice.  
 On peut trouver Pamphlet , & par quelque arti-  
 fice...

Mais quoi ! C'est vous , Madame ?

SCENE

## S C E N E I V.

J U L I E , M A R T O N .

J U L I E .

AH ! ma pauvre Marton ,  
Quel trouble est répandu dans toute la maison !  
Oronte est consterné. Le fourbe que j'abhorre  
Jouit de ses douleurs & le séduit encore.  
Il l'obsède en tous lieux , Marton , & vainement  
J'ai voulu sans témoin lui parler un moment.  
J'allais lui révéler les complots de ce traître.  
Mon ingénuité l'eût convaincu peut-être.  
On eût dit que Valere instruit de mon dessein ,  
Se faisait de ma peine un plaisir inhumain.

M A R T O N .

Quoi ! vous soupçonne-t-il !

J U L I E .

Il a vu ma contrainte.  
Mon cœur , je te l'avoue , est si loin de la feinte ,  
Mes yeux avaient si peu l'art de dissimuler ,  
Que cent fois devant lui prête à me dévoiler ,  
J'allais lui découvrir le mépris qu'il m'inspire.

M A R T O N .

Que la raison sur vous reprenne un peu d'empire.

354 *L'HOMME DANGEREUX*,  
Il faudra bien qu'Oronte enfin ouvre les yeux.  
Nous lui parlerons tous.

J U L I E.

Mais cet homme odieux.  
A trouvé tellement le secret de lui plaire ,  
Qu'il a même changé son heureux caractère.  
Tu ne le croirais pas. Mon Tuteur aujourd'hui  
Ne voyait , n'écoutait & n'admirait que lui.  
Valere désormais n'a plus besoin de feindre.  
Il peut à tout son fiel se livrer sans rien craindre ;  
Et la ville & la cour , & nos sociétés  
N'ont cessé d'être en butte à ses traits détestés.  
On ne voit dans ses yeux éclater quelque joie ,  
Que lorsqu'à ses fureurs le mérite est en proie ,  
Et sa perversité que n'arrête aucun frein ,  
Soutient ce rôle atroce avec un front d'airain.  
Oronte ( conçois-tu cette faiblesse extrême ? )  
Applaudit au méchant , & croit l'être lui-même.

M A R T O N.

Ah ! cet égarement va disparaître enfin.  
Je crois tenir , Madame , un indice certain  
Qui jettant sur le fourbe une affreuse lumière ,  
Révélerait sa honte à la nature entière.

J U L I E.

Eh ! qu'avons-nous besoin d'indices ? je fais tout.  
Je n'ai qu'à dire un mot pour le pousser à bout.

## M A R T O N.

Et quand vous l'aurez dit , croyez-vous qu'il ait  
honte .

De vous défavouer en présence d'Oronte ?

Mais un Monsieur Pamphlet que je découvrirai...

## J U L I E.

J'entends du bruit. Fuyons son aspect abhorré,  
Le voici. Viens , Marton , concerter nos mesures.

---

## S C E N E V.

ORONTE , VALERE , MARTON.

## O R O N T E.

O Ui, je prétends sçavoir d'où partent ces injures.  
Marton , qu'un Commissaire à l'instant soit mandé.  
Il faut trouver l'auteur d'un si noir procédé.  
Ce paquet doit servir à démasquer le traître ,  
Et l'Adresse du moins peut le faire connaître.  
La police a les yeux ouverts sur les méchans ;  
Cours , & fais tenir prêt bien vite un de mes gens.

SCENE VI.

ORONTE, VALERE.

VALERE.

**V**ous êtes, en honneur, beaucoup trop susceptible.

ORONTE.

Comment! y pensez-vous? Ce Libelle est terrible.

VALERE.

Je ne vois pas cela. Ces traits injurieux,  
A force de prouver, ne prouvent rien. Le mieux  
Serait de mépriser ces satyres obscures.  
Personne plus que moi n'a senti leurs blessures;  
Mais j'ai sçu les braver. Le mal est seulement  
Que l'auteur ait eu l'art d'être horrible & plaissant.

ORONTE.

Plaissant!

VALERE.

Oui, par malheur, la forme en est piquante.  
Je n'en blâme pas moins l'atrocité choquante;  
Mais l'art que l'on y voit peut faire deviner  
Quel est l'homme à peu près qu'on en doit soupçonner.

( *Il feint d'entrer dans une rêverie profonde.* )

O R O N T E.

Quel qu'il soit, il est sûr de toute ma colere.

Mais à quoi rêves-tu ? Réponds moi.

V A L E R E *comme se parlant à lui-même.*

Ce mystere

Pourrait se découvrir.

O R O N T E *avec vivacité.*

Tu croirais ? ...

V A L E R E.

Oui ... mais non.

Comment ! par quel caprice, & par quelle raison ? ...

O R O N T E.

Tu dois m'ouvrir ton cœur sans détour, cher Valere.

V A L E R E.

Je craindrais de former un soupçon téméraire.

O R O N T E.

Encor !

V A L E R E.

Le style en est violent, emporté ;

Mais on y trouve aussi de la légèreté,

Je m'y perds.

O R O N T E.

Parle donc. Quelle est cette manie ?

V A L E R E.

On a vû la fureur suppléer au génie.

Ne soupçonnez-vous rien ?

O R O N T E.

Je n'ai pas d'ennemis,

V A L E R E.

Mais en ce cas, le trait part d'un de vos amis.  
L'auteur de ces couplets paraît bien vous connaître,  
Et hors Dorante ou moi, quel autre pourrait-ce être  
Qui fut si bien instruit de tous vos intérêts ?

O R O N T E,

Dorante ! . . . . A-t-on de lui quelques vers ?

V A L E R E *négligemment.*

De mauvais.

Je me souviens qu'un jour il m'en lut sur Elmire  
Qui respiraient assez le fiel de la satire.

O R O N T E.

Quoi ! ces vers sur Elmire outrageux pour les  
mœurs ,  
Ce libelle indécent ? . .

V A L E R E.

Etait de lui. D'ailleurs  
Ne précipitons rien. Examinons la chose.

O R O N T E,

J'ai peine à concevoir quelle serait la cause . . .

V A L E R E.

Il ne m'a jamais vu qu'avec un œil jaloux ,



Et c'est depuis le tems que je vis près de vous  
Qu'on voit ici le trouble & les tracasseries.  
Je vous ai déjà dit que nos plaisanteries  
Paraissaient le blesser.

O R O N T E.

Il est vrai.

V A L E R E.

Ce matin,  
Vous avez pu le voir, il mettait du dédain,  
Une forte d'aigreur même à nous contredire,  
Vous blâmant sous mon nom du talent de médire.  
Vous avez refusé Julie à son amour,  
Malheur qu'il prévoyait & depuis plus d'un jour.  
Vous blessez son orgueil, en faut-il davantage ?

O R O N T E.

Je tombe de mon haut.

V A L E R E.

Ma foi, plus j'envisagé  
Sa conduite avec nous, plus je crois être sûr  
Que lui seul est l'auteur de ce libelle obscur.  
Je le soupçonnerais encor d'une autre ruse.  
D'un peu de médifance il fait que l'on m'accuse.  
Il aura pris le tems où je suis dans ces lieux,  
Pour me prêter la chose & me rendre odieux.  
Cette combinaison est très-philosophique.  
Ces Messieurs ont porté l'esprit géométrique

Jusques dans les noirceurs. Leur secret est connu.  
Ils savent calculer le vice & la vertu.

O R O N T E.

Ton idée a l'air vrai.

V A L E R E.

Du moins très-vraisemblable.  
Autre indice. Avez-vous remarqué comme à table,  
Même sans trop d'adresse, il s'est vite écrié  
Que les vers étaient plats & qu'ils faisaient pitié.  
Cette ruse hardie, & pourtant puérile,  
Ne pouvait, entre nous, tromper qu'un imbécille.  
Pour vous en imposer il faudrait bien plus d'art.

O R O N T E.

Vous avez, sur ma foi, deviné le pendart.

V A L E R E.

J'ai cru même observer, quand il vous a vu lire,  
Sur sa bouche perfide un vénimeux sourire.

O R O N T E.

Oui. Je vois en effet que tout est contre lui.  
Mais ce ton si flatteur qu'il prenait aujourd'hui?...

V A L E R E.

Pure affectation.

O R O N T E.

L'aménité?

V A L E R E.

Sottise.

O R O N T E.

Après cela, croyez encore à la franchise  
De tous ces charlatans dont le masque est si doux,  
Des Socrates du jour !

V A L E R E.

Voilà comme ils font tous.

O R O N T E.

Je les fuis désormais d'une lieue à la ronde.

V A L E R E *d'un ton d'hypocrisie.*

Ils s'étaient bien flattés, quand j'entrai dans le  
monde,

De s'emparer de moi.

O R O N T E.

Vas, tu verras dans peu

Si contre la vertu l'imposture a beau jeu.

Je vais du ton qu'il faut parler à ma pupille.

Adieu, je te rejoins.

---

## S C E N E VII.

V A L E R E.

**D**Orante est bien habile  
S'il esquive les traits que j'ai sçu lui lancer,  
Et son flegme moral a de quoi s'exercer.

Je ne fais trop pourtant que penser de Julie.  
C'est un de ces esprits sans physionomie  
Qui manquent au besoin de verve & de chaleur.

---

## S C E N E VIII.

D O R A N T E , V A L E R E.

D O R A N T E à part.

Voyons à quel excès il porte la noirceur ;  
Et pour m'en imposer ce qu'il osera dire.

V A L E R E *un peu troublé d'abord en apper-*  
*cevant Dorante , mais se remettant bien vite ,*  
*& prenant un air très-leslé qu'il garde dans*  
*toute la scene.*

Ah !... vous voilà , Monsieur... L'effet de la satyre  
A passé votre espoir. Oronte est furieux.  
Vous avez affecté , pour vous déguiser mieux ,  
D'en blâmer à la fois & le genre & le style.  
Ce détour est usé. La feinte est inutile.  
Pour vous justifier j'ai fait ce que j'ai pu ,  
Mais sans y réussir. Il vous a reconnu.

D O R A N T E.

Tant d'audace , Monsieur , a de quoi me sur-  
prendre.

Vous ! me justifier ?

V A L E R E.

Il a pu se méprendre.

Je ne suis pas garant de ses opinions.

J'ai voulu le guérir de ses préventions.

Vous ne l'eussiez pas fait à ma place , peut-être.

Soyez ingrat ou non , vous en êtes le maître.

D O R A N T E.

Non , je n'ai point , Monsieur , le malheur d'être ingrat.

Je fais tout ce qu'on doit aux services d'éclat.

Ce que vous avez fait pour moi dans mon absence ,

Mérite & mon estime , & ma reconnaissance.

Cependant , l'apparence est un peu contre vous.

J'aspirais à Julie , on vous fait son époux.

Il paraît un libelle , on m'en donne la honte.

J'avais lieu de compter sur l'amitié d'Oronte ;

Et c'est lui qui m'accuse !

V A L E R E *en riant*,

A-t-il donc si grand tort ?

D O R A N T E *avec indignation*.

Monsieur !

V A L E R E.

Il ne faut pas vous récrier si fort.

Vous n'êtes plus , Messieurs , ces graves personnages

364 L'HOMME DANGEREUX,

Qui du public séduit attireraient les hommages.  
Soyez francs comme nous. Vous autres bonnes  
gens.

Donneriez au besoin des leçons aux méchants ;  
On le fait. Pourquoi donc prendre un masque  
hypocrite ?

Dans le fonds, vos couplets ne sont pas sans mérite.

D O R A N T E.

Ah ! c'en est trop enfin. Mes couplets !...

VALERÉ *se pressant de lui couper la parole  
en ricanant.*

En honneur,

Je ne vous croyais pas ce degré de vigueur ,  
Cette légèreté ! je l'avoue , à ma honte ,  
Je vous méconnaissais sans les soupçons d'Oronte.  
Si c'est votre début , je réponds qu'il prendra ,  
Et vous irez très-loin avec ce talent là.  
Quand on est si plaisant, il convient qu'on s'affiche.  
Je fais bien qu'en effet le sujet était riche ;  
Mais le style , parbleu ! répond bien au sujet ,  
Et vous avez peint l'homme , entre nous , trait  
pour trait.

D O R A N T E.

Je me suis fait , sans doute , assez de violence.  
Autant que je l'ai pu , j'ai gardé le silence ,  
Et laissé le champ libre à vos témérités.  
Vous ne m'étonnez plus ; mais vous me révoltez.

Vous croyez , par l'esprit , orner la calomnie.  
 De ce rôle odieux sentez l'ignominie ,  
 Et désabusez-vous d'un talent si pervers.  
 Croyez-moi , le méchant est seul dans l'univers.\*  
 A ce triste abandon lui-même il se dévoue.  
 Honteux de ses succès que l'honneur désavoue ,  
 Privé de son estime , & de celle d'autrui ,  
 Tous les cœurs à jamais restent fermés pour lui.

V A L E R E.

Vous prêchez à ravir. Mais, Monsieur, je vous prie,  
 Ne nous écartons pas de la plaisanterie.  
 Ce n'est plus là le ton ni l'esprit des couplets.

D O R A N T E.

On connaîtra bientôt celui qui les a faits.  
 Vous en parlez avec beaucoup de complaisance ;  
 Et vous témoigneriez un peu plus de prudence ,  
 En montrant moins de goût pour ce genre infernal.

V A L E R E.

Je n'ai pas vos raisons pour en dire du mal.

D O R A N T E.

Eh ! qui n'en aurait pas pour proscrire un ouvrage  
 Dont le seul art consiste à prodiguer l'outrage ?  
 Un libelle odieux dont le coupable auteur

\* Pensée très-belle de M. Diderot. *Dans l'univers*, dit-il, *il n'y a que le méchant qui soit seul.*

366 L'HOMME DANGEREUX,

Fait briller son esprit aux dépens de son cœur ?  
On put jadis permettre à l'enjouement d'Horace \*  
Une malignité salutaire au Parnasse ;  
Mais par l'indigne abus d'un talent détesté  
Troubler l'ordre & la paix de la société ,  
Traitez-vous ces excès de simples railleries ?  
Et n'est-ce point plutôt le talent des Furies ?  
Au tourment de haïr ne vous condamnez pas.  
Le mépris pour votre ame a-t-il donc des appas ?  
Et serait-ce un moyen de captiver Julie  
Que d'oser ? ...

V A L E R E .

Je conçois votre philosophie.  
Voilà le but moral de tous ces beaux discours  
Qu'on vous entend ici prodiguer tous les jours.  
Sous le voile imposant d'une haute sagesse ,  
Vous croyez de Julie enivrer la jeunesse.  
Elle est belle, elle est riche \*\*, assez simple d'ailleurs  
Pour se laisser surprendre à ces dehors flatteurs.

---

\* A ces deux vers qui semblent jettés au hasard , à cette distinction si adroite & si juste de la satire purement littéraire & du libelle diffamatoire , un homme de beaucoup d'esprit , qui assistait à une répétition , soupçonna M. Palissot d'être l'auteur de la pièce.

\*\* L'acteur doit appuyer beaucoup sur ces mots : *Elle est riche.*



A vos vœux , jusqu'ici , tout a paru répondre ;  
Mais le sort quelquefois se plaît à nous confondre.  
Peut-être dès ce jour ...

---

## S C E N E I X.

ORONTE , JULIE , DORANTE ,  
VALERE.

ORONTE *à Julie.*

**V**ous balancez en vain.

A Valere aujourd'hui j'ai promis votre main ,  
( *à Dorante.* )

Et je veux... Ah! c'est vous, Monsieur le philosophe!

D O R A N T E.

Que veut dire, Monsieur, cette brusque apostrophe?

O R O N T E.

Vous ne concevez pas d'où vous vient cet accueil?

Ceci va s'éclaircir pour vous en un clin d'œil.

Avec vos complimens , vos fadeurs éternelles ,  
Vous blâmez la satire & faites des libelles !

DORANTE *en fixant Valere d'une maniere  
marquée.*

Eh ! qui peut être lâche & criminel assez  
Pour oser près de vous ? ...

368 L'HOMME DANGEREUX,  
O R O N T E.

Julie, obéissez.

JULIE *avec l'inflexion de l'effroi & de la douleur.*

Moi!... je fais le serment de m'unir à Dorante.

O R O N T E.

A Dorante!

V A L E R E.

Qu'entens-je!

O R O N T E.

Est-elle extravagante?

J U L I E.

Ah! suspendez, Monsieur, un aveugle courroux.

Rien ne peut me forcer d'accepter pour époux

Un homme plein de fiel, un traître qui fans honte..

V A L E R E.

Madame!

J U L I E.

Mon devoir est d'éclairer Oronte.

De l'Ecrit ténébreux reconnaissez l'auteur.

Pour percer les replis de son infame cœur,

J'ai feint un seul moment de répondre à ses vûes;

Mais quel dédale affreux d'horreurs inattendues

Lui-même a-t-il osé dévoiler à mes yeux!

Il m'a tout confié. Son art insidieux

Sans doute a fait tomber vos soupçons sur Dorante.

Il ne jouïra pas de sa perfide attente.

C'est

C'est lui, c'est lui, Monsieur, que vous devez punir.

(à Valere.)

Lui seul est criminel. Osez me démentir.

V A L E R E *avec les tons de l'ironie, de l'audace  
& de l'hypocrisie.* \*

Madame, en vérité, je ne m'attendais guere  
A ce style imposant que Monsieur vous suggere.  
Que ne me parliez-vous un peu plus franchement ?  
Je ne prétendais pas vous contraindre un moment.  
Si j'avais pu prévoir cette ardeur inouïe  
Dont je vous vois brûler pour la philosophie,  
J'aurais, sans murmurer de votre auguste choix,  
Abjuré le projet de vivre sous vos loix.  
Mais il fallait, du moins employer d'autres armes.  
Tandis qu'Oronte ici me confiait ses larmes,  
Qu'à le consoler, seul, je mettais tous mes soins,  
Vous tramiez ce complot. — Eh ! quels sont vos  
témoins ?

\* Une très-grande Dame donna à l'auteur, il y a plusieurs années, l'idée de ce mélange singulier d'impudence & d'hypocrisie que Valere montre dans cette scène, en lui racontant une scène à-peu-près semblable qu'elle avait eue avec un bel esprit, à qui elle daigna pardonner un libelle dont elle avait vivement à se plaindre. Cet écrivain audacieux avait le sang froid philosophique de lui promettre, pour l'appaiser, une belle Tragédie domestique, qui ferait, disait-il, verser des larmes aux plus beaux yeux du monde.

370 L'HOMME DANGEREUX,  
O R O N T E.

Julie , y pensez-vous ?

V A L E R E *bas à Oronte.*

Il s'est emparé d'elle.

O R O N T E.

C'est de sa part encore une injure nouvelle.

D O R A N T E *à Oronte.*

*montrant Julie.*

J'ose attester le ciel , & vous-même , & son cœur...

V A L E R E.

Des exclamations la trompeuse chaleur

Ne tient pas lieu de preuve.

J U L I E *à Valère.*

Et quoi ! votre imposture...

V A L E R E *sans marquer d'emportement.*

L'expression , Madame , est peut-être un peu dure.

---

---

S C E N E X

MARTON , & les Acteurs précédens.

M A R T O N *bas à Julie.*

( *haut à Valère.* )

**E**Nfin , je vous l'amène. Un honnête imprimeur  
Qui se nomme Pamphlet , vous demande , Monsieur.

JULIE *à part.*

Ah ! je respire enfin.

V A L E R E.

Dites-lui qu'il attende.

( *à part.* )

Quel contre-tems !

M A R T O N.

Il vient sur mes pas.

O R O N T E.

Sa demande

A-t-elle pour motif des objets importants ?

V A L E R E.

Qu'il s'adresse à Pasquin. Il prend bien mal son  
tems.

## S C E N E X I.

M. PAMPHLET &amp; les Acteurs précédens.

M. P A M P H L E T.

J E donne le bon jour à l'honnête assemblée.

O R O N T E.

Que voulez-vous ?

M. P A M P H L E T.

Pardon, si j'entre ainsi d'emblée.

Rassurez-vous, parlez.

M. PAMPHLET.

Ah ! j'aurai bientôt fait.

C'est la nécessité qui me rend indiscret ;

Et je viens seulement pour un petit mémoire.

( à Valere. )

Monfieur, ce sera faire une œuvre méritoire

Que de me l'acquitter , s'il vous plait , promptement.

VALERE *avec une impatience concentrée.*

Fort bien. Vous reviendrez.

M. PAMPHLET.

Il ne faut qu'un moment.

L'objet n'est pas bien fort , mais ce sont des avances.

Daignez avoir égard à mes vives instances.

Je suis humilié d'y mettre tant de feu ;

Mais les tems sont si durs ! Le comptoir rend si peu !

Imprimeur , colporteur , relieur & libraire ,

Avec tous ces métiers je suis dans la misère ;

Mais j'ai toujours grand soin, malgré ma pauvreté,

De ne peser mon gain qu'au poids de l'équité.

Vous en allez juger par le susdit mémoire.

( il prend ses lunettes , comme pour lire. )

VALERE *avec humeur.*

Eh ! Monfieur , finissez.

M. P A M P H L E T.

C'est trahir votre gloire  
Que de vouloir cacher les différens Ecrits  
( Il lit. )

Dont vous êtes l'auteur. *Les Boudoirs de Paris*, \*  
*Ou Journal des Abbés. L'Espion des coulisses*,  
Ouvrage assez piquant sur les mœurs des actrices.

V A L E R E à Oronte.

Chassez cet importun.

M. P A M P H L E T *continuant de lire.**Portrait d'un Courtisan.*

Celui-ci m'a fait mettre au for-l'Evêque un an.

O R O N T E.

Eh ! qu'ai-je à faire ! ...

M P A M P H L E T *poursuivant toujours.**Item, des Couplets sur Elmire...*

V A L E R E à Oronte *qui témoigne de la surprise*  
*à ce dernier titre.*

Je vous expliquerai ce que cela veut dire.

\* Ceux qui pourraient s'étonner d'abord qu'un philosophe tel que Valere ait fait des ouvrages de ce genre licentieux & frivole, concevront sans peine que dans un moment de loisir & de délassement, un philosophe pourrait faire les *Bijoux indiscrets*, par exemple, & le lendemain écrire un traité de morale.

( à M. Pamphlet. )

Sortirez-vous enfin ?

MARTON à Valère.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.  
Ce Mémoire est trop bon.

ORONTE *commençant à remarquer l'embarras  
de Valère, prend le Mémoire & l'examine.*

Voyons, Monsieur Pamphlet,  
Voyons.

VALÈRE. à Oronte.

C'est, à coup sûr, quelque affreux stratagème.

ORONTE *du ton d'un homme qui commence  
à se désabuser.*

Je le crois; mais je veux m'en éclaircir moi-même.

DORANTE à Valère.

Vous vous troublez, Monsieur ?

VALÈRE.

Non, je vous reconnais,  
Et vous justifiez ce que je soupçonnais.

M. PAMPHLET à Julie, *pendant qu'Oronte  
parcourt le Mémoire avec différens signes  
d'étonnement.*

Madame voudrait-elle acheter des brochures ?  
J'en ai, selon les gens, de pures & d'impures.  
Tout cela se vend bien; mais j'ai sous le manteau



De petits vers gaillards d'un genre assez nouveau.

( à Dorante. )

Monfieur en voudrait-il ?

D O R A N T E.

Non, je vous remercie.

M. P A M P H L E T.

Jé vais donc vous montrer une autre facétie.

( Il tire une brochure d'une des joues de sa perruque , & la donne à Dorante. )

J'ai cru devoir ufer de ces précautions.

La police a partout de nombreux espions.

( à Oronte. )

N'oubliez pas, Monfieur, d'ajouter à mon compte

Des couplets fort plaifans fur un certain Oronte.

O R O N T E.

Sur Oronte !

M. P A M P H L E T.

Oui, Monfieur, imprimés ce matin.

Voilà le manufcrit que m'a livré Pasquin.

V A L E R E à Oronte.

Le complot eft groffier. Vous concevez ...

O R O N T E, après avoir jetté un coup d'œil fur le manufcrit.

Le traître !

Et jufqu'à ce moment j'ai pu le méconnaître !

MARTON à Valere.

Oh ! pour le coup , Monsieur , le fait est avéré.

O R O N T E.

De quel poison funeste il m'avait enyvré !

Ah ! Dorante ! Ah ! Julie !

V A L E R E.

Eh quoi ! ce badinage

Vous fait jouer à tous ce triste personnage ?

Mais sentez donc le prix de la célébrité.

Votre nom va tout droit à la postérité.

Les Couplets resteront. Pour moi , je me retire.

Je vois de tous côtés des sujets de satire. \*

\* On avait conseillé à l'auteur de donner ici une dernière jouissance à ses ennemis. On connaît ce vers qui termine la Dunciade :

Messieurs les fots, je vous vois d'Argenteuil.

par allusion à la retraite que M. Paliffot s'est choisie à quelques lieues de Paris. On voulait que Valere , en partant , dit deux vers qui n'eussent pas manqué de rappeler Argenteuil à quelques personnes bien intentionnées du parterre. L'auteur se prêta à cette plaisanterie qui était d'accord avec son secret. Valere eût donc dit :

. . . Pour moi je me retire ,

Je vois de tous côtés des sujets de satire.

Pour ma sincérité ce serait un écueil.

Il faut m'en garantir. Je pars. C'est sur l'orgueil ,

L'intrigue, l'intérêt qu'aujourd'hui tout se fonde &c.

Quelque plaisant du parti n'eût pas manqué d'achever le vers, & de dire : *je pars pour Argenteuil.*

Loin de ce tourbillon de méchans & de fots ,  
 Je vais , dans mon désert , retrouver le repos.  
 Sur l'intrigue & l'orgueil aujourd'hui tout se fonde ;  
 Et ma vieille franchise est de trop dans le monde.  
 ( *Il sort.* )

## S C E N E XII.

ORONTE , JULIE , DORANTE ,  
 M. PAMPHLET.

M. P A M P H L E T.

**I**L fort !... Et mon argent ?...

O R O N T E.

Ton argent , malheureux !  
 Colporteur de libelle ! Ah ! d'un bras vigoureux  
 Je m'en vais te payer d'une belle maniere.

( *M. Pamphlet s'enfuit.* )



SCENE XIII, & dernière.

ORONTE , JULIE , DORANTE ,  
MARTON.

ORONTE à Julie & à Dorante , en unissant  
leurs mains.

Oublions, mes enfans , ce fourbe de Valere.  
MARTON.

Enfin tout imposteur est banni de céans ,  
Et nous ne verrons plus que des honnêtes gens.

*Fin du troisieme & dernier Acte.*



L E S  
COURTISANNES,  
*C O M É D I E.*



---

## AVERTISSEMENT.

IL était aisé de prévoir l'effet que cette Comédie produirait sur la plûpart de nos Acteurs & de nos Actrices. On conviendra , sans peine , que cette cause n'était pas faite pour leur tribunal ; & l'on ne doutera plus de la nécessité de réformer l'abus qui soumet nos productions à de pareils arbitres.

Les Comédiens d'Angleterre , plus considérés que ceux de France , & , par cette raison là même , plus honnêtes , ne crurent pas déroger à l'idée plus ou moins relevée qu'ils peuvent avoir de leur profession , ni à la décence de leur Théâtre , en représentant le célèbre *Opéra du Gueux* , qui leur valut des sommes immenses. Cependant tous les personnages de cette Comédie singulière , & pleine d'un sel qui n'appartient qu'aux Anglais , ne sont que des Courtisannes , beaucoup moins honnêtes que celles de M. Palissot , \* des Filoux , & des Vo-

---

\* On en peut juger par les noms français que leur a donnés M. Patu , traducteur de cette pièce ; noms équivalens , dans notre langue , à ceux de l'original : *Henriette Madré* , *Fanchon des Rues* , *Babet Brandevin* , *Jeanne Plongeon* , *Dorothée Guenipeau* , *Susanne Brillant* , *Marie Front-d'Airain* , &c.

leurs de grand chemin. Elle fut représentée, en 1728, avec un prodigieux concours, non-seulement à Londres, mais dans toute l'Angleterre; &, loin que la Nation regardât les Comédiens comme avilis pour s'être prêtés à ses plaisirs, le Duc de Bulton épousa publiquement, peu de tems après, la jeune Miss Fenton, qui avait représenté, dans cette même piece, le rôle de *Polly* avec le plus étonnant succès.

Nos Acteurs eux-mêmes n'avaient pas, sans doute, une idée aussi ridiculement exaltée de la prétendue dignité de leur état, lorsqu'ils représenterent, en 1721, la farce grossiere de *Cartouche*, faite par un de leurs camarades, nommé le Grand.

Le rédacteur de l'Année Littéraire, par reconnaissance, apparemment, du soin que prennent les Comédiens de ne pas laisser oublier la Comédie de l'Ecoffaïse, a parlé très-légèrement de celle des Courtisannes. Mais, quoiqu'il dût se piquer d'honneur dans cette occasion, il n'a pas même eu le mérite facile de faire contre la piece une seule objection raisonnable. Ce qui a surpris davantage, c'est la maladresse avec laquelle il décide que le génie de l'Auteur est inconciliable avec le genre comique, parce que, selon lui, la gaité franche &



la bonne plaisanterie ne peuvent jamais s'allier à la méchanceté.

Il oublie que , dès le tems de la Comédie des Tuteurs , il s'était récrié , avec les plus grands éloges , sur la vocation marquée de l'Auteur pour ce même genre , dans lequel il ne veut plus lui permettre de s'exercer ; *sur le naturel & la pureté de son style ; sur la finesse & la vivacité du dialogue , sur les morceaux pleins d'esprit & de graces , en un mot , sur l'expression vraiment comique de cette piece.* » Le rôle de la Soubrette , disait-il , est un des » plus vifs , & des plus gais que je connaisse » au Théâtre.

Il oublie qu'à l'occasion de la Comédie des Philosophes , il ne se bornait plus à louer *le naturel , le feu , la vivacité & la finesse du dialogue ;* mais qu'il y faisait remarquer *des scènes neuves & des traits de génie que Moliere aurait enviés ;* qu'il en appelait le premier acte *un chef-d'œuvre dans tous les points , que tout le monde s'accordait à admirer ;* qu'il reconnaissait alors , de la maniere la plus formelle , que l'Auteur *était né pour faire des Comédies , de l'aveu même de ses ennemis , & qu'il méritait d'être encouragé par le Gouvernement , comme le fut Aristophane , à qui les Athéniens décernerent une couronne de l'Olivier sacré.*

Il oublie enfin qu'en rendant compte des Petites-Lettres sur de grands Philosophes , loin de contester à l'Auteur le talent de la bonne plaisanterie , il comparait ces mêmes Lettres aux meilleures des Provinciales.

Il est vrai qu'alors M. Palissot n'était pas encore coupable du péché de la Dunciade. Mais , de bonne foi , quels égards le rédacteur de l'Année Littéraire voudrait-il que l'on eut pour lui , lorsqu'il se respecte assez peu lui-même pour se contredire avec cette indécence ? Après des inconséquences aussi hardies , est-il en droit de se plaindre de la main légère qui lui appliqua , sans aucune malignité , ses ailes à l'envers ? Et peut-il en vouloir à ceux qui ne peuvent s'empêcher de sourire à la plaisanterie si naïve de *Fréron* , par qui l'on bâille en France ?

Les pièces suivantes apprendront au public quelque chose de plus intéressant que les contradictions d'un journaliste. Il y verra par quel manège on est parvenu à lui soustraire un ouvrage , non-seulement très-moral , mais l'un des plus utiles , peut-être , qui aient jamais été destinés au Théâtre. Les Philosophes ne manqueront pas d'observer que la troupe des Comédiens Français n'eut pas pour eux , en 1760 , les égards dont elle a cru ne pouvoir se dispenser , en 1775 , pour les Courtisanes.

LETTRE

---

# L E T T R E

## D E L' A U T E U R

### A M. LE COMTE DE \*\*\*\*\*.

#### M O N S E I G N E U R ,

U N ouvrage de Théâtre est un bien petit objet comparé aux grandes affaires qui vous occupent ; mais les plus petites choses peuvent occasionner des événemens qui ne sont pas indignes de l'attention d'un sage.

La piece que j'ai eu l'honneur de vous lire sans vous scandaliser , Monseigneur , ni les Dames qui ont bien voulu l'entendre avec vous , vient d'occasionner à la Comédie un schisme qui menace l'État d'un nouveau parti. Sept voix ont accepté la piece avec des éloges , dont je suis bien loin de me prévaloir. Huit , *en confirmant ces mêmes éloges* , l'ont rejetée avec le plus grand regret , comme peu compatible , par son extrême indécence , avec la dignité du Théâtre Français. Ce sont , Monseigneur , les propres paroles des suffrages.

Je me suis rappelé le mot de Moliere :

Tome II.

B b

*M. le premier Président ne veut pas qu'on le joue ; mais j'ai cru que , pour lever les scrupules des dissidens , il ne me fallait que l'approbation de la Police. Je l'ai obtenue sans difficulté , & le plus inutilement du monde. On m'a dit en face , & précisément , comme j'ai l'honneur de vous le mander , que la Comédie ne revenait jamais d'une décision légale.*

C'est ici , Monseigneur , que le ridicule commencerait à devenir trop sérieux. Des Comédiens qui s'arrogent les droits de la grande Police , qui violent le respect dû à l'autorité , donneraient , si on ne les réprimait pas , l'exemple d'une licence très-dangéreuse , & finiraient par compromettre l'administration.

En effet , Monseigneur , ne semblerait-il pas trop étrange qu'on eut abandonné à la liberté du Théâtre tous les états , toutes les conditions , sans en excepter les dévots ; & que les seules Courtisannes fussent privilégiées au point de leur épargner un peu de ridicule ? Eh ! que diraient les Philosophes , qui ne sont déjà que trop portés à médire de notre siècle , & qui ont eux-mêmes servi d'aliment à la malignité publique !

J'ose vous assurer , Monseigneur , que je n'ai pas le moindre empressement pour que ma piece soit représentée , du moins au Théâtre

de Paris; & si vous regardez comme une plaisanterie sans conséquence qu'on puisse dire ouvertement ( ce que l'on murmure déjà ) que tout a été permis en France excepté une pièce morale faite pour humilier le vice , je ne vous demande aucune protection. Mais si vous pensez autrement , comme je ne me permets pas d'en douter , je vous supplie , Monseigneur , de vouloir bien faire demander ma pièce pour la Cour, sous le titre de *l'Ecole des Mœurs* , qui m'a paru plus convenable que le premier. Ce sera remettre les Comédiens dans leur devoir , me rendre une justice , & relever un peu l'honneur d'un ouvrage qui a semblé ne pas vous déplaire , & auquel j'ai donné de nouveaux soins.

J'aurais cherché d'autres protecteurs à ma pièce , pour ne pas vous importuner , Monseigneur , mais j'ai cru qu'en prenant la liberté de recourir à vous , j'aurais l'avantage de vous prouver que je fais mettre quelque habileté dans mes choix , & qu'ayant été observateur par état , j'ai du moins le mérite de me connaître en hommes.

Je suis avec un très-profond Respect,

Monseigneur , &c.

---

# M É M O I R E

## A C O N S U L T E R ,

Pour le Sieur PALISSOT DE MONTENOY ;  
*CONTRE la Troupe des Comédiens  
 Français. \**

SI quelque chose pouvait avilir aux yeux de la Nation les Gens de Lettres qui se sont dévoués à la carrière glorieuse du Théâtre, ce serait, sans contredit, l'espece de correspondance forcée qui s'est établie entr'eux & les Comédiens. Autant cette correspondance était honorable pour ces derniers, autant elle est devenue injurieuse pour les autres.

Trop jaloux peut-être d'ajouter au mérite de leurs Ouvrages l'illusion brillante de la Scene, les Auteurs Dramatiques ont acheté les

---

\* L'Auteur, en consultant ses droits contre les Comédiens, ne prétendait pas avoir avec eux une discussion juridique, ni les forcer à représenter une piece que leur propre intérêt aurait dû leur faire recevoir avec empressement. Il ne voulait qu'instruire le public, & donner aux gens de lettres un exemple utile.

complaissances des Comédiens par un abandon de leurs droits qui n'a d'exemple qu'en France. Ils ont eu la faiblesse de se donner pour Maîtres des gens qui n'avaient d'existence que par eux & qui n'étaient que les échos de leurs pensées.

Mais une licence qu'on ne peut gueres comparer qu'à celle des Saturnales, n'a régné que trop long-tems, & cette espece d'empire bizarre usurpé sur les véritables Maîtres, doit cesser à l'instant même où ceux-ci voudront se ressouvenir de ce qu'ils sont, reprendre la dignité de leur caractère & se rétablir dans la possession de leur domaine. Cet instant est venu peut-être. Un cri universel s'élève contre la conduite audacieuse des Comédiens. Ces Puissances fantastiques sont à la veille d'éprouver la vérité de cette maxime célèbre dont leur Théâtre a si souvent retenti :

L'injustice à la fin produit l'indépendance [\*].

La réclamation du sieur Mercier a préparé cette révolution. Le Public a été indigné de voir une Troupe de Comédiens non-seulement consigner dans ses registres une délibération in-

---

\* Vers de la Tragédie de *Tancrede*.

jurieuse pour un Homme de Lettres , mais lui déclarer à lui-même , par l'organe d'un Souffleur , érigé en Secrétaire , qu'elle ne veut avoir rien de commun avec lui. Frappé de l'indécence de cette singulière excommunication prononcée par des Comédiens , un Jurisconsulte éclairé a tracé au sieur Mercier le plan qu'il devait suivre pour traduire devant les Magistrats les auteurs de cet absurde anathème.

La cause du sieur Palissot n'est pas moins digne de l'attention des Tribunaux.

Le samedi 11 Mars , cet Auteur a lu à l'assemblée des Comédiens une Piece nouvelle , intitulée *les Courtisannes* ou *l'Ecole des Mœurs*. Cette Piece a occasionné dans cet Aréopage une espece de schisme. Sept voix , en comblant le sieur Palissot d'éloges dont il est fort loin de se prévaloir , se sont déclarées pour l'acceptation pure & simple. Huit , en confirmant ces mêmes éloges , ont rejeté la Piece *avec le plus grand regret , comme peu compatible , par son extrême indécence , avec la dignité du Théâtre Français* : ce sont les propres paroles des suffrages.

L'Auteur a cru que pour lever les scrupules des Dissidens , il n'avait besoin que de l'approbation de la Police. Il l'a obtenue sans difficulté le 18 Mars , & le lundi 20 il l'a noti-



fiée lui-même aux Comédiens. Pour achever de les mettre dans leur tort , il a prononcé dans leur assemblée un discours plein de modération , qui se trouve placé , comme Piece justificative , à la suite de ce Mémoire.

Les Comédiens peut-être auraient dû savoir quelque gré à un Homme de Lettres de cet excès de condescendance ; mais , après une délibération tumultueuse , la Troupe , se livrant à un délire d'expression qui paraîtra sans vraisemblance , a chargé le nommé des Effarts de lui annoncer qu'elle avait jugé sa premiere décision *légale*.

C'est ici que le ridicule devient sans doute trop sérieux. Eh ! qui ne serait pas choqué de la gravité burlesque d'un pareil Aréopage ? Qui ne serait pas indigné de voir des Gens de Lettres soumis à cet humiliant despotisme : surtout si l'on se rappelle que les Grecs soigneux de ne point avilir la majesté des Arts, bien loin de faire ramper , aux pieds de leurs histrions, les Aristophanes & les Sophocles , avaient fait du Théâtre une Jurisdiction importante , & l'avaient confiée spécialement à leurs premiers Magistrats.

Quoi qu'il n'en soit pas tout-à-fait de même parmi nous , le sieur Palissot croit devoir , pour l'honneur de la Littérature & l'intérêt des mœurs,

demander justice de la témérité des Comédiens. Il prie son Conseil de l'éclairer sur les voies légales qu'il doit suivre, pour obtenir la satisfaction qui lui est due.

*Signé* : PALISSOT DE MONTENOY.

---

## PIECE JUSTIFICATIVE.

*Discours prononcé par M. PALISSOT , à l'Assemblée des Comédiens , le Lundi 20 Mars 1775.*

**J**E ne sacrifierai pas légèrement , Messieurs , les avantages que j'ai pu me promettre d'une piece dont je me suis occupé long-tems , à laquelle j'ai donné tous mes soins , & que je regarde comme un de mes plus importans Ouvrages ; mais je voudrais bien n'employer auprès de vous que des moyens de persuasion.

Le jour où vous m'avez entendu , M. Le Kain , frappé de l'espece de contradiction qui regnait dans vos suffrages , & des applaudissemens qui m'étaient prodigués par les mêmes voix qui m'accusaient d'avoir manqué à la décence , M. Le Kain crut devoir vous observer , MM. , que vous passiez les bornes de vos usages , que l'objet de vos assemblées était de juger des convenances théâtrales , mais qu'il n'appartenait qu'au Magistrat de prononcer sur les convenances mo-

rales d'un Ouvrage. Cette judicieuse observation devient aujourd'hui d'autant plus décisive, que je vous apporte ma piece approuvée. Toutes vos délicatesses doivent disparaître, dès que l'administration a jugé ce qui était uniquement de sa compétence.

Vous vous êtes expliqués, MM., sur les difficultés qui gênaient vos suffrages. Vous avez craint que le Public n'établît une forte d'identité entre les personnages de ma Comédie, & les Acteurs ou les Actrices chargés de les représenter. Si telle était, en effet, l'opinion publique, qui de vous pourrait se résoudre à jouer les rôles de *Narcisse*, ou du *Tartuffe* ! Verrait-on encore sur vos répertoires le Théâtre entier de *Dancourt*, qui n'a gueres peint que des Chevaliers d'industrie, des Femmes d'intrigue, en un mot, que des Courtisannes & des Fripons ? Cet Auteur ne paraît pas même s'être occupé de corriger ou d'adoucir, par la moindre intention morale, l'indécence de ses Comédies. Aucun personnage vertueux, tel que celui de *Lyfimon* dans ma Piece, n'y contraste avec les mœurs dépravées qu'il y représente. Il y néglige absolument l'humiliation du vice, qui est une des regles de l'Art : regle à laquelle je me suis conformé, de maniere que mon Ouvrage a été jugé, non-seulement utile, mais nécessaire, par toutes les personnes qui en ont faisi l'ensemble avec un peu d'attention.

Comment vous est-il échappé, MM., que la *Baronne*, dans la Comédie de *Turcaret*, n'est qu'une Courtisanne peinte avec des couleurs infiniment plus fortes que celles que j'ai employées, & que cette

Courtisanne , cependant , n'éprouve , dans le cours de la Piece , ni revers ; ni humiliation ? Le personnage de Madame *Turcaret* n'est-il pas d'une indécence encore plus sensible , puisqu'enfin c'est une femme mariée , dont les mœurs , par-conséquent , sont d'un exemple plus scandaleux encore que celles de la *Baronne* ? La Comédie de *Turcaret* n'en est pas moins un excellent Ouvrage , un de ceux que vous représentez le plus souvent , & avec un succès qui ne s'est jamais démenti.

Il faut donc répéter , d'après M. Le Kain , que toutes ces questions de décence , élevées à l'occasion de ma Piece , sont absolument étrangères aux usages de la Comédie : d'autant plus qu'une affectation de rigorisme pourrait devenir ici trop voisine du ridicule. Les femmes qui parmi vous , MM. , auraient le plus de droits , sans doute , de s'exagérer la délicatesse morale , ne s'étaient-elles pas , pour la plupart \*), déclarées hautement en faveur de l'Ouvrage ? Elles ont vu , avec la finesse naturelle de leur sexe , que l'indécence n'était pas de jouer dans la Comédie des *Courtisannes* , mais peut-être de s'y refuser ; qu'une plaisanterie maligne s'appliquerait infailliblement aux scrupules déplacés , & qu'enfin le Public pourrait trouver trop

---

\*) Les Demoiselles Drouin , Bellecourt , Le Lievre , Molé , ont eu le mérite & le courage de se déclarer ouvertement en faveur de la Piece , aussi-bien que la Demoiselle Sainval. On leur devait la justice & la distinction de les nommer.

étrange que la Comédie Française, après avoir joué les Philosophes, & même les Dévots, se crût obligée à des ménagemens envers les *Courtisannes*.

J'ajoute que l'on n'a pas assez observé que cette singulière disparate semblerait rejaillir jusques sur le Gouvernement, qui ne la permettra pas.

Peut-être m'objectera-t-on, MM., que les exemples dont je prétens m'autoriser sont anciens, & que la décence réprouverait aujourd'hui ce qu'on a pu tolérer dans des tems moins difficiles. L'approbation de la police me suffirait, sans doute, pour négliger cette objection qui ne me regarde plus. Mais je m'intéresse trop vivement aux progrès de votre Art, pour ne pas vous représenter que ce n'est point à vous, MM., de vouloir en limiter les prérogatives.

Je n'entens pas répéter, sans quelque indignation, je vous l'avoue, que la Comédie doit être de nos jours plus réservée ou plus sérieuse que du tems de *Moliere*. Qui a porté cet étrange décret ? Quelle est l'autorité qui auroit eu le droit de nous donner ces nouvelles entraves ? Quoi ! *Moliere*, MM., ce grand homme qui vous appartient, & à la gloire de qui vous avez l'avantage de prendre un intérêt, pour ainsi dire, personnel ; *Moliere* qui a vécu dans le siècle le plus illustre & le plus décent de la Monarchie, & qui a mérité, non-seulement d'être appelé le Peintre des mœurs, mais le Législateur des bienséances ; *Moliere* qui écrivait, en quelque sorte, sous la dictée de *Louis XIV*, aurait besoin d'apologistes parmi vous !

Je veux bien supposer cependant, pour éviter d'im-

portunes discussions , que ce grand-homme a porté quelquefois trop loin une liberté que nous devrions tous regretter. Mais n'ai-je donc pas été infiniment plus circonspect que lui ? J'en appelle à vous-mêmes , MM. , dans un sujet aussi délicat que celui des *Courtisannes* , avez-vous trouvé rien d'aussi hardi que le tableau du quatrième Acte du *Tartuffe* , que la situation de *George Dandin* , & qu'une foule de détails qu'il est inutile de vous rappeler , parce qu'ils vous sont très-familiers , mais qui se présentent , à chaque page , dans ses pièces les plus épurées. Eh ! ne croyez pas , MM. , que je veuille m'applaudir de cette circonspection timide , & que je n'eusse pas l'ambition d'égaliser , s'il m'était possible , la vigueur d'un si beau modèle. Mon excuse est ici dans la faiblesse de mes talens & dans la pusillanimité de mon siècle , qui n'a plus lui-même assez de vigueur pour soutenir l'éclat & la vivacité des couleurs de ce grand Peintre.

Mais si je pouvais rendre à la Nation une idée imparfaite de ces beaux jours de la Comédie , si j'essayais de reculer un peu les bornes qu'on vous a peut-être trop légèrement imposées , serait-ce de vous que je devrais éprouver des difficultés décourageantes !

Vous vous rappelez , MM. , l'impression que fit dernièrement sur vous la lecture de ma Pièce. Vous savez que sur dix huit suffrages , sept se déclarèrent ouvertement pour l'acceptation pure & simple , en me comblant d'éloges. Huit , en répétant les mêmes applaudissemens , ne motivèrent leur refus que sur l'indécence du sujet , & témoignèrent le plus grand regret

de la délicatesse trop sévère à laquelle ils se croyaient forcés.

Mais aujourd'hui que l'indécence prétendue se trouve démentie par l'approbation de la Police, ces derniers suffrages ne me sont pas moins favorables que les premiers. Trois avis seulement parurent déroger à l'unanimité. Je pourrais me prévaloir contre eux de l'expérience que vingt années d'étude ont pu me donner dans mon Art; mais je vous ai promis des moyens de persuasion, & je ne regarde pas mon expérience comme une autorité.

L'un de ces avis, MM., ( & j'en remercie l'Auteur ) me fait un reproche d'avoir mis dans ma Piece trop peu d'action. Je crois pouvoir répondre que, dans le sujet des *Courtisannes*, le vuide d'action est plutôt un moyen d'adresse, & peut-être un sujet d'éloge, qu'un défaut réel. C'est ici qu'il faut se défier des maximes générales. Plus d'action eût nécessairement entraîné de l'indécence. J'ai tâché d'y suppléer par la vérité des peintures, la rapidité du dialogue, les faillies de détail, & c'est une manière dont jusqu'ici, je n'ai pas eu lieu de me plaindre. Chaque Poète a la sienne, à-peu-près comme chaque Peintre. On fait que *Molière* négligeait ses dénouemens. Dans un Art difficile, le Public n'exige pas, à la rigueur, la réunion de toutes les parties. Tel Peintre, avec une ordonnance commune, un dessin peu correct, s'est fait, par le seul coloris, une grande réputation. Il en est de même de la Poésie. Je suis plus pénétré que personne de toutes les ressources qui me man-

quent; mais quelque faible que l'action des Courtisannes ait pu paraître, je la crois beaucoup plus attachante que celle de la Comédie des Philosophes.

On m'a reproché, dans le second avis, des ressemblances avec *Nanine* & *l'Ecole du Sage*. L'Auteur de cet avis me permettra de lui dire que je connais ces deux Pièces aussi bien que lui, & que je ne sens pas à cet égard la nécessité d'une plus longue apologie.

Le troisième avis, MM., est le seul qui m'ait paru énoncé d'une manière dure & peu convenable. On me fait un crime d'avoir donné, dans ma Comédie, le nom de Philosophe à un *personnage à rouer*. Je prie ce Censeur, quel qu'il soit, de vouloir bien me dire s'il a jamais vu rouer quelques corrupteurs de mœurs, & s'il n'a pas rencontré souvent, même en bonne compagnie, de ces prétendus *Mentors*, qui faisant profession de mépriser tous les préjugés & de croire au système dangereux de l'égalité des conditions, ont entraîné de jeunes gens dans des démarches considérées, & même les ont affranchis des remords, en leur persuadant que tout homme est libre d'être heureux comme il lui plaît. Ce ne sont pas de vrais Sages, je l'avoue, qui se conduisent ainsi; mais n'aurais-je donc pas pris la précaution d'avertir que ce personnage était un faux Philosophe?

Le nom de Dévot a été plus long-tems respecté parmi nous que celui de Philosophe. Molière, cependant, n'a pas craint de faire dire au *Tartuffe*:

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Il est évident qu'il s'agit dans sa Pièce d'un faux-Dé-



vot , comme dans la mienne d'un faux Sage , & s'il y a dans les deux Comédies *un personnage à rouer* , il est clair que le *Tartuffe* aurait la préférence.

L'Auteur de cet avis , dans son zele outré & peu raisonnable , n'a pas observé que loin de vouloir attaquer la Philosophie dans ma Piece , j'ai donné , au contraire , dans le personnage de Lyfimon , le modele respectable d'un vrai Philosophe , c'est-à-dire , d'un parfaitement honnête-homme.

En voilà sans doute beaucoup trop , MM. , sur un ouvrage que vous connaissez & qui vous est encore si présent. Je ne vous ai pas parlé de votre intérêt , parce que j'ai supposé qu'il ne tenait pas la premiere place dans vos délibérations. Cependant , ce n'est pas un objet que vous deviez entièrement négliger. Or , je ne fais si dans la foule des nouveautés qu'on vous présente , il s'en trouvera aucune , je ne dis pas d'un plus grand mérite ; mais plus capable , à cause de la singularité piquante de son sujet , de vous attirer l'affluence publique. La Piece peut tomber , je n'en serais pas surpris & sur quelle Piece parîrions-nous avec certitude ? Mais elle est d'un genre qui exclut ces succès équivoques ou trainans que l'on distingue à peine des chûtes. Le titre seul lui assure le plus grand intérêt de curiosité , & le public ne peut se décider pour ou contr'elle qu'avec une sorte d'enthousiasme.

Ces réflexions , MM. , m'ont paru dignes de votre attention. Je dois vous répéter encore qu'ayant essayé l'effet de cette Comédie sur les personnes les

plus distinguées par leur naissance & leur mérite ; j'ai cru remarquer qu'en général on la regardait non-seulement comme un ouvrage d'une morale très-pure ; mais , je vous l'ai déjà dit , comme un ouvrage nécessaire.

C'est infailliblement le fruit des premières paroles échappées à notre jeune Monarque , de ces paroles que les âmes honnêtes se sont empressées de recueillir , & qui ont exprimé le premier désir qu'il ait formé sur le Trône ; celui de rendre aux Mœurs de la nation plus de décence & de dignité. Comment n'avez-vous donc pas senti , à la lecture de la Piece , que ces paroles augustes m'avaient , en quelque sorte , servi de texte & d'encouragement ? Et pourquoi , comme les autres ordres de la Société , ne vous feriez-vous pas un devoir de concourir , du moins par les leçons du Théâtre , à l'accomplissement d'un désir aussi respectable ?

J'ai dû vous mettre ces observations sous les yeux ; d'autant plus que ce sera pour la dernière fois peut-être que vous aurez entendu ma voix dans vos Assemblées. Si ce n'est pas votre intention , MM. , je conclus à ce que la pluralité de vos suffrages ayant été manifestement en faveur de la Piece , les seules difficultés que l'on m'ait opposées étant levées par l'approbation du Magistrat , elle soit censée acceptée du jour de sa lecture ; que vous lui donniez , pour être représentée , le rang qu'elle doit avoir par la faveur des circonstances , &c.

CONSULTATION.

## CONSULTATION.

LE CONSEIL SOUSSIGNÉ, qui a lu, 1°. le Mémoire ci-dessus, 2°. le Discours prononcé par le sieur Palissot, le 20 Mars dernier, à l'assemblée des Comédiens; 3°. un Exemplaire de la Comédie *des Courtisannes*, ou de l'*Ecole des Mœurs*, imprimé avec l'approbation du Censeur Royal & la permission du Magistrat; 4°. un Exemplaire aussi imprimé du Règlement pour les Comédiens Français, enregistré au Parlement le 7 Septembre 1761; EST D'AVIS que la question proposée par le Consultant, intéresse visiblement la grande Police. Elle doit donc être soumise à la décision des Magistrats.

Les Ouvrages dramatiques ont sur les mœurs & sur l'opinion publique une influence sensible. C'est ce qui les distingue essentiellement de toutes les autres productions de l'esprit. Ils ne peuvent être mis au rang de ces objets frivoles qui s'éclipsent, en quelque sorte, devant la majesté des Loix. La France est redevable aux chef-d'œuvres de son Théâtre d'une supériorité qui a été reconnue de tous les autres peuples de l'Europe; & par conséquent, on

doit les regarder comme un des principaux appuis de la gloire nationale.

D'ailleurs, la propriété des ouvrages de génie, la plus recommandable de toutes peut-être, forme, du vivant de leurs Auteurs, le patrimoine le plus naturel dont ils puissent jouir. Cette propriété n'est ni moins sacrée, ni moins digne que toutes les autres de la protection immédiate des Loix. Elle a par-dessus toutes les autres le privilege singulier de devenir, à la mort de ces mêmes Auteurs, une propriété publique, & pour ainsi dire, un bien national. Serait-il donc possible que des objets d'une telle importance fussent abandonnés au caprice d'une troupe de Comédiens qui peut ne pas avoir l'idée de toute leur valeur?

En vain, pour s'arroger des droits imaginaires, cette Troupe réclamerait-elle ses usages & ses Réglemens, & l'espece de possession où elle est, à la honte de la Littérature, de prononcer despotiquement sur le mérite & sur le sort des productions dramatiques. Cette possession est un abus; ces Usages sont des usurpations; tous ces Réglemens sont nuls, du moins en ce qui regarde les Gens-de-Lettres, qui n'ont été ni consultés pour la rédaction de ces prétendues loix, ni appelés pour leur enrégistrement; qui ne sont pas

même censés les connaître , puisque personne ne s'est présenté de leur part pour y stipuler leurs intérêts & pour y veiller à la conservation de leurs droits.

On fait combien ces droits ont été sacrifiés par les Comédiens , & quelle effrayante énumération l'on pourrait faire de tous les griefs que les Gens-de-Lettres auraient à leur reprocher ; mais ce n'est pas ici le lieu de se livrer à cette discussion.

Quelle que soit d'ailleurs l'existence & l'authenticité de ces Réglemens , ce qui vient de se passer à l'occasion de la Comédie du sieur Palissot , prouverait invinciblement la nécessité de les réformer. Cet Auteur devait-il s'attendre , en effet , que dans une Piece où il était question de jouer les Courtisannes , la plupart de ses Juges auraient la mal-adresse de devenir ses Parties , & que le prétexte des mœurs servirait à en trahir la cause ?

Cette Piece était incontestablement utile ; mais parce que la Comédie n'a pas voulu qu'on la jouât , faudra-t-il donc que l'Auteur soit privé du fruit de son travail ? Faudra-t-il que le Public perde les avantages qui auraient pu résulter pour les mœurs de la représentation d'un Ouvrage devenu si nécessaire ?

Quoi ! des Comédiens , par humeur ou par

caprice, auraient le droit de se montrer rebelles à l'institution du Théâtre? Des Comédiens pourraient contrarier les vues de l'Administration, lorsqu'elle aurait intérêt d'armer le ridicule contre la licence & d'abandonner au Poète comique des vices échappés à la sévérité des loix? Des Comédiens, abusant du mot de *décence*, prendraient l'indécence même sous leur protection, & tandis que tous les états, toutes les conditions, auraient été livrés à la correction de la Scene, les Courtisannes seraient privilégiées, au point de leur épargner un peu de honte & de ridicule?

On ne peut se dissimuler les inconvéniens sensibles qui résultent de l'empire que les Comédiens se sont arrogés sur les productions des Écrivains dramatiques. Mais quand on leur passerait l'usage où ils sont de prononcer, sur les convenances théâtrales de ces Ouvrages, il ne pourrait jamais leurs être permis de porter leur vue jusques sur les convenances morales. C'est ici qu'ils ne peuvent invoquer en leur faveur aucun de leurs Réglemens; c'est ici qu'ils s'en sont manifestement écartés.

Par l'Article LI de ces Réglemens, il est dit que les Auteurs auront l'attention *de se munir de l'Approbation de la Police*. Cette condition interdit évidemment aux Comédiens toute dis-

cussion sur la décence des Ouvrages qui leur sont présentés. Il n'est pas à croire que l'Administration ait voulu laisser dans leurs mains le dépôt précieux de la pureté des mœurs. Elle a institué un Tribunal spécialement chargé de veiller à cette pureté dans tous les Ecrits publics. Les Comédiens n'avaient donc aucune raison d'opposer au sieur Palissot l'indécence prétendue de son sujet; & du moins lorsque son Ouvrage a été revêtu de l'approbation du Censeur, ils ne pouvaient persister dans leur décision, sans violer le respect dû à l'Autorité.

Le sieur Palissot est donc en droit de présenter sa requête à la Cour, & d'y conclure à ce qu'il soit défendu à la Troupe des Comédiens Français de passer les bornes de son Règlement enregistré en 1761, ( sans aucune approbation néanmoins, de la part du Consultant, des articles de ce Règlement qui pourraient blesser les intérêts des Gens-de-Lettres ); & à ce qu'il soit également défendu à la Troupe des mêmes Comédiens de prononcer à l'avenir sur les convenances morales des Ouvrages dramatiques, attendu leur incompetence.

Les moyens & les réflexions qu'on vient d'exposer, paraîtront encore plus forts, si l'on considère que la Comédie des Courtisanes est

véritablement un Ouvrage d'une morale très-pure, & digne, à tous égards, du titre de l'*École des Mœurs*. La Troupe ne se lavera jamais, aux yeux du Public, de la honte d'avoir proscrit, sous prétexte d'indécence, un Ouvrage aussi utile. Mais ce n'est pas assez du châtiment de l'opinion publique; c'est au Tribunal auguste, dépositaire de la grande Police & conservateur des mœurs, de réprimer la témérité des Comédiens & de venger l'autorité qu'ils ont méconnue.

DÉLIBÉRÉ à Paris, ce huit Avril 1775.

M A L L E T.

D E N O P R A T S.

S E R É E.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Me. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, Avocat.





1782

L E S

COURTISANNES,

O U

L'ÉCOLE DES MŒURS,

C O M É D I E.

---

Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous ?

*Acte premier, Scène première.*

---

---

---

## PERSONNAGES.

**G**ERNANCE.

LYSIMON , *parent & ami de Gernance.*

M. SOPHANÈS , *faux Philosophe.*

MONDOR , *homme de finance & de plaisir.*

ROSALIE,

ARTENICE,

ERMINIE,

HORTENSE,



*Courtisannes.*

MARTON , *Suivante de Rosalie.*

UN MAITRE DE GUITARE.

UN LAQUAIS.

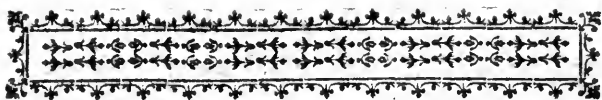
UN FIACRE.

*La Scene est à Paris.*





Respecte ma misère ;  
Elle est honnête au moins .



L E S

COURTISANNES,

COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

R O S A L I E , M A R T O N .

R O S A L I E .

*Occupée à considérer différentes étoffes.*

**L**Aisse-moi contempler ces étoffes nouvelles :  
Quelle variété ! que les couleurs sont belles !

M A R T O N .

Et bien , vous jouissez enfin de mes avis !  
Vous repentirez-vous de les avoir suivis ?  
Vous allez éclipser nos beautés les plus fieres.

ROSALIE.

Ce Pékin-là doit être admirable aux lumieres.

MARTON, *lui montrant un Ecrin.*

Ceci vaut un peu mieux. Regardez ces brillans.

Voilà, voilà, morbleu, de solides présens,

Et qu'on peut convertir en bons contrats de rente.

Vivent de tels effets!

ROSALIE.

Ce Quésaco m'enchanté,

Comme il doit m'embellir! vite, un miroir,

Marton;

Je voudrais l'essayer.

MARTON.

Laissez-là ce chiffon,

Et songez....

ROSALIE.

Alary\* s'est, ma foi, surpassée.

Regarde cette plume avec grace élancée...

Que je vais réussir au Bal de l'Opéra!

MARTON.

Je reconnais mon Sexe à ces sottises-là.

Ce goût pour la parure au fond n'est point blâmable;

Mais il est tems d'unir l'utile à l'agréable;

\* Fameuse Marchande de Modes.

Il est tems de penser. Voyez ce lingot d'or ,  
 Qui vous vient sûrement du Financier Mondor.  
 La forme en est antique & peut-être incommode ;  
 Et je donnerais , moi tous ces chiffons de mode.  
 Pour un bijou pareil.

R O S A L I E.

Eh bien ! je t'en fais don.  
 Ce Mondor est si triste & d'un si mauvais ton !

M A R T O N.

Vous pourriez lui marquer un peu de complai-  
 sance.

R O S A L I E.

Non , pour le supporter , je me fais violence ,  
 Et je ne puis suffire aux propos assommans  
 Que sans cesse il me tient. Avec ses diamans  
 Dont la collection l'éblouit & l'enivre ,  
 Il devient chaque jour plus difficile à vivre ,  
 De ses chevaux anglais qu'il raffole chez lui ;  
 Mais qu'il ne vienne pas m'apporter son ennui.

M A R T O N.

Vous brûlez cependant d'avoir un équipage ?  
 Eh bien ! s'il vous l'offrait, auriez-vous le courage  
 Là .... de lui refuser d'être de vos amis ?

R O S A L I E.

Ce ferait le payer bien cher , à mon avis.

M A R T O N.

Abjurez, croyez-moi, cette délicatesse.  
Vous joignez aux appas la fleur de la jeunesse,  
Sachez en profiter, mais pour votre bonheur.  
Apprenez que Mondor est un homme en faveur,  
Un homme essentiel. Sa politique habile  
Aux passions des Grands a su se rendre utile.  
A ce titre-là seul il faut le conserver.

R O S A L I E.

Par de pareils emplois il croit se relever ?

M A R T O N.

S'il le croit ? mais sans doute. Ignorez-vous encore  
Que, dans ce siècle-ci, le Caducée honore,  
Que c'est un sûr moyen de parvenir à tout,  
Et qu'il n'est point d'état mieux accueilli par-tout.  
C'est un Art à la mode & réduit en système  
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé même.  
Connaissez donc nos mœurs & défabusez-vous.  
Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous ?  
A-t-on besoin d'ayeux, alors qu'on est jolie ?  
La France, par degrés, à tel point s'est polie,  
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,  
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.  
Vous en ferez un jour l'heureuse expérience.  
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,  
Qui, peut-être demain, mettrait tout son orgueil  
A recevoir de vous la faveur d'un coup d'œil.



## R O S A L I E.

Tu me fais des Romans.

M A R T O N.

Des Romans? non, ma chere,  
Avez-vous moins d'attraits que Naïs & Glycere?  
Vous avez pû les voir. De leurs obscurs débuts,  
A peine il reste au monde un souvenir confus.  
On ignore en quels lieux se passa leur jeunesse;  
Eh bien! l'une est Marquise, & l'autre Vicomtesse.

R O S A L I E.

Quoi! l'on peut, à ce point, s'oublier?

M A R T O N.

Sûrement.

Ce qui blesse l'orgueil s'oublie en un moment.  
Ayez donc en vous-même un peu de confiance.  
Je vois à votre char un homme de finance,  
Un de nos sénateurs...

R O S A L I E.

Ah! ne m'en parle pas!

Un petit-Maître en robe a pour moi peu d'appas.

M A R T O N.

Vous avez su charmer un bel esprit en titre,  
Et qui déjà, pour vous, a fait plus d'une Epitre.

R O S A L I E.

Oui, la conquête est rare, un Écrivain blazé,  
Qui va traînant par-tout son persiflage usé;

J'ignore quels talens en sa personne on vante ,  
Mais le plaisir ennuie aussitôt qu'il le chante.

M A R T O N.

Je n'ai pas pour ses vers plus de respect que vous.  
A votre âge, pourtant, convenez qu'il est doux,  
( Cette gloire par fois dût-elle être incommode )  
De recevoir l'encens d'un Poëte à la mode.  
Mais ce qui me paraît pour vous plus séduisant,  
C'est d'avoir obtenu le suffrage imposant,  
L'amitié, les conseils d'un des grands Personnages  
Que la Philosophie a mis au rang des sages.  
Ces Messieurs, pour servir, ne font rien à demi.

R O S A L I E.

Tu ne me parles point, Marton, de son ami.

M A R T O N.

De Gernance ?

R O S A L I E.

Sans doute.

M A R T O N.

Enfin, je vous devine,  
Et si j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine  
D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur,  
Qui doit à ses destins enchaîner votre cœur.  
Romanesque, & voilà ce qui plaît à votre âge,  
C'est par vous que l'amour eut son premier hom-  
mage.

Sa figure est charmante ; elle a dû vous tenter ,  
Et ce qu'il vous propose a droit de vous flatter ;  
Mais avec lui , surtout , craignez d'être imprudente ,  
Et gardez , s'il se peut , une ame indifférente.

## R O S A L I E.

Où je me connais mal , Marton , ou dans mon cœur ,  
Ce n'est qu'un simple goût qui parle en sa faveur.  
J'aime sa bonne foi , son inexpérience.  
Son amour est si vrai , si plein de confiance ,  
Qu'il croit ce que je veux. Il s'en fait une loi.  
Ce ton du sentiment est si nouveau pour moi ,  
Que , sans me déguiser qu'il tient à sa jeunesse ,  
Sans m'aveugler enfin , son respect m'intéresse.  
Tu fais qu'il est d'ailleurs Maître de son destin ,  
Et qu'il peut , en effet , disposer de sa main.  
Un jour , il doit jouir de la plus grande aisance :  
Voudrais-tu , sur la foi d'une vaine espérance ,  
Me conseiller , Marton , de ne point m'attacher  
Au bonheur plus réel qui semble me chercher ?

## M A R T O N.

Vous avez mis tant d'art à subjuguier Gernance ,  
Vous vous êtes souvent conduite en sa présence  
Avec tant de réserve & de discrétion ,  
Que je n'ai pas douté de votre intention.  
Votre humeur cependant dissipée & volage  
Ne s'accorderait guère avec le mariage ;  
Mais , usez de vos droits , du moins , jusqu'à ce jour ,

416 LES COURTISANNES;

Et sachez allier la prudence & l'amour.

Vous devez à Mondor quelque reconnaissance...

R O S A L I E.

Paix, Marton, quelqu'un vient, c'est l'ami de  
Gernance.

---

S C E N E II.

M. SOPHANÈS, ROSALIE,  
MARTON.

M. S O P H A N È S.

**J**E ne veux vous causer aucun dérangement,  
Aimable Rosalie, & je viens seulement  
Par de nouveaux avis vous témoigner mon zèle.  
Je ne fais si Gernance a perdu la cervelle ;  
Mais je vous peindrais mal sa pétulante ardeur :  
Il vient vous conjurer d'achever son bonheur.  
J'ai , pour l'exciter mieux , combattu son idée ,  
Il ne m'écoutait pas. Sa tête est décidée,  
Et jamais passion ne prit un tel effor.  
Je vous laisse le soin de l'attifer encor.  
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe,  
Je réponds du succès.

R O S A L I E.

Mais, mon cher Philosophe,  
Pouvez-

Pouvez-vous m'en répondre assez? Si, par malheur,  
Les préjugés allaient renaître dans son cœur ?  
S'il venait à rougir ? si le public , l'usage?...

M. S O P H A N É S.

L'usage & le public font le mépris du sage.  
Nous l'avons décidé. Nos plus purs sentimens  
Ne sont-ils pas toujours l'ouvrage de nos sens ?  
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimé-  
rique ?

Le moral n'est qu'un mot , tenons-nous au phy-  
sique.

Vous plaidez à Gernance , eh bien ! tout est au  
mieux.

L'amour avait son but , quand il forma vos yeux.  
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire ?  
Quel reproche Gernance aurait-il à vous faire ?  
Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois...  
Sans vous être permis... quelque essai de vos droits.  
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre?  
Vous reprocheriez-vous un cœur sensible & tendre?  
Qu'un Misantrope amer , dans son triste loisir ,  
Se fasse une vertu de fronder le plaisir ,  
Moi , je fais compâtrir à l'humaine faiblesse ;  
Et Ninon , à mon gré , l'emporte sur Lucrece.

R O S A L I E.

Ah ! Monsieur Sophanés, vous me flattez !

M. SOPHANÉS.

Moi, non.

Je dis ce que je pense, interrogez Marton.

MARTON.

Ma foi, cette morale est du moins très-commode.

M. SOPHANÉS.

L'instinct de la nature est ma règle &amp; mon code.

Je ne m'abaisse pas à ces scrupules vains

Dont se laisse bercer le commun des humains,

Et je laisse aux Pédans ces austères maximes

Qui mettent de niveau la faiblesse &amp; les crimes.

ROSALIE.

Mais Gernance, en effet, pense-t-il comme vous?

S'il venait à changer?

M. SOPHANÉS.

Non, il est trop jalouxDe paraître affranchi des préjugés vulgaires,Pour reprendre jamais ces erreurs populaires.

Vous pouvez bien d'ailleurs vous en fier à moi.

(A demi-voix.)

Entre nous, vous savez tout ce que je vous doi.

Ma vertu favorite est la reconnaissance,

Et je crois m'acquitter en vous livrant Gernance.

ROSALIE.

Eh bien ! je m'abandonne à vos avis.

M. S O P H A N É S.

Parbleu !

Que pouvez-vous risquer avec un si beau jeu ?  
 Gernance , dans l'accès de sa verve amoureuse ,  
 Vous croit d'une famille honnête & malheureuse.  
 L'amour , exprès pour vous , lui prêta son bandeau,  
 Et de plus , sa manie est de voir tout en beau.  
 Que Marton seulement le flatte & vous seconde.  
 Elle a , cette Marton , tout le bon sens du monde.  
 A propos , il est remis d'employer ce ressort ,  
 Ce billet prétendu de Mylord Carlinfort.

*( Il fouille dans ses poches. )*

Je crois l'avoir sur moi. Marton , avec prudence ,  
 Saura choisir l'instant d'en régaler Gernance. - -  
 Mais quoi ! L'aurais-je donc perdu ? Non le voici.

*( Il remet une lettre à Marton. )*

Adieu. Je ne veux pas qu'on me rencontre ici.

---

## S C E N E I I I.

R O S A L I E , M A R T O N.

R O S A L I E.

C E Monsieur Sophanés est une ame excellente.

M A R T O N.

Oui , sa Philosophie est tout-à-fait riante.

420 LES COURTISANES,  
ROSALIE.

Pour servir ses amis, il ne ménage rien,  
Il est plein de chaleur.

MARTON.

Vraiment, on le voit bien;  
Sa morale... Il avait, ma foi, deviné juste.  
Gernance vient à nous. Prenez votre air auguste.

---

SCENE IV,  
GERNANCE, ROSALIE, MARTON.

GERNANCE.

**V**ous devez vous lasser de me tenir rigueur,  
Aimable Rosalie, & connaître mon cœur.  
J'ai quelques droits du moins sur votre confiance;  
A quelle épreuve encor mettez-vous ma confiance?

Qui vous croirait barbare avec des yeux si doux?

ROSALIE.

Mais quels sont donc mes torts? De quoi vous  
plaignez-vous?

GERNANCE. *Avec feu.*

Je me plains... Je me plains de vous voir indécise.  
Est-ce là l'amitié que vous m'aviez promise?



Je voudrais vous venger de l'injuste hasard  
 Qui rendit la Fortune aveugle à votre égard ;  
 C'est mon plus cher desir ; l'adversité cruelle  
 A mes yeux attendris vous rend encor plus belle :  
 Cependant... ( Pardonnez à l'intérêt pressant ,  
 Que m'inspire pour vous un cœur compatissant ,  
 Et peut-être , à l'excès , enivré de vos charmes . )  
 Si j'en crois de ce cœur les secreteuses allarmes ,  
 Vous avez des chagrins que vous me déguisez :  
 Auriez-vous des parens au malheur exposés ?  
 Je vous offre pour eux mon crédit , mes services .

ROSALIE. *Avec beaucoup de dignité.*

Non. Le sort m'a gardé toutes ses injustices :  
 Mais si mon seul partage était l'obscurité ,  
 S'il mettait , entre nous , trop d'inégalité ,  
 Vous aurais-je permis la plus faible espérance ?  
 Qui , moi , vous avilir ! Le pensez-vous , Gernance ?

G E R N A N C E .

Eh ! pourquoi différer de recevoir ma main ?  
 Quel caprice odieux !...

R O S A L I E .

Vous me pressez envain.

G E R N A N C E .

Ah ! vous me haïssez , & toute ma tendresse...

R O S A L I E . *(Du ton le plus auguste.)*

J'ai pour en abuser trop de délicatesse.

Je ne suis point , Gernance , insensible à l'amour !  
 Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour ;  
 En combattant l'erreur dont votre ame est séduite.  
 Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduite !  
 Je ne puis seulement supposer sans effroi  
 Le moment où vos yeux , trop prévenus pour moi ,  
 Éclairés tout-à-coup , verraient le précipice  
 Où vous aurait conduit un amoureux caprice.  
 Croyez , quand je refuse un partage aussi doux ,  
 Que peut-être , je suis plus à plaindre que vous.  
 Ainsi que votre amour , ma faiblesse est extrême ;  
 Mais je veux vous sauver , s'il se peut , de vous-même.

MARTON , *bas à Rosalie.*

A merveille !

G E R N A N C E.

Cessez des efforts superflus.

Apprenez que mon cœur ne se possède plus.  
 Vous vous reprochez trop des erreurs de Jeunesse  
 Qui n'ont point de votre ame abaissé la noblesse.  
 Le malheur ne doit pas inspirer des remords ,  
 Et la fortune enfin veut réparer ses torts.  
 Vous m'aimez.. Ah ! cent fois daignez me le redire.  
 Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire ,  
 Et que vous m'opposez avec trop de rigueur ,  
 Ne m'empêcheront pas de signer mon bonheur.  
 Venez.

R O S A L I E.

Vous le voulez. Eh bien, mon cher Gernance ...

Mais non. De votre amour je crains la violence.  
 Tâchez du moins, tâchez d'en modérer le feu,  
 Et donnez-vous le tems de l'éprouver un peu.  
 Tenez, ce soir chez moi vous aurez compagnie,  
 Je vous promets Hortense, Arténice, Erminie.  
 Que fais-je ? La gâité, la dissipation  
 Pourront faire à vos feux quelque diversion.  
 Vous en auriez besoin. Vous viendrez, je l'espère.

G E R N A N C E.

Que ne ferais-je pas dans l'ardeur de vous plaire !  
 Mais mon cœur, à son tour, vous impose une loi.

R O S A L I E.

C'est...

G E R N A N C E.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez  
 ma foi.

R O S A L I E.

( *A Marton.* )

Que vous êtes pressant ! Il faut le satisfaire.

( *A Gernance.* )

A demain, soit. Je fors un moment, pour affaire.

M A R T O N , ( *bas à Rosalie.* )

Vous allez chez Mondor ?

R O S A L I E , ( *à Marton bas.* )

Il le faut bien.

( *A Gernance, haut.* )

Adieu.

## S C E N E V.

GERNANCE , MARTON.

G E R N A N C E.

**E**Nfin , j'ai le bonheur d'obtenir son aveu.  
Mais , ma chere Marton , toi , qui lis dans son ame ,  
D'où venait la froideur dont s'indignait ma  
flamme ?

J'ai cru lui remarquer un certain embarras.  
M'aime-t-elle en effet ?

M A R T O N.

Ah ! Vous n'en doutez pas.  
Jamais l'œil de l'amour a-t-il pu se méprendre ?  
Ce timide embarras est facile à comprendre.  
Elle vous aime & craint , en acceptant vos vœux ,  
D'abuser , contre vous , du pouvoir de ses yeux.

G E R N A N C E.

Elle se plaint souvent des torts de la fortune.  
Ma curiosité peut sembler importune ;  
Mais j'y reviens encor : tu fais tous ses secrets.  
Des Parens à sa charge , & peut-être indiscrets ,  
N'abuseraient-ils pas de sa bonté facile ?

M A R T O N.

Pourquoi vous ferait-elle un mystere inutile ?

Sa Famille, il est vrai, n'est pas dans la splendeur,  
 On peut sans opulence, être loin du malheur.  
 Ah ! si vous connaissiez le cœur de Rosalie,  
 Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie,  
 Vous y verriez, Monsieur, tant d'ingénuité !...

G E R N A N C E.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

M A R T O N.

Je voudrais seulement lui voir plus de prudence,  
 Et que pour sa fortune elle eût moins d'indolence,  
 Mais je n'ai pas le don de la persuader.  
 C'est là-dessus, Monsieur, qu'il faudrait la gronder,  
 Et non sur ses froideurs qui ne sont qu'appar-  
 rentes.

Si vous pouviez favoir les offres séduisantes  
 Qu'elle vous sacrifie ....

G E R N A N C E.

A moi, Marton ?

M A R T O N.

A vous.

Mais d'un pareil secret son cœur est trop jaloux,  
 Je dois le respecter.

G E R N A N C E.

De grace.

M A R T O N.

A ma Maîtresse

J'ai promis de me taire. Oh ! Non , point de faiblesse.

G E R N A N C E.

Peux-tu te défier de moi , chere Marton ?

Laisse-toi désarmer.

M A R T O N.

Ah ! J'ai le cœur trop bon.

*Elle lui remet une lettre.*

Tenez , Monsieur , lisez. Jugez , si l'on vous aime ,  
Et si vous n'étiez pas d'une injustice extrême.

Voyez ce qu'on refuse. Et bien , avais-je tort ?

G E R N A N C E.

*Lisant la fin de la lettre.*

» La fortune & la main de MYLORD CARLINFORT ! »

M A R T O N.

Hélas ! de désespoir , il est parti pour Londres.

G E R N A N C E.

Qu'un procédé si noble a droit de me confondre !  
Dans une humble fortune , ô ciel ! que de grandeur !  
Tu ne m'étonnes pas , j'avais lu dans son cœur.  
Et je vais , cependant effuyer les murmures ,  
Les reproches amers , peut-être les injures  
D'une foule de fots , dont l'importune voix  
Va bientôt s'élever pour condamner mon choix.  
J'admire des humains l'inconséquence extrême !

Le croirais-tu, Marton? Monsieur Sophanés même,  
Lui què j'ai vu cent fois avec tant de vigueur,  
Des préjugés publics combattre la rigueur,  
M'opposait ce matin leur vaine tyrannie,  
Et semblait, pour moi seul, démentir son génie.

M A R T O N.

Quoi ! Monsieur Sophanés ?

G E R N A N C E.

Je l'en ai fait rougir.

Mais qu'il est différent de parler ou d'agir !  
Tu me verras du moins montrer plus de courage,  
Et faire mon bonheur en dépit de l'usage.  
Mais qui peut m'amener mon parent Lysimon ?  
D'où me fait-il ici ? Retire-toi , Marton.

---

## S C E N E VI.

L Y S I M O N , G E R N A N C E.

L Y S I M O N.

**J'**Apprens, mon cher Gernance, une étrange  
nouvelle.

Duffai-je vous déplaire en vous prouvant mon zèle,  
L'amitié me défend de vous rien déguiser.  
Si j'en crois le public , vous allez épouser  
Une fille sans nom , dont votre ame séduite

428 *LES COURTISANNES;*

Ignore apparemment les mœurs & la conduite.  
D'où provient ce soupçon dont vous êtes noirci ?  
J'ai sçu par Sophanés que vous étiez ici ,  
Et sans perdre un moment, j'ai volé pour vous dire  
Tout ce qu'en pareil cas, l'honneur blessé m'inspire.

Comment s'est répandu ce bruit injurieux ?

G E R N A N C E.

De notre attachement je respecte les nœuds ,  
Lysimon , respectez le cœur de Rosalie.  
On se trompe souvent dans tout ce qu'on public ;  
Mais mon cœur qui ne voit rien à se reprocher ,  
Veut bien se découvrir , & ne rien vous cacher.  
Peu fait pour consulter l'opinion commune ,  
Exemt d'ambition , maître de ma fortune ,  
Je prétens , il est vrai , disposer de ma foi ,  
Et ne plus exister désormais que pour moi.

L Y S I M O N.

Voilà donc où conduit cette philosophie ,  
Cet abus de penser , dont on se glorifie !  
On croit , impunément, pouvoir braver les mœurs.

G E R N A N C E.

Dites qu'on fait la guerre à d'injustes erreurs.

L Y S I M O N.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque  
De renoncer pour vous à l'estime publique ;



Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,  
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,  
Condamnés à rougir au seul nom de leur mere,  
Et punis, en naissant, des faiblesses d'un pere,  
Auront-ils, au besoin, ce courage odieux ?

G E R N A N C E.

J'aurai soin, Lysimon, de desfiller leurs yeux  
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encense.  
Mais brisons un discours dont l'amitié s'offense.  
Vous parlez d'un objet qui vous est étranger ;  
Il faudrait le connaître avant de le juger.  
Vous savez quels poisons répand la calomnie :  
Vous rougiriez, vous-même, en voyant Rosalie,  
D'avoir prêté l'oreille à des bruits imposteurs.

L Y S I M O N.

Dès que la voix publique a condamné ses mœurs,  
Je ne la verrais pas sans quelque répugnance,  
Sinon pour empêcher le malheur de Gernance.

G E R N A N C E.

Quoi ! ne vouloir pas même être défabusé !  
Vos yeux....

L Y S I M O N.

Je ne crois pas qu'on m'en ait imposé.  
Je suis sans intérêt, & l'amour vous égare.

G E R N A N C E.

Non, quand j'honore ainsi la vertu la plus rare,

Croyez qu'à l'amour seul je ne me ferais pas.  
 Rosalie , à mes yeux , sans biens & sans appas ,  
 Par d'autres qualités saurait encor me plaire.

*Il lui montre la lettre de Carlinfort.*

Jugez si ce refus est d'une ame vulgaire.  
 Lisez.

LYSIMON, *après avoir lu.*

Quoi ! vous croyez à ces sottises-là ?  
 Mais , mon cher , il n'est point de fille d'Opéra  
 Qui ne sache , au besoin , se forger de ces titres.  
 Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres,  
 Et je vous prouverai....

G E R N A N C E.

L'on ne me prouve rien.

L Y S I M O N.

J'ai connu Carlinfort. Il serait un moyen ,  
 Quoiqu'il soit éloigné , d'obtenir une preuve  
 Qui vous détromperait. Permettez-en l'épreuve.

G E R N A N C E.

Non , mon cher Lyfimon , rendez-moi ce billet ,  
 Et sur cet objet-là , terminons , s'il vous plaît.  
 Vous pouvez me trouver ou fantasque , ou crédule ;  
 Mon choix peut vous sembler bizarre ou ridicule ;  
 Je ne consulterai là-dessus que mon cœur.  
 Adieu.

L Y S I M O N.

Tâchons encor de le tirer d'erreur.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

R O S A L I E , M A R T O N .

M A R T O N .

**L'**Amour y pourvoira ! c'est parler à merveille ,  
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille .  
Le tems presse , tâchons de les brouiller tous deux ,  
Ou Gernance à la fin pourrait ouvrir les yeux .

R O S A L I E .

Ce Monsieur Lyfimon est donc bien redoutable ?

M A R T O N .

Oh ! je vous en réponds ! je crois que c'est le diable  
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès  
Pour lutter contre nous & troubler nos projets .  
Je m'en suis défiée en le voyant paraître ,  
Et pour parer les coups qu'il nous portait en traître ,  
De ce cabinet-ci j'ai trouvé le moyen  
D'écouter jusqu'au bout leur fâcheux entretien .  
Quel abominable homme avec sa mine austère !  
Je ne me suis jamais senti tant de colere ;

432 *LES COURTISANNES,*

Et si j'avais suivi mon premier mouvement,  
Je l'aurais, de mes mains, étranglé prudemment.

R O S A L I E.

Mais que disait Gernance ?

M A R T O N.

Il était à la gêne ;

Un dépit concentré qu'il retenait à peine ,  
Et que sa passion voulait dissimuler ,  
Semblait , à chaque mot , tout prêt à s'exhaler..  
Jamais sur un mortel l'amour n'eut tant d'empire !  
C'est un aveuglement qui va jusqu'au délire ;  
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort  
On pourrait dans son cœur se rendre le plus fort ,  
Et bannir le prestige où notre espoir se fonde.  
Auriez-vous, par hasard, rencontré dans le monde  
Ce Monsieur Lyfimon ?

R O S A L I E.

Fort peu.

M A R T O N.

Je le conçois.

Mais vous le connaissez ?

R O S A L I E.

Je l'ai vu quelquefois.

M A R T O N.

C'en est assez. Je veux... Gernance est si crédule...  
Oui... cet expédient n'est pas trop ridicule.

Sophanés ,

Sophanés, au besoin, peut l'appuyer encor :  
Il nous réussira. — Vous avez vu Mondor ?

R O S A L I E.

Oui, je l'ai prévenu des desseins de Gernance ;  
Il a paru flatté de cette confiance.

M A R T O N.

Et vous approuve-t-il ?

R O S A L I E.

Mais... sous condition.

M A R T O N.

Pentens.

R O S A L I E.

Il a d'ailleurs porté l'attention  
Jusqu'à faire avertir Artenice, Erminie,  
Hortense même, afin que par étourderie,  
Tantôt, devant Gernance, il ne se passe rien  
Qui puisse lui causer quelque ombrage.

M A R T O N.

Fort bien.

Cette précaution, ou je suis fort trompée,  
Tout naturellement vous ferait échappée,  
Car nous avons l'esprit d'une frivolité !  
Un papillon n'a pas plus de légèreté.  
Heureusement, Mondor est toujours plein de zèle.

( *Regardant attentivement la main de Rosalie.* )

Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle ?

Il est du plus beau feu.

R O S A L I E, *souriant.*

Le trouves-tu, Marton ?

M A R T O N.

Allons, vous saurez faire une bonne maison ;  
C'est ce que je voulais. Plus la fortune avare,  
Vous...

R O S A L I E.

A propos, Marton, mon Maître de Guitare  
Devrait être arrivé.

M A R T O N.

Qui ? votre Abbé Ficher ?

Que diable faites-vous de ce colifichet ?

C'est bien-là le moment !

R O S A L I E.

Que tu deviens sévère !

Sais-tu qu'on en raffole ? une voix si légère !

Des sons si bien filés ! un timbre si brillant !

Cours vite à mon Boudoir, peut-être qu'il m'at-  
tend...

Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne  
sonne,

Absolument, Marton, je n'y suis pour personne.

M A R T O N.

Belle précaution ! pour qui ? pour un Abbé !

R O S A L I E.

Que Marin tienne ouvert l'escalier dérobé,  
Entens-tu ?

M A R T O N.

Je voudrais , morbleu ! ne pas entendre.  
Et si Gernance vient ?

R O S A L I E.

Tu le feras attendre ,  
Car c'est aussi le jour de mon Peintre.

---

## S C E N E II.

M A R T O N.

**V** Raiment,  
Le Peintre nous manquait. Le bel arrangement !  
Allons , quoiqu'étourdie , elle a de bons caprices,  
Et je ne puis , au fond , mieux placer mes services,  
Je suis piquée au jeu , d'ailleurs. Un Lysimon  
Ne doit pas en crédit l'emporter sur Marton.  
Ici , fort à propos , je vois venir Gernance.

S C E N E III.

GERNANCE , MARTON.

GERNANCE, *en lui-même.*

**Q**uel excès de fureur, & quelle extravagance !  
Ta Maîtresse, Marton, est-elle de retour ?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'instans dérobés à l'amour !

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous semblez en colere,  
Monfieur, permettez-moi d'éclaircir un myftère.  
Vous me voyez encor dans une émotion !...

GERNANCE.

Quoi donc ?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous & ce Lyfimon,  
Eu quelque démêlé ?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte ?

Tu me furprends.



M A R T O N.

Hélas ! mon ame en fut atteinte  
D'abord en le voyant. Comme il est très-jaloux,  
Et qu'il eut autrefois de grands projets sur nous....

G E R N A N C E.

Comment, sur Rosalie ?

M A R T O N.

Eh oui, vraiment, sur elle.  
Je tremblais qu'il ne vînt pour vous chercher  
querelle.

Rosalie, entre nous, l'a si fort maltraité,  
Et je l'ai vu souvent d'une animosité  
Qui me causait pour elle une peur effroyable.

G E R N A N C E.

Ce que tu me dis-là, Marton, est-il croyable ?

M A R T O N.

Comment ? rien n'est plus sûr ? mais ce qui m'in-  
terdit,

C'est que, jusqu'à présent, on ne vous l'ait pas dit.  
Rosalie, il est vrai, s'en est débarrassée  
Si promptement, qu'à peine est-il dans sa pensée ;  
Mais Monsieur Sophanés doit s'en ressouvenir.

G E R N A N C E.

Embrasse-moi, mon cœur ne se peut contenir..

M A R T O N.

Quoi donc ?

Si tu savais avec combien d'adresse  
Il est venu, tantôt, me noircir ta Maîtresse,  
Me reprocher mon choix & mon aveuglement,  
Comme il contrefaisait le ton du sentiment,  
Oh ! je te défieraïs de r'empêcher d'en rire !

M A R T O N.

En honneur, c'était-là ce qu'il venait vous dire ?

G E R N A N C E.

En honneur.

M A R T O N.

Oh ! ma foi, le trait est trop plaisant !

G E R N A N C E.

Je n'ai jamais rien vu de si divertissant.  
Mais si je te peignais son air de pruderie,  
Sa gravité, sa morgue, & sa pédanterie,

*Il rit.*

Tu n'y pourrais tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha.  
Eh bien, l'on en impose avec ses grands airs-là !  
Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

M A R T O N.

Je voudrais lui porter une botte moins franche,  
Opposer ruse à ruse, & sans émotion,  
Sans y mettre d'humeur, sans explication,  
Je voudrais, jusqu'au bout, suivre sa perfidie,  
Et je ferais, ma foi, durer la Comédie  
Jusqu'après votre hymen.

Le tour serait meilleur,  
C'est bien dit, ha, ha, ha.

---

## S C E N E I V.

M. SOPHANÈS, GERNANCE,  
MARTON.

M. SOPHANÈS.

T U ris de bien bon cœur !  
Je venais m'accuser à toi , mon cher Gernance ,  
D'avoir commis , peut-être , une extrême impu-  
dence  
En t'adressant ici le triste Lyfimon.

M A R T O N , *très-preslement.*

Vous vous en accusez vraiment avec raison :  
Un rival maltraité , de qui la jalousie  
Aurait pû se porter à quelque frénésie ,  
Car vous savez combien son orgueil fut blessé ,  
Et comme il est ardent malgré son air glacé.  
Par bonheur , son dépit se borne à des injures.

M. S O P H A N É S.

A l'amour malheureux on permet des murmures.

( *A Gernance.* )

Tu dois lui pardonner.

44° LES COURTISANNES,  
G E R N A N C E.

S'il n'offensait que moi;  
Mais Rosalie !...

M. S O P H A N É S.

Eh bien , ce doit être pour toi  
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte  
Comme un rival jaloux qui se plaint d'une ingrate.  
Il t'en a donc bien dit ?

G E R N A N C E.

J'ignorais son motif;  
Mais parbleu ! l'amour-propre est bien vindicatif !  
C'est un déchaînement contre mon mariage !

M. S O P H A N É S.

Je l'avais bien prévu : tu n'auras le suffrage ,  
Que de quelques esprits à peine remarqués ,  
Et toujours , à coup-sûr , par l'envie attaqués ;  
Tu fais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.  
Mais si de ta raison le souverain empire  
T'élève , en homme libre , au-dessus des clameurs  
De ce peuple insensé qui crie au nom des mœurs ,  
Moi-même , aveuglément , je t'invite à conclure.  
Rosalie a l'esprit , les talens , la figure ;  
D'un honnête homme au moins , je lui crois les  
vertus :

Eh bien ! pour être heureux , que te faut-il de plus ?

G E R N A N C E.

Ah ! je te reconnais à ce noble langage.

Que peut le préjugé contre la voix du sage !

M A R T O N.

Ma foi , le vrai bonheur est de vivre pour soi.

M. S O P H A N É S.

Sais-tu bien que Marton est philosophe ?

M A R T O N.

Moi !

Je suis , tout bonnement , les loix de la nature ,

Et m'embarrasse peu si le monde en murmure.

Jamais les médifans... mais , on sonne , je crois !

G E R N A N C E.

Vois si c'est Rosalie.

M A R T O N.

Oh ! oui , j'entends sa voix.

J'y vais !

M. S O P H A N É S.

Adieu mon cher. Certain devoir d'usage

Me force à te quitter ; mais on t'en dédommage

D'une façon bien douce.

*(Il aperçoit Rosalie , & la salue respectueusement.)*

G E R N A N C E.

A demain.

M. S O P H A N É S.

Sûrement.

## S C E N E V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

G E R N A N C E,

S Es yeux seront témoins de notre engagement,  
 Charmante Rosalie, & cet ami fidele  
 Rendra notre union encor plus solemnelle.  
 Il fera le garant des sermens de l'amour.

R O S A L I E.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour,  
 Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me  
 semble.

Regardez ce portrait; trouvez-vous qu'il ressemble?

M A R T O N.

Je le trouve parlant.

G E R N A N C E.

Il m'est bien précieux :

Mais pardonnez.... mon cœur ne voit point là vos  
 yeux ,

Ces yeux si séduifans que l'amour seul peut rendre.  
 Peut-être dans l'Artiste il n'est rien à reprendre ;  
 Ce portrait est charmant, j'en conviens, mais tenez,  
 Là .. sans prévention... vous-même... examinez ,

Voyez si cette bouche où regne un doux sourire ,  
 Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire ,  
 Cette douce fraîcheur , ce ton voluptueux.  
 Que les efforts de l'art semblent infructueux !  
 Le teint a moins d'éclat , le nez moins de finesse ,  
 Tous vos traits , en un mot , ont plus de gentillesse.

R O S A L I E.

Vous êtes difficile , ou du moins trop flatteur ;  
 Gernance , mais enfin , c'est un don de mon cœur.

G E R N A N C E.

Je ressens tout le prix d'une faveur si chère.

R O S A L I E.

Vous aviez , m'a-t-on dit , un récit à me faire.  
 Vous ne me parlez pas de Monsieur Lyfimon ?

G E R N A N C E.

J'aurais cru vous manquer en prononçant son nom.  
 Mais pardonnez , de grace , à son extravagance ;  
 Il est assez puni par votre indifférence.

R O S A L I E , ( *avec finesse.* )

Ses discours n'ont point fait d'impression sur vous ?

G E R N A N C E.

Vous pouvez en juger.

M A R T O N.

Les propos d'un jaloux  
 Ne sont pas faits , je crois , pour donner de l'ombrage.

444 *LES COURTISANNES,*  
*GERNANCE.*

Il ne m'en aurait pas inspiré davantage,  
Quand j'aurais ignoré ses secrets sentimens.  
Je me prive à regret de mes plus doux momens ;  
Mais je les sacrifie à mon unique affaire.  
J'ai donné rendez-vous, ce soir, à mon Notaire :  
Ce sont vos intérêts que nous devons régler,  
Et j'ai quelques papiers encore à rassembler.  
Adieu.

*R O S A L I E.*

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

*GERNANCE.*

Je le fais.

---

---

*S C E N E VI.*

*R O S A L I E , M A R T O N.*

*M A R T O N*

**C** Et enfant vous aime à la folie,  
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

*R O S A L I E.*

Tant d'amour, à la fin, doit inspirer l'amour.  
Je crois que par degrés sa passion m'enflamme,  
Et ce n'est plus l'orgueil qui commande à mon ame.



M A R T O N.

J'entends, je crois, quelqu'un.

R O S A L I E.

C'est Mondor, sûrement,  
Qui m'amène du monde. Arrange promptement  
Des sièges.

---

## S C E N E VII.

ARTENICE , ERMINIE , HOR-  
TENSE , MONDOR , ROSALIE ,  
MARTON.

R O S A L I E , *courant au devant de ses amies.*

Q Uoi ! c'est vous ?

A R T E N I C E.

Nous accourons, ma reine,  
Pour te féliciter sur ta grandeur prochaine.

M O N D O R.

Gernance est-il ici ?

R O S A L I E.

Non, mais il reviendra.

E R M I N I E.

Nous avions eu dessein d'aller à l'Opéra ;

446 LES COURTISANNES,

Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée,  
Et nous venons passer avec toi la soirée.

R O S A L I E.

Rien n'est plus obligeant. Marton, qu'on laisse  
entrer,

Et dites à Marin de venir éclairer.

*A l'assemblée.*

Et bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre?

H O R T E N S E.

On dit qu'Arfinoé vient de quitter Clitandre.

M O N D O R.

Quoi vraiment ?

A R T E N I C E.

Oui vraiment, & le trait est bien bon !

( *A Rosalie.* )

Tu fais qu'ils s'étaient pris de belle passion.

C'était des deux côtés, du moins en apparence,

Des amours du vieux tems l'incroyable constance.

Ils s'étaient séquestrés du monde absolument,

Et cela s'appellait un coup de sentiment.

R O S A L I E.

Eh bien ?

A R T E N I C E.

Pour t'abréger, notre auguste héroïne

A pris, un beau matin, la fuite à la fourdine.

Les gens étaient séduits, les paquets emportés,

Le pauvre amant dormait sur la foi des traités :  
Juge de son réveil , lorsqu'un fatal indice  
Lui fit voir clairement qu'il perdait Euridice.  
*A ce mot d'Euridice , Erminie chante à demi-voix.*

J'ai perdu mon Euridice.

R O S A L I E.

Sans aller aux enfers il la retrouvera.

H O R T E N S E.

Mais vraiment , on le dit remplacé.

R O S A L I E.

Quoi ! déjà ?

M O N D O R.

Sans doute. Arsinoé ne fut jamais vacante.

E R M I N I E.

Sa conduite, il est vrai , fut toujours très-prudente.

R O S A L I E.

Que dit-on d'Aglaé ?

E R M I N I E.

Ma foi , le beau d'Orval  
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.  
Il l'avait enlevée au Financier Chryfante ,  
Qui lui faisait bâtir une maison charmante ;  
Il lui devait au moins un dédommagement :  
Il vient de la quitter impitoyablement  
Pour prendre à l'Opéra la célèbre Amélie.

448 *LES COURTISANNES,*

*R O S A L I E.*

Aglaé me paraît mille fois plus jolie.

*H O R T E N S E.*

Elle a de beaux cheveux.

*A R T E N I C E.*

Mais d'un blond très-ardent.

*R O S A L I E.*

Je ne m'en doutais pas.

*A R T E N I C E.*

C'est un fait cependant,

*R O S A L I E.*

Son teint...

*M O N D O R.*

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle emploie.

*R O S A L I E.*

Elle ?

*M O N D O R.*

Pour en juger, il suffit qu'on la voie.

*R O S A L I E.*

Ah ! c'est une noirceur.

*M O N D O R.*

Je vous dis qu'elle en met.

Pour peu qu'elle m'en eût demandé le secret,

Je ne le dirais pas.

*HORTENSE.*

H O R T E N S E.

Un fait plus incroyable ,  
Plus rare, & qui pourtant n'est pas moins véritable,  
C'est que Julie...

E R M I N I E.

Eh bien ?

H O R T E N S E.

Oh ! ma foi devinez.

M O N D O R.

Je n'y suis pas.

R O S A L I E.

Ni moi.

H O R T E N S E.

Cherchez , imaginez.

A R T E N I C E.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle ?

H O R T E N S E.

Vous tiendrais-je en fuspens pour une bagatelle ?  
Elle est dévote au point d'afficher les remords.

R O S A L I E , *éclatant de rire.*

Les remords de Julie !

M O N D O R.

Elle a le diable au corps !

450 *LES COURTISANNES,*  
*HORTENSE.*

Vous n'êtes pas au bout. La prude se marie.

*MONDOR.*

Et quel est le mortel de qui l'amie aguerrie ?...

*HORTENSE.*

C'est une espèce d'ours, un noble campagnard  
Du Limoufin, dit-on, nommé Monsieur Nacquard.

*ROSALIE.*

Nacquard tant qu'on voudra ; mais , malgré sa  
réforme ,

Avec son air ignoble , & sa figure énorme ,  
Julie est de tout point un objet révoltant.

*MONDOR.*

Ah ! ses yeux quelquefois , ont assez de montant.

*ROSALIE.*

Oui ; c'est tout ce qu'elle a de la figure humaine.

*HORTENSE.*

La nouvelle pourtant n'en est pas moins certaine.

*ERMINIE.*

Dieu préserve à jamais de tout mauvais hazard  
Le front & la santé du bon Monsieur Nacquard !

*ROSALIE.*

Vous ne me dites rien de l'illustre Arsénie ?

*MONDOR.*

On prétend qu'elle mène une assez triste vie

Avec son Commandeur. Il en est si jaloux,  
 Qu'on ne peut lui parler sans le mettre en courroux.  
 C'est bien de tout Paris le duo le plus sombre ;  
 Aux spectacles, au bal, il la fuit comme une ombre,  
 Et ne s'apperçoit pas que c'est lui ménager  
 Ce suprême bonheur qu'on goûte à se venger.

A R T E N I C E.

Qui peut la retenir dans ce dur esclavage ?

M O N D O R.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage ;  
 Des diamans sans nombre, un train du plus grand  
 ton,  
 Et même on en murmure en plus d'une maison.  
 Il joue à s'abymer, malgré son opulence ,  
 Et c'est ce qu'Arfénie attend avec prudence.

H O R T E N S E.

Le destin de sa sœur est beaucoup plus heureux.

E R M I N I E.

Alceste en est, dit-on, toujours plus amoureux.

R O S A L I E.

Elle a de bons garants, du moins, de sa tendresse.

A R T E N I C E.

Comment ?

R O S A L I E.

Il a quitté la petite Duchesse,  
 Qui, se piquant d'honneur, pour la première fois,

Affichait la constance, au moins, depuis un mois.  
On la dit furieuse, outrée, inconsolable.  
Il faut qu'Alceste, au fonds, soit un homme im-  
payable

Pour occasionner de si vives douleurs.

H O R T E N S E.

Dit-on qu'il gagne au change ?

R O S A L I E.

Oui, du côté des mœurs.

M O N D O R.

C'est toujours pour Cléone un très-beau sacrifice.

R O S A L I E.

Sans doute, & très-flatteur pour la fille d'un Suisse.

E R M I N I E.

Quoi, ce n'est que cela ?

A R T E N I C E.

Peut-être moins encor.

H O R T E N S E.

On devrait de ses airs rabattre un peu l'effor.

R O S A L I E.

Le tableau de nos mœurs est, ma foi, bien bizarre !

E R M I N I E.

Quoi ? des réflexions ? la fantaisie est rare.

( On entend chanter derrière le Théâtre. )

Que veut dire ce bruit ? est-ce un chant nuptial ?



## S C E N E VIII.

L'ABBÉ FICHET , LES ACTEURS  
PRÉCÉDENS.

M O N D O R.

**E**H ! c'est l'Abbé Fichet , en propre original.

A R T E N I C E.

On le trouve toujours en bonne compagnie.

L' A B B É.

Vos deux airs sont notés , charmante Rosalie ;  
Vous avez le premier & le second dessus.

M O N D O R.

Comme le voilà fait !

H O R T E N S E.

Qu'il a les yeux battus !

E R M I N I E.

N'importe , il nous dira quelques chansons nouvelles.

L' A B B É.

J'ai toujours du regret à refuser les belles.  
Pardonnez. Ma poitrine est d'un délabrement ,  
Qui ne me permet pas de parler seulement.  
On donne à Céliante une Fête superbe :

Ff 3

454    *LES COURTISANES,*

Je devais y chanter , y jouer un proverbe.

C'est ma fureur à moi qu'un proverbe ! & d'honneur ,

Je me suis vu forcé de lui tenir rigueur.

De mon talent un jour , je ferais la victime ,

Et je vais , quelque tems , m'exiler par régime.

Je suis anéanti.

A R T E N I C E.

Quoi ! sans rémission ? ..

L' A B B É.

Moi , me faire prier ? c'est mon aversion.

R O S A L I E.

Ah ! ne lui faisons pas de demande indiscrete ,

Il a besoin ....

L' A B B É.

Je vais risquer une Ariette ,

Puisque vous m'y forcez ; mais c'est sous le secret :

Céliante jamais ne me pardonnerait.

( *Il prélude & chante un Air quelconque , mais très-court.* )

R O S A L I E.

Il est délicieux !

A R T E N I C E.

Inconcevable !

E R M I N I E.

Unique !

M O N D O R.

Harmoniste profond! — En parlant de Musique ,  
Auriez-vous, cette nuit, des projets de Vaux-Hall?

H O R T E N S E , *vivement.*

Mais, en effet, pourquoi n'irions-nous pas au Bal ?  
Mondor nous menerait.

M O N D O R.

Non, j'ai donné parole  
D'aller faire au Marais un triste cavagnole.

R O S A L I E.

Vous ne sauriez manquer à cet engagement ?

M O N D O R.

Non; mais je vois pour vous un autre arrangement,  
Vous pourrez disposer de ma berline anglaise.

R O S A L I E.

Ah ! vous êtes charmant !

M O N D O R.

Vous y ferez à l'aise.  
Sur le siege, au besoin, l'Abbé tiendrait encor ;  
Vous l'aurez dans une heure.

R O S A L I E.

Au plus tard, cher Mondor.

M O N D O R.

Vous pouvez y compter.

456 *LES COURTISANES,*  
*ARTENICE, à Rosalie.*

Eh! mais, charmante Reine,  
Parle-nous donc un peu de ton auguste chaîne.  
Irrémissiblement tu vas prendre un époux?

M O N D O R.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous!

A R T E N I C E.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Gernance?

Est-il toujours aveugle, & plein de confiance?

Nous ne te perdrons pas apparemment?

M O N D O R.

Oh! non.

( *Appercevant Gernance.* )

Mais, c'est lui-même.

---

---

S C E N E I X.

GERNANCE, LES ACTEURS  
PRÉCÉDENS.

ARTENICE, *se composant & élevant la*  
*voix pour être entendu de Gernance.*

O N dit qu'il est du meilleur ton.

( *A Gernance.* )

Ah! nous parlions de vous; & du fond de mon ame,  
Je faisais à l'instant votre éloge à Madame.

E R M I N I E.

On voit qu'assurément vous êtes connaisseur,  
Et vous ne pouviez pas mieux placer votre cœur.

H O R T E N S E.

De tous les gens sensés vous aurez le suffrage,  
Et vous faites un choix au-dessus de votre âge.

M O N D O R.

On doit également les applaudir tous deux ;  
Et l'Amour leur promet le sort le plus heureux.

A R T E N I C E.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de  
charmes.

Il faut pour cette nuit nous mettre sous les armes.

( *A Rosalie.* )

Mondor , prenons congé de Madame. A tantôt.  
Nous allons nous presser pour revenir plutôt.

---

## S C E N E X.

G E R N A N C E , R O S A L I E.

R O S A L I E.

**V**ous avez bien tardé ?

G E R N A N C E.

Je quitte mon Notaire ;  
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire !

Pardonnez. Ce devoir tenait trop à mon cœur ,  
Et j'étais trop jaloux d'affurer mon bonheur.

R O S A L I E.

J'ai cru pouvoir compter sur votre complaisance.

G E R N A N C E.

Ah ! ne doutez jamais de vos droits sur Gernance.

R O S A L I E.

On a parlé d'un bal qui doit être charmant :  
Nous pourrons, sous le masque, y causer librement.  
Ce projet m'a fouri , je n'ai pû m'en défendre ;  
Allez changer d'habit & revenez me prendre.

*Fin du second Acte.*



## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

R O S A L I E , M A R T O N .

R O S A L I E .

**M**On rouge est-il bien mis, Marton?

M A R T O N .

Divinement.

R O S A L I E .

Cette mouche , est , je crois , placée artistement ?  
Comment me trouves-tu ?

M A R T O N .

Je vous trouve charmante ,  
Et le bal n'aura pas de beauté plus brillante.  
Gernance avec orgueil enchaîné sous vos loix ,  
Verra tous les regards applaudir à son choix.  
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,  
Charmer tous les maris , & désoler les femmes.

R O S A L I E .

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,

Et même je faisois une réflexion.

M A R T O N.

Vous ?

R O S A L I E.

Je pensais qu'Hortense, Erminie, Artenice,  
Ne me convenaient plus.

M A R T O N.

Comment ! par quel caprice,  
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment?...

R O S A L I E.

Je leur trouve entre nous un air bien peu décent.  
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalousie,  
Vu le secret dépit dont leur ame est saisie ?  
Rien ne m'est échappé de leurs tons ricaneurs,  
De leurs propos légers, de leurs fouris mocqueurs.  
Je dois m'accoutumer, en épousant Gernance,  
A mettre désormais un intervalle immense  
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,  
Je veux avoir, Marton, un Suisse à baudrier,  
Le fac, une livrée, enfin, tout l'équipage  
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'usage;  
Et si quelque hasard me les fait rencontrer,  
Je mettrai mon bonheur à les désespérer.

M A R T O N.

Ce fera votre état ; que pourraient-elles dire ?

R O S A L I E.

Oh ! rien ne contraindra leur fureur de médire,



Mais ce sera de loin ; & je n'entendrai pas  
Leurs propos insolens , leurs perfides éclats.  
Ah ! quel bonheur , Marton , d'écraser des rivales  
Qui se croyaient en droit de nous traiter d'égales !  
Combien je vais jouir de leur confusion !

M A R T O N.

Mais il faut se monter sur sa condition.  
Je vous approuve fort. Cependant , par prudence,  
Sachez dissimuler ce desir de vengeance  
Jusqu'après votre hymen.

R O S A L I E.

C'est bien ce que je veux,  
Et même les forcer à seconder mes vœux.  
Il faut , pour mettre un frein à leurs langues traî-  
treuses,  
Leur prodiguer encor les plus tendres caresses. .  
Elles n'y perdront rien , & mes ressentimens . . . .

---

## S C E N E II.

Monfieur SOPHANÉS, ROSALIE,  
M A R T O N.

Monfieur S O P H A N É S.

**E**H bien , tout est-il prêt pour vos arrangemens,  
Ma chere Rosalie ? Epousez-vous Gernance ?

Craignez de vous trahir par quelque négligence.  
 Lyfimon peut cacher quelque mauvais dessein,  
 Et je suis informé qu'il manœuvre sous main.

R O S A L I E.

Quoi pourrait-il encor nous donner de l'ombrage?

M A R T O N.

Quand il faudrait lutter contre un nouvel orage,  
 Nous saurions mettre au pis le Seigneur Lyfimon.  
 N'avez-vous pas pour vous & l'amour & Marton,  
*Montrant Rosalie.*

Et ces yeux-là, surtout, en qui je me confie,  
 Et Monsieur Sophanés, & sa Philosophie?

R O S A L I E.

Et Gernance, d'ailleurs, Gernance en un moment  
 Pourrait-il démentir son rendre empressement?

Monsieur S O P H A N É S.

Un moment, quelquefois, n'est pas sans conséquence.

A parler vrai, pourtant, j'y vois peu d'apparence.  
 Mais, par malheur, enfin, s'il venait à changer,  
 Il faudrait bien encor ne pas trop s'affliger.  
 Le mariage, au fond, n'est qu'un nœud populaire,  
 Un pis-aller.

M A R T O N.

Sans doute. Avec son caractère,  
 L'hymen n'aurait jamais trouvé grace à mes yeux.

Monfieur S O P H A N É S.

On pourrait aifément vous trouver beaucoup  
mieux ,

Du moins pour la fortune ; & , dans l'âge où nous  
fommes ,

L'intérêt eft le Dieu qui captive les hommes.

Tout dépend , à Paris , de jeter fur fon nom

Un vernis impofant de réputation ,

Et tout peut y fervir , même jufqu'au fcandale.

Tenez , j'ai , par exemple , un Traité de Morale

Que je fuis à l'inftant tout prêt à publier ,

Ma foi , je fuis tenté de vous le dédier.

Tout-à-coup , au moyen de cette bagatelle ,

Vous auriez un brevet de bel-eſprit femelle ,

Un cercle , un tribunal , un nom accredité.

Nous difpoſons ainſi de la célébrité.

Il n'eſt point , parmi nous , de ſi mince génie ,

D'Auteur , ſi peu fêté , qui n'ait ſon Aſpaſie.

Je vous mets du ſecret. Un tel rôle , au beſoin ,

Pourrait vous réuſſir , & vous mener très-loin.

Fiez-vous à mon zele , à mon expérience :

D'ailleurs , il n'eſt pas dit que vous perdiez Ger-  
nance.

R O S A L I E.

Soit amour , ſoit orgueil , je tiens à ce Roman.

M A R T O N.

Parbleu ! j'y tiens auſſi , j'en ai conduit le plan ,

Et j'ai su disposer Gernance de maniere  
 Qu'à Monsieur Lyfimon il doit rompre en visiere.  
 (*A Rosalie.*)

Allez, je vous prédis le plus heureux succès.  
 Mais, avec l'agrément de Monsieur Sophanés,  
 Il faut songer, Madame, à s'habiller bien vite :  
 C'est un moyen de plus pour notre réussite :  
 Nous aurons, cette nuit, Gernance sous la main,  
 Nous le menons au bal, & terminons demain.

---

### S C E N E III.

M. S O P H A N É S, *seul.*

**R**osalie est encore un effet très-stérile,  
 Mais un jour sa beauté pourrait la rendre utile.  
 Il faut la ménager. On ne fait quelquefois  
 Jusqu'où l'on peut monter avec un tel minois.

---

### S C E N E IV.

GERNANCE, M. SOPHANÉS.

M. S O P H A N É S.

**A**H! vous voilà, Gernance, en habit de conquête ?

On voit que de l'amour vous préparez la fête.

C'est

C'est toujours à demain?

G E R N A N C E.

Oui, c'est le jour heureux

Qui va livrer enfin Rosalie à mes vœux.

Rien ne peut égaler ma tendre impatience.

Mais, quoi ! c'est Lyfimon!

---

S C E N E V.

LYSIMON, GERNANCE,  
M. SOPHANÈS.

L Y S I M O N.

**J**E vois, mon cher Gernance,  
Que vous n'attendiez pas mon importun retour ;  
Vous comptez les momens que j'enleve à l'amour ;  
Mais je viens de finir des courses nécessaires,  
Qui pourront vous donner d'importantes lumières.  
Vous m'avez cru tantôt l'esprit préoccupé :  
De faux bruits, en effet, pouvaient m'avoir  
trompé.

On est si confiant, d'ailleurs, lorsque l'on aime !  
Mais, on doit, à l'instant, m'apporter, ici-même,  
Des faits bien constatés, bien sûrs, bien évidens :  
Vous vous devez, du moins, ces éclaircissemens.  
Je les attends, vous dis-je, & vous allez connaître

466 LES COURTISANES,

Le destin, qui, sans moi, vous menaçait peut-être.  
Ma ressource est encor au fond de votre cœur :  
Consultez-le, Gernance, il est né pour l'honneur.

G E R N A N C E.

Vous pouviez, Lyfimon, vous épargner ces pei-  
nes...

Je vous l'ai déjà dit, vos démarches sont vaines.  
J'en connais les motifs, d'ailleurs ; & c'est assez.  
Mais pour vous éviter tant de soins déplacés,  
Apprenez que demain j'épouse Rosalie.  
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.

( *Ironiquement.* )

Je ne vous presse pas d'en être le témoin ;  
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

L Y S I M O N.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance ?

à Monsieur Sophanés.

Et vous la souffririez, vous, l'ami de Gernance,  
Vous, que je suis surpris de rencontrer ici,  
Vous, Monsieur Sophanés ?

M. S O P H A N É S, *d'un ton léger.*

Il est bien endurci.

J'ai tenté, comme vous, de combattre sa flamme ;  
Mais toute ma morale a glissé sur son ame.  
Aux discours que tantôt je n'ai pas ménagés,  
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.  
Je fais que bien des gens fronderont sa manie ;

Mais un zele indiscret deviendrait tyrannie.  
D'ailleurs l'amitié même a ses préventions.  
Le bonheur, comme on fait, tient aux opinions :  
La sienne est de braver tout usage incommode ;  
Et chacun a le droit d'être heureux à sa mode.

## L Y S I M O N.

Ciel ! de combien d'écueils il est environné,  
Et que le nom d'ami me semble profané !  
Quoi ! dans tous les états une aveugle licence  
Se produit au grand jour avec tant d'assurance !  
Ces coupables excès ont duré trop longtems ,  
Et j'oserais m'attendre à d'heureux changemens.  
Le Français fuit toujours l'exemple de son maître :  
La décence, les mœurs, les vertus vont renaître.

## G E R N A N C E.

De ce jargon moral mon cœur sent tout le prix.  
Entre nous, cependant, je ne suis pas surpris  
Qu'il ait pu, quelquefois, fatiguer Rosalie.

## L Y S I M O N.

La fatiguer ? qui ? moi ! Quelle est cette folie,  
Gernance ?

M. S O P H A N É S, à Gernance.

Vous verrez qu'il ne la connaît pas.

## G E R N A N C E.

Vous jouez à merveille, & cet air d'embarras  
Est très-comique, au moins.

J'entrevois l'artifice.

G E R N A N C E.

Le plus sage a, par fois, ses momens de caprice ;  
Il faudrait, seulement, qu'il prît un ton moins dur.

L Y S I M O N.

Je n'approfondis point ce perfidage obscur ;  
J'en démêle aisément la source clandestine.  
Je reconnais, partout, l'erreur qui vous domine.  
Je vous vois entouré de conseils séducteurs,  
Mais l'amitié vous reste, & les remords vengeurs  
Rameneront bientôt la vertu dans votre ame.  
Je ne vous verrai point, esclave d'une femme,  
Vous mêler, sans pudeur, à ces hommes perdus,  
Qui vainement jaloux d'un honneur qu'ils n'ont  
plus,  
Ont d'un nom respectable avili la noblesse,  
Pour ramper lâchement aux pieds d'une maîtresse.

G E R N A N C E.

Je pourrais m'offenser de tous ces vains éclats  
D'une fausse chaleur, qui ne m'impose pas.  
Je ne vous dis qu'un mot. Rosalie est chez elle ;  
Et pourrait d'un regard confondre votre zèle.  
C'est trop vous emporter dans sa propre maison.

L Y S I M O N.

J'y reste, &amp; vous savez quelle en est la raison,



Mais croyez que l'ardeur de vous rendre service  
Ne m'imposa jamais un plus grand sacrifice.  
Je vois trop , en effet , l'ascendant de ces lieux ,  
Combien on y respire un air contagieux ;  
Mais je vois vos dangers , je vous suis nécessaire :  
On ne rebute pas une amitié sincère.  
Vous pouvez méconnaître , en ce moment d'er-  
reur ,

Cet intérêt pressant qui commande à mon cœur ;  
Vous ne me verrez point sensible à cet outrage.  
Je veux à vos périls mesurer mon courage ;  
Et dût tomber sur moi votre imprudent courroux ,  
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

Monfieur S O P H A N È S , à *Gernance*.

Mais vraiment , c'est porter le délire à l'extrême.

---

## S C E N E VI.

ROSALIE, LES ACTEURS PRÉCÉ-  
DENS.

G E R N A N C E.

**V**ENEZ , venez ici vous défendre vous-même.  
C'est trop le ménager. Que fa confusion  
Egale , s'il se peut , son obstination.  
Montrez-vous , qu'il rougisse en vous voyant si  
belle :

Je vous jure, à ses yeux, une ardeur éternelle.

R O S A L I E, à *Lyfimon*.

Eh! quoi! vous vous plaidez à me surprendre ainsi!

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

Mais ne feignez donc point de ne me pas connaître.

Votre ressentiment se calmera peut-être.

Quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi?

Ne puis-je librement disposer de ma foi?

L Y S I M O N.

On m'avait prévenu de l'éclat de vos charmes,

J'éprouve en les voyant de nouvelles allarmes.

Je ne me pique pas d'insensibilité,

Et je fais quel hommage on doit à la beauté.

Je ne m'en défens pas; cette figure aimable

Rendrait à d'autres yeux sa faiblesse excusable.

Moi-même, je pourrais pardonner une erreur;

Mais il a des projets réprouvés par l'honneur.

Voyez à quels dangers sa passion l'expose.

Son cœur un jour, peut-être, en haïrait la cause.

Prévenez ces malheurs, & vous-même aujourd'hui

Prêtez-lui, contre vous, un généreux appui.

Agréez un conseil à tous deux salutaire.

Renoncez, par prudence, au don qu'il veut vous  
faire,

Ou craignez que bientôt une triste clarté

Ne dévoile à ses yeux l'affreuse vérité.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace;  
Je conviens, cependant, que ce ton m'embar-  
rasse,

Et vous pourriez, du moins, mieux cacher votre  
humeur.

Gernance a-t-il un maître? êtes-vous son tuteur?  
Quels sont vos droits sur lui?

L Y S I M O N.

Ceux d'un ami fidele,  
Et c'en était assez pour exciter mon zele.  
Mais pour lui rappeler ce qu'il doit à son rang,  
J'ai d'autres droits encore, & l'intérêt du sang.  
Je saurai les défendre, & j'ose vous prédire  
Que l'honneur, malgré vous, reprendra son empire.

R O S A L I E.

Monsieur vient donc au bal?

L Y S I M O N, *froidement.*

Oui, s'il en est besoin.

R O S A L I E.

La ferveur d'obliger ne peut aller plus loin.  
Cela sera plaisant.

M. S O P H A N É S.

Très-plaisant.

## S C E N E V I I.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE,  
LES ACTEURS PRÉCÉDENS, &  
MARTON , *qui se tient à portée de  
servir.*

H O R T E N S E , *à Rosalie.*

A H ! ma chere,

Ne va pas ,  
N'allez pas nous gronder. Vous semblez en colere ?  
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment.  
Vous pouvez en juger par notre ajustement.  
Le Bal fera , dit-on , d'une magnificence  
Mémorable à jamais. — Bon soir , Monsieur Ger-  
nance.

M. S O P H A N É S , *à Gernance , au fond  
du Théâtre.*

Lyfimon vous promet des éclairciffemens :  
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.  
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

G E R N A N C E ,

Rosalie à mes yeux n'en est que plus touchante.

E R M I N I E .

Mais , nous n'avons pas vu la Berline là-bas.

H O R T E N S E.

Oh! Mondor est exact , & ne tardera pas.

A R T E N I C E.

Je l'espere. — A propos, on dit qu'il se prépare  
Pour Vendredi prochain, une merveille rare.

R O S A L I E.

Quoi donc?

A R T E N I C E.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau,  
Un spectacle étonnant, des chœurs d'un goût nou-  
veau,

Et, des paroles même , on fait beaucoup d'éloge.

R O S A L I E, *appellant un Laquais.*

Marin!... Courez ce soir me fermer une Loge  
A l'Opéra. — Tâchez d'avoir celle du Roi.  
N'allez pas l'oublier. — C'est un régal pour moi  
Que de voir dans sa fleur une Piece nouvelle.

E R M I N I E.

Eh bien, cette Berline enfin arrive-t-elle?

H O R T E N S E, *à M. Sophanés, qui parcourt  
une brochure.*

Ah! Monsieur Sophanés, que lisez-vous donc là?  
( *Elle regarde le titre* )

ANGOLA? Mais vraiment je connais *Angola* ;  
C'est un conte charmant. N'est-il pas de Voltaire?

M. SOPHANÉS.

Très-certainement, non.

ERMINIE.

De qui donc ? de Moliere ?

M. SOPHANÉS.

L'Auteur est inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injustement,

Car il fait tout gazer si délicatement,  
D'un ton si... je croyais entendre la Berline.

ARTENICE, à Rosalie.

En vérité, mon cœur, ce retard me chagrine.  
Nous n'arriverons pas.

(Montrant Lysimon.)

Quel est ce loup-garou ?

ROSALIE.

Un parent de Gernance, une espece de fou.

HORTENSE à Rosalie.

Ma chere, nous perdrons les frais de nos parures.  
Ah ! Mondor doit s'attendre à de belles injures !

LYSIMON, en lui-même.

Et Gernance, à la fin, n'ouvrirait pas les yeux !

ERMINIE.

Le traître de Mondor ! le tour est odieux !

R O S A L I E.

Peut-être, le Cocher a fait quelque méprise.

H O R T E N S E.

Il faut, ma Reine, il faut qu'on nous cherche un Remise.

R O S A L I E.

Que l'on ait un Remise, au plus vite, Marton.

E R M I N I E.

Parbleu ! Monsieur Mondor, vous m'en ferez raison !

A R T E N I C E.

Il aura sûrement oublié sa parole.

H O R T E N S E.

Oui, c'est son maudit jeu, son chien de cavagnole. Puisse-t-il éprouver des revers inouis !

A R T E N I C E.

Non vraiment, j'en ferais d'un écu par louis.

E R M I N I E.

Comme ils sont impolis, tous ces gens de Finance !

H O R T E N S E.

Ah ! c'est une noirceur qui doit crier vengeance.

M A R T O N, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien. Le Vaux-hall a tout pris.

476    *LES COURTISANES,*  
          *HORTENSE.*

Oh ! je m'en doutais bien !  
Mais il faudrait pourtant parer cette disgrâce.

MARTON.

J'aurais bien une idée ... on pourrait, sur la place,  
Trouver quelque cocher ...

ARTENICE.

Un fiacre ! ah ! quelle horreur !

HORTENSE.

Pourquoi pas ? dans le fonds, c'est un petit mal-  
heur.

MARTON.

Voyez, consultez-vous, il ne fait pas de lune.  
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une,  
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il serait trop piquant de manquer le Vaux-hall :  
Cours bien vite, Marton, un peu d'étourderie,  
De désordre, d'excès, anime une partie.

*A Artenice, à demi-voix.*

Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS *apportant une lettre à Lyfimon.*  
Cette lettre s'adresse à Monsieur Lyfimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah ! Je respire enfin. — Jusqu'ici, cher Gernance.



J'espérais que blessé de ce ton d'indécence,  
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.  
Ce dernier trait, du moins, va dessiller vos yeux :  
Lisez, détrompez-vous d'un indigne artifice.  
On vous avait vanté le brillant sacrifice  
De Mylord Carlinfort — cette lettre est de lui.

M. SOPHANÉS, *couvrant son embarras d'un  
ton de persiflage.*

Et de Londres, sans doute, elle arrive aujourd'hui!

ROSALIE, *du même ton.*

La supposition par bonheur est notoire,  
Carlinfort est parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire;  
Moi-même, ce matin, je le croyais aussi :  
Mais comment récufer le témoin que voici.

( *A Gernance.* )

Lisez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit,  
& un reste d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous satisfaire,  
Mais craignez...

LYSIMON, *avec noblesse.*

Respectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là.

Vraiment après le bal, cela s'éclaircira.

Enfin voici Marton.

---

## SCENE DERNIERE.

MARTON, UN FIACRE, LES  
ACTEURS PRÉCÉDENS.

( *Gernance est tour-à-tour occupé de la Scène,  
& de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer  
dans son jeu l'étonnement & l'indignation.* )

M A R T O N.

C E vilain homme est yvre.  
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me suivre;  
Il veut faire son prix, dit-il.

Le F I A C R E.

Certainement.

Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.  
Vous ne voudriez pas me payer à la course.  
Vous savez qu'un Vaux-hall est un jour de res-  
source.

H O R T E N S E.

Va, tu seras content, partons.

Le F I A C R E.

C'est très-bien dit ;

Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,  
Convenir de nos faits : chacun a sa marotte.

( *Regardant Rosalie avec une attention marquée.* )

Mais je me donne au diable... ou c'est ma sœur  
Javotte :

ROSALIE, *confondue & s'appuyant sur Marton.*  
Quel funeste embarras !

Le F I A C R E.

Oui, parbleu ! c'est ma sœur.  
Elle est, ma foi, très-bien dans ses meubles ! d'hon-  
neur,

Je ne lui croyais pas une si grande aisance.  
Les Filles ont toujours des moyens d'opulence...

G E R N A N C E.

Qu'entens-je, & qu'ai-je lû ? quel état, juste ciel !

M A R T O N.

Ah ! le malheureux bal !

A R T E N I C E.

Le revers est cruel.  
Je sens à quel degré son ame est au supplice.

H O R T E N S E, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'est bien pis que la fille du fuisse !

L Y S I M O N.

N'ajoutez pas l'insulte à la confusion.

Eh bien, Gernance, eh bien !

G E R N A N C E.

Ah ! mon cher Lysimon,  
Dans quel abîme, ô ciel, j'étais prêt à descendre !

L Y S I M O N.

Le hafard a plus fait que je n'ofais attendre.  
Cette faveur du fort nous épargne à tous deux  
Des éclaircifsemens, peut-être dangereux ;  
Qui fait où la faiblesse aurait pû vous conduire ?  
Le ciel vous fit un cœur trop facile à séduire :  
Venez , que l'amitié vous console en ce jour ,  
Et vous fauve à jamais des erreurs de l'amour.

( *Il l'emmene.* )

Le F I A C R E , à *Rosalie*.

Je vois que par orgueil tu méconnaiss ton frere.  
C'est à toi de rougir , respecte ma misere ;  
Elle est honnête au moins.

M. S O P H A N É S , à *Rosalie*,

Sans adieu, belle enfant :

Va , pour un de perdu , l'on en retrouve cent.

F I N.

---

## A V I S

*L*A petite Piece suivante courut à Paris ,  
& deux éditions en furent enlevées , dès que le  
public fut instruit que quelques Comédiennes  
prudes s'étaient récriées sur l'indécence de la  
Comédie des Courtisannes.



# REMERCIEMENT

## DES FILLES DU MONDE

### AUX DEMOISELLES

### DE LA COMÉDIE FRANÇAISE,

*Pour la protection que ces dernières ont bien voulu leur accorder , à l'occasion de la Comédie des Courtisannes.*

**D**E la scène française augustes héroïnes ,  
 O vous Reines des Arts , Déesse des talens,  
 Vous dont l'aréopage a jugé dans leur tems  
 Les Corneilles & les Racines ,  
 Recevez nos remerciemens.

Un rimeur insolent s'était donc mis en tête  
 D'immoler notre honneur à sa malignité ?  
 Il comptait sur votre art pour égayer la fête :  
 Nous jouer , quelle atrocité !

Quoi ! vouloir au public prouver en plein théâtre  
 Que ce public est fou quand il nous idolâtre !  
 Oser dire aux Seigneurs que nous les ruinons !  
 Tracer de nos boudoirs les chroniques profanes ,  
 Et du vil nom de Courtisannes  
 Flétrir de nouvelles Ninons !

Vous avez eu raison, Mesdames, de proscrire

Ce Drame dont l'affreux succès  
Aurait déshonoré le théâtre français.

Thalie a pu soumettre à sa juste satire  
Les Sophistes du tems, & même les dévots ;  
Tous les états enfin livrés à ses bons mots :  
Mais rire à nos dépens ! ah ! c'est un vrai délire !

Sœur Préville a très-bien pensé  
Que l'honneur de nos Sœurs en serait trop blessé.  
Eh ! c'est de votre part un trait de politique  
D'interdire la scène à cet auteur caustique.  
Quel désordre, en effet, quel trouble dans l'Etat,  
Quel étrange mépris des loix fondamentales,  
Si vous n'eussiez pas craint de jouer des vestales,  
Fideles, comme nous, au vœu du célibat !

Vous sentez qu'un tel attentat  
Vous accusant soudain d'un bégueulisme austere,  
Faisait rayer vos noms du tableau de Cythere,

Et qu'en vous séparant de nous,  
Des filles de Vénus la noble compagnie  
Cessait, pour se venger de cette ignominie,  
De communiquer avec vous.

Mais de l'esprit de corps nous osons tout attendre..

Mettez, pour mieux vous signaler,  
Votre pudeur à nous défendre ;  
Et nous mettrons, pour vous le rendre,  
Notre gloire à vous ressembler.

*Fin du second Volume.*



# T A B L E

*Des pieces contenues dans ce second volume.*

|  |      |
|--|------|
| <i>A</i> vertissement. . . . .   | iiij |
| Discours Préliminaire. . . . .   | iv   |
| Prologue. . . . .  | xj   |
| Le Cercle ou les Originaux, Comédie. . . . .                           | 15   |
| Mémoires pour servir à un époque de notre Histoire littéraire. . . . . | 65   |
| Mémoire de Mr. le Comte de Tressan au Roi de Pologne. . . . .          | 68   |
| Lettre de M. de Palissot au Roi de Pologne. . . . .                    | 72   |
| Lettre à M. le Lieutenant-général de Police de Nancy, &c. . . . .      | 74   |
| Lettre de M. Rousseau à M.... . . . .                                  | 88   |
| Conclusion de ces Mémoires. . . . .                                    | 90   |
| Lettre de M. le Comte de Tressan à l'Auteur. . . . .                   | 91   |
| Lettre du Roi de Pologne à l'Auteur. . . . .                           | 93   |
| Petites Lettres sur des grands Philosophes. . . . .                    | 99   |
| Les Philosophes, Comédie. Avis préliminaire. . . . .                   | 152  |
| Les Philosophes, Comédie. . . . .                                      | 161  |
| Examen de la Comédie des Philosophes. . . . .                          | 250  |
| L'Homme dangereux. Avis des Editeurs. . . . .                          | 269  |
| Lettre de l'Auteur à un Magistrat. . . . .                             | 279  |
| L'Homme dangereux, Comédie. . . . .                                    | 289  |

|   |     |
|---|-----|
| <i>Les Courtisannes. Avertissement.</i>   | 381 |
| <i>Lettre de l'Auteur à M. le Comte de*****.</i>                                      | 385 |
| <i>Mémoire à consulter pour l'Auteur contre la<br/>troupe des Comédiens français.</i> | 388 |
| <i>Consultation.</i>  | 401 |
| <i>Les Courtisannes, Comédie.</i>   | 409 |
| <i>Avis.</i>  | 480 |
| <i>Remercement des filles du monde aux Dmoi-<br/>selles de la Comédie Française.</i>  | 483 |

*Fin de la Table.*

---



---

## E R R A T A.

Page 14, dans la liste des Acteurs de la Comédie du Cercle, dernier personnage, Pasquin, *lisez* Frontin.

Page 90, ligne 2, des revers, *lisez*, de revers ; *Ibid*, ligne 14, s'élevaient *lisez*, s'éleverent.

Page 98, corrigez ainsi les deux vers Italiens de la Remarque :

Non la connobe il mondo, mentre l'ebbe :  
Connobill' io c'ha pianger qui rimasi

Page 141, ligne 24, les Tragédies *lisez* des Tragédies

Page 153, ligne 17, les déshonorer, *lisez* le déshonorer.

Page 178, vers 4, je suivrais, *lisez* je suivais

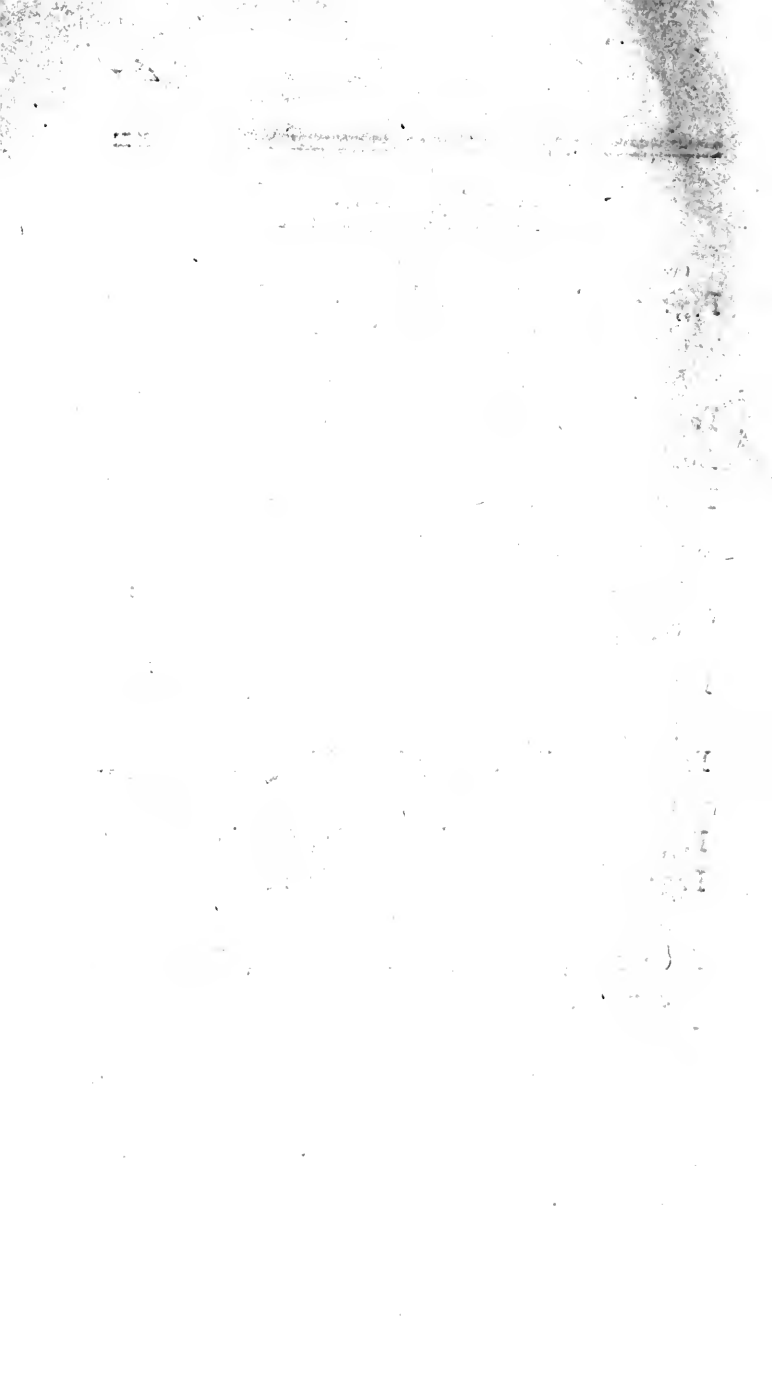
Page 206, vers 1, sur le vrai ; ni le faux, *lisez* sur le vrai, ni le faux ;

Page 239, vers 2, je le connais, *lisez* je les connais.

Page 263, ligne 22, celle, *lisez* celles

Page 270, ligne dernière de la Remarque, *une*,  
*lisez un*

Page 287, l'homme Dangereux, *lisez partout*  
l'Homme Dangereux.







PQ  
2019  
P25  
1778  
t.2

Palissot de Montenoy,  
Charles  
Oeuvres complètes de  
Palissot

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

